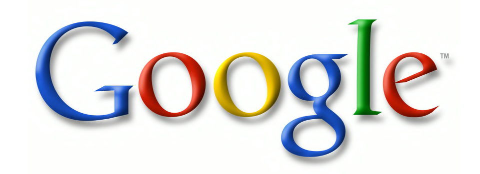
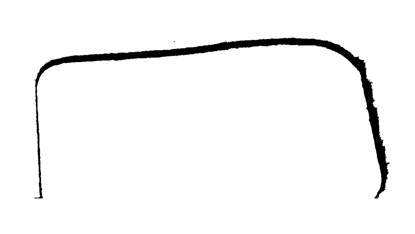

Google



LA

MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1852

LA

MARE D'AUTEUIL.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA

MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK

« Il n'y a point de sots si incommodes
« que ceux qui ont de l'esprit. »
Maxime de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME I.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

CHAPITRE PREMIER.

I

UN PORTIER D'UNE NOUVELLE ESPÈCE.

Un jeune homme de vingt-trois ans, bien fait, bien mis, bien tourné et ayant une assez jolie figure, sur laquelle cependant on lisait quelque chose de naïf, que chez un homme on est toujours disposé à prendre pour de la niaiserie, parce qu'on ne peut jamais croire que ce soit encore de la candeur.

Ce jeune homme, qui était fort gentil malgré son air naïf, ou peut-être grâce à cet air-là, qui lui donnait quelque chose de distingué quand il se trouvait au milieu de gens de son âge; ce

jeune homme, disons-nous... — ne vous impatientez pas, lecteur, nous allons arriver— venait d'entrer dans la rue des Martyrs et cherchait le numéro qu'on lui avait indiqué.

Or, si vous habitez Paris, ou si vous y êtes venu quelquefois, vous devez savoir que dans cette ville si renommée, si vantée, si prônée!... excepté par Jean-Jacques Rousseau ; il ne la vantait pas celui-là, mais c'était un homme fort difficile à satisfaire et à contenter. Il était pessimiste, toujours de mauvaise humeur, voyant tout en noir et croyant que le genre humain était occupé à lui faire des méchancetés ; voilà quelle était l'humeur de ce monsieur, qui n'était même pas aimable avec les gens qui lui faisaient du bien. Tout lui était dû, et il ne devait rien aux autres.

Je préfère moins de génie et plus de cœur ; on l'a appelé l'homme de la nature!... Triste nature alors !

Nous disions donc que, dans Paris, ce qu'il y a de plus difficile à trouver, ce sont les numéros des maisons ; il semblerait pourtant que c'est la chose qui doit surtout se mettre en évidence, et qu'un propriétaire devrait penser que ses locataires recevront quelquefois du monde, et qu'il

sera fort difficile de découvrir où ils demeurent si l'on ne peut pas apercevoir le numéro de la maison.

Eh bien! il n'en est point ainsi : une maison sera surchargée d'ornements, de corniches; les boutiques auront des enseignes, des auvents, des tableaux, des tentes; de belles tentures voltigeront dans les airs et caresseront votre chapeau et quelquefois votre nez lorsque vous passerez dessous; mais pour des numéros, fi donc!...

C'est la chose à laquelle on songe le moins; souvent ils sont cachés par des étalages; quelquefois, au lieu de frapper la vue, on a l'idée ingénieuse de les incruster en relief sur la maison, mais on se garde bien de les peindre, et comme ils sont alors de la même couleur que la muraille, il faut que vous ayez de bien bons yeux pour parvenir à les voir; enfin très-souvent on n'en met pas du tout, ou, s'il y en a, ils sont dissimulés de façon à ce que vous passerez dix fois devant la maison avant d'être parvenu à les voir.

Espérons que cet état de choses changera et que nous aurons enfin partout les beaux numéros blanc et bleu qu'on nous promet depuis longtemps.

Le jeune homme dont nous avons esquissé le portrait s'appelait Benjamin Godichon ; son nom de famille faisait souvent sourire ceux qui le prononçaient, et depuis qu'il était à Paris, Benjamin s'étonnait de l'effet que son nom produisait sur ses amis et dans la société.

Les Parisiens ont le rire si facile, il faut si peu de chose pour provoquer leur gaieté.

— Ah ! enfin !... c'est là !... dit le jeune Benjamin en apercevant le numéro d'une maison devant laquelle il avait déjà passé plusieurs fois sans le voir, parce que d'un côté une banne et de l'autre une enseigne, qui faisait saillie, semblaient avoir mission de le dérober aux yeux des passants.

Le jeune homme entre dans la maison, se trouve dans une petite cour, et voit une petite porte vitrée au-dessus de laquelle est écrit le mot *concierge*.

Il court entr'ouvrir cette porte, et avançant à peine le bout de son nez vers la loge qui est fort sombre et n'exhale pas une odeur embaumée, s'écrie :

— Madame Saint-Lambert, s'il vous plaît ?

Une voix gutturale, perçante, brève et qui semble partir du fond de la loge, répond :

— C'est ici... c'est ici... c'est ici...

— Diable, se dit le jeune Benjamin, voilà un concierge qui a peur que l'on ne soit sourd, et qui ne craint pas de se répéter.

Et il reprend :

— Et est-elle chez elle madame Saint-Lambert?

La même voix répond :

— C'est ici... c'est ici... c'est ici...

— J'ai fort bien entendu, concierge, mais je vous demande maintenant si cette dame est chez elle.

— Montez... montez... montez...

— Ah! elle y est... fort bien. A quel étage s'il vous plaît? Car c'est la première fois que je viens chez madame Saint-Lambert et j'ignore où est situé son logement.

— Montez, montez, c'est ici... c'est ici... c'est ici...

— Voilà un portier assommant! se dit le jeune homme en reculant sa tête de l'ouverture de la loge d'où continuait à s'exhaler un parfum qui prenait aux yeux et annonçait que les habitants de l'endroit cultivaient avec succès le miroton.

— Je ne sais pas ce que ce portier fait cuire

dans sa loge, mais vraiment, c'est une odeur à vous asphyxier. Ah ! je reconnais, c'est de l'oignon... il en fait des confitures probablement. Comment ces gens-là peuvent-ils vivre là dedans?... Voyons, il faut pourtant en finir.

Rassemblant son courage, Benjamin Godichon avance de nouveau la tête en disant :

— Voulez-vous bien me dire, s'il vous plaît, à quel étage demeure madame Saint-Lambert ?

— Fermez la porte... fermez la porte... fermez la porte...

— Mais, sapristi ! portier, vous m'impatientez à la fin, je ne demande pas mieux que de fermer votre porte, car il règne dans votre loge une odeur qui prend aux yeux... cela est peu agréable... Ah! fichtre... Répondez donc à ma question d'abord... à quel étage ?

— Montez, montez, montez !...

— Pour le coup, j'en ai assez, se dit Benjamin.

Et, refermant avec colère la porte vitrée du concierge, il se dirige vers l'escalier, bien résolu à porter plainte contre celui qui remplit si mal le poste qui lui est confié.

Après avoir monté un étage, Benjamin s'arrête et réfléchit :

— En me répondant toujours : montez !...

montez!... ce portier n'a-t-il pas voulu me dire que madame Saint-Lambert logeait tout en haut, et que je devais monter tant que je trouverais des marches... Oh! oui, c'est probablement cela... mais il aurait pu me le dire d'une autre façon... Quelle horrible voix nasillarde et rauque!... Comment peut-on garder un portier aussi peu honnête avec les personnes qui viennent faire visite aux locataires?

Tout en faisant ces réflexions, le jeune Benjamin s'est remis bravement à gravir les degrés, et comme la maison avait six étages, il monte longtemps; enfin lorsqu'il ne trouve plus de marches à franchir, il s'arrête et regarde autour de lui.

Il est sur un palier assez propre pour son élévation, et sur lequel donnent trois portes: l'une est pourvue d'une sonnette; l'autre n'a qu'un petit bout de ficelle, qui semble ouvrir un loquet; la troisième n'a rien.

Le jeune homme se dirige vers la porte qui, ayant une sonnette et un paillasson, semble annoncer un appartement qui a du moins la prétention d'être propre.

Il sonne; au bout de quelque temps des pas lents et mesurés se font entendre.

— Elle vient bien doucement! se dit Benjamin, et hier à ce bal elle était si leste, si vive, si sautillante... elle ne pouvait pas tenir en place même quand elle ne dansait pas... ce n'est pas elle qui vient ouvrir, ce doit être sa domestique.

On ouvre. Une vieille femme, coiffée d'un bonnet qui a au moins un pied de haut et donne de l'originalité à une figure déjà passablement grotesque, examine celui qui vient de sonner d'un air assez maussade et lui dit :

— Essuyez vos pieds, j'ai un paillasson pour ce motif.

— Je le vois bien, madame... Pardon, est-ce ici...

— Certainement que c'est ici... je vous attendais depuis longtemps, j'ai envoyé chez vous il y a plus d'une heure... Essuyez donc vos pieds...

— Madame, je ne comprends pas bien... vous avez envoyé chez moi, dites-vous ?

— Deux fois... ma petite-nièce... Vous êtes sans doute un nouveau garçon, car je ne vous connais pas... ça ne fait rien... est-ce que vous aurez la complaisance de me les poser... car ma nièce est si sotte, si intempestive, et d'ail-

leurs... elle est capable de ne rentrer que ce soir...

— Vous les poser... Qu'est-ce que vous voulez que je vous pose... ?

— Les sangsues que vous m'apportez ; le docteur m'en a ordonné quinze... à un certain endroit où il m'est impossible de les mettre moi-même... car on ne se voit pas par là... et c'est bien dommage.

Benjamin Godichon recule brusquement jusque sur le carré, comme frappé de terreur et s'écrie :

— Certainement, nous nous trompons tous deux... je demande madame Saint-Lambert, est-ce ici ?

— Saint-Lambert ! vous n'êtes donc pas le garçon pharmacien qui m'apporte des sangsues ?...

— Mais non, madame... et si vous aviez voulu m'écouter.

— Fichez-moi donc la paix, alors...

Et la vieille femme referme brusquement la porte au nez du jeune homme, sans écouter ce qu'il continuait de lui dire.

— Je m'adressais bien, moi !... cette dame qui me propose de lui poser des sangsues... Elle a refermé sa porte avec colère... mais elle est ma-

lade... il faut l'excuser... Voyons... tirons cette ficelle à côté...

Le jeune Benjamin tire la ficelle, un loquet se lève, il entre. Une voix qui part d'une pièce voisine, crie :

— Bar ici... che suis au fond, entrez.

— Diable ! ce n'est point une voix de femme, se dit Benjamin, mais cette dame a peut-être un domestique mâle... un groom... elle était assez bien mise pour qu'on suppose cela... c'est pourtant singulier alors qu'elle loge si haut... mais à Paris maintenant on m'a dit que c'était aussi élégant au sixième qu'au premier...

En faisant ces réflexions, le jeune homme traversait une pièce mansardée et qui n'avait pour tenture qu'un papier décollé en plusieurs endroits, et pour meubles que deux fourneaux en terre, dont l'un était cassé... Tout cela s'accordait peu avec la supposition d'un groom.

Dans la pièce du fond était une grande table en forme d'établi, sur laquelle un homme était assis les jambes croisées à la turque. Habillé d'un simple pantalon et d'une chemise, sans gilet ni veste, cet homme, dont le visage était rouge et le nez betterave, ressemblait au premier abord à un masque, il était en train de coudre

un pantalon, tout en chantonnant avec un accent fort prononcé :

« On n' fait bas l'amour tous les chours,
« Mais le choucroute on en manche touchours. »

— Bon, me voilà chez un tailleur, à présent ! se dit Benjamin, tandis que celui chez qui il vient d'entrer, lui dit sans lever la tête :

— Che fous tiens, monsir Chiffretin... che zuis à fotre dernière chambe... fous l'aurez ce zoir, je bouvais bas afant...

— Pardon, monsieur, de vous avoir dérangé, mais je ne suis pas la personne que vous croyez... et je vois bien que je me suis trompé...

Le tailleur relève la tête et s'écrie :

— Tiens ! c'être bas monsir Chiffretin... c'être un noufelle bratique !

— Non, monsieur, je demande madame Saint-Lambert, qui doit demeurer dans cette maison... mais le portier n'a pas eu la complaisance de me dire à quel étage.

— Matame Saint-Lampert... de la bart de monsir Chiffretin ?...

— Mais non !... je vous demande cette dame... la connaissez-vous dans la maison ?...

— Ché rébonds bas bour les tâmes, che zuis

bas tailleur bour femmes... che connais bas le Saint-Lambert... foulez-fous que che brenne mesure à fous?

— Eh non, je ne veux pas que vous me preniez mesure, j'ai mon tailleur... d'ailleurs, je n'ai besoin de rien... c'est bien singulier que vous ne connaissiez pas une de vos voisines...

— Je foisine bas... che finis le bantalon bour monsir Chiffretin, il sera pien choli!... Voulez-fous que che fous prenne mesure pour faire le bareil?...

— Non, monsieur, non... désolé de vous avoir importuné... ne vous dérangez pas de votre ouvrage, je vous en prie... j'ai l'honneur de vous saluer...

— Bonchour, monsir.

Et Benjamin se hâte de sortir de chez le tailleur, qui reprend sa chanson sur l'amour et la choucroute, en continuant de confectionner le pantalon de M. Chiffretin.

Il ne restait plus qu'une porte sur le palier, le jeune homme se demande s'il y frappera ; mais après avoir tant fait que de venir là, il ne veut pas abandonner la partie.

Il frappe à la troisième porte. On ne répond pas.

Au bout d'un moment, il refrappe encore. Il entend alors un bruit de pas comme des personnes qui vont, viennent, courent, se sauvent ou se cachent, puis le bruit cesse entièrement, mais on n'ouvre pas.

Certain d'avoir entendu du monde, Benjamin frappe une troisième fois, et plus fortement.

Alors la porte s'ouvre brusquement, une jeune fille à demi vêtue paraît, tenant à sa main une grande jatte remplie d'eau dont elle lance le contenu au nez de la personne qui a frappé, en lui criant :

— Tiens , voilà pour t'apprendre à revenir malgré ma défense, vilain Cotonnet, et si tu refrappes encore... si tu...

La jeune fille n'achève pas, elle a regardé Benjamin, elle s'est aperçue qu'elle avait fait une méprise, elle balbutie :

— Ah! mon Dieu! ce n'est pas Cotonnet!...

— Et quand même c'eût été Cotonnet, dit Benjamin, était-ce donc une raison pour l'arroser ainsi ?

Mais le jeune homme parle inutilement, car la jeune fille, toute honteuse de ce qu'elle a fait, vient de refermer sa porte et de disparaître aussi vite qu'elle était apparue.

— Allons !... ça va bien! se dit Benjamin en tirant son foulard de sa poche et en essuyant de son mieux l'eau qu'il a reçue en plein visage. Il faut avouer que je n'ai pas de chance et que la connaissance de madame Saint-Lambert me coûtera bien des tribulations... Et encore parviendrai-je à la faire, sa connaissance?... la retrouverai-je cette dame qui m'a bien donné son adresse dans cette maison, et que personne n'y connaît... excepté le portier, puisqu'il m'a répondu trois fois : « C'est ici !... » Mais puisque le portier la connaît, c'est le principal... c'est qu'elle y demeure, et il faudra bien que je la trouve... Oui... ça m'est égal, dût-on me jeter autre chose à la figure... je brave tout !... Et puis elle était très-gentille, cette petite qui vient de m'arroser... son costume était léger comme celui du tailleur, si ce n'est qu'elle avait un jupon au lieu d'un pantalon. Ah ! c'est bien plus gentil, les jupons !... il est vrai que ce sont les femmes qui les portent... ce serait fort vilain aux hommes... Elle avait de beaux cheveux noirs, cette demoiselle... des yeux noirs aussi et très-brillants, très-animés... des couleurs vives... Je voudrais bien savoir ce qu'elle faisait là dedans et si elle y était seule... Tiens, et madame Saint-Lambert que

j'oublie... C'est celle-là qui est jolie... et hier au Château des Fleurs, comme elle me regardait... et en me quittant, je suis très-sûr qu'elle m'a serré la main... Donc, j'ai fait sa conquête... Oh ! il faut absolument que je la retrouve... Tant pis, je vais sonner au-dessous.

Benjamin Godichon descend lestement un étage. Il y a encore trois portes sur le palier; cette fois, il court sonner à la première venue. On ouvre. Une jeune bonne se présente :

— Madame Saint-Lambert, s'il vous plaît?

— Ce n'est pas ici, monsieur.

— Voulez-vous bien me dire où c'est, s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, je ne connais personne de ce nom-là dans la maison, et pourtant je connais toutes celles qui l'habitent, je suis bien sûre que vous vous trompez de maison.

— Non, mademoiselle, puisque le portier m'a dit que c'était bien ici qu'elle logeait?

— Ici? dans ce logement...

— Non, mais dans cette maison...

— Je n'y comprends rien, il faut qu'il ait mal entendu. Eh bien alors qu'il vous dise donc à quel étage, à quelle porte... Je crois qu'il vous fait aller, le père Locard.

— Si je savais cela... oh! mais vous avez raison, mademoiselle, je me lasse de sonner, de frapper partout, je redescends parler au portier, au père Locard, comme vous l'appelez, il faudra qu'il s'explique, cette fois, et s'il s'est joué de moi, il verra que je ne suis pas de ces gens qui souffrent qu'on se moque d'eux.

— Allez, monsieur, vous ferez bien, d'abord c'est un grippe-sou que ce portier-là.

Le jeune homme descend vivement les cinq étages, il arrive dans la cour, il court ouvrir la porte vitrée du concierge, et bravant cette fois l'odeur de l'oignon, passe entièrement sa tête dans la loge, en s'écriant :

— Portier, il faut en finir... voilà une heure que je frappe à toutes les portes de votre maison...

— Montez!... montez!... montez!... répond de nouveau la voix nasillarde dont on n'aperçoit pas le propriétaire.

— Merci, j'ai bien assez monté comme cela, j'ai été jusqu'au sixième. Je vous ai demandé madame Saint-Lambert...

— C'est ici!... c'est ici!... c'est ici!...

— Eh bien, puisque c'est ici... à quel étage... à quelle porte dois-je m'adresser?... Je n'ai pas

envie de me tromper encore... J'ai eu assez d'aventures comme cela... Voyons, voulez-vous bien me répondre... Où diable vous cachez-vous donc?... Père Locard, car je sais votre nom, maintenant...

— Fermez la porte... fermez la porte... fermez la porte...

— Ah! c'est trop fort... vous vous moquez de moi... insolent... drôle... je vous ferai bien sortir de votre loge, moi...

Et le jeune Benjamin, furieux, se dispose à pénétrer dans la loge du concierge, lorsque des éclats de rire frappent son oreille ; il se retourne et aperçoit dans la cour un jeune homme fort élégant, fort beau garçon, qui se tord de rire en le regardant et s'adosse contre le mur pour se livrer tout à son aise à sa gaieté.

Benjamin regarde ce monsieur, il s'arrête, il ne sait plus ce qu'il veut faire : il lui semble que c'est de lui que ce monsieur rit, et cela le pique ; d'un autre côté, il brûle de rosser le portier. Il fait un pas dans la loge, en criant :

— Où vous cachez-vous donc, canaille que vous êtes?... Montrez-vous, qu'on vous voie un peu...

— Montez !... montez !... montez !...

— Vous êtes donc dans une soupente que votre voix part d'en haut?... Ah! quelle fichue odeur... j'ai les yeux qui pleurent!...

Benjamin ressort de la loge, les yeux rouges comme ceux d'un lapin.

Le beau monsieur rit encore plus fort.

Notre jeune amoureux n'y tient plus, il s'avance vers l'inconnu en lui disant :

— Est-ce de moi que vous riez, monsieur?

— Oh! oui... hi... hi... hi... oh! oui!...

— Est-ce parce que je veux corriger cet insolent portier que vous riez tant?

— Justement... Ah! ah! ah!... je n'en peux plus... il veut battre le portier... c'est pour en mourir!...

— Monsieur, savez-vous bien que je n'aime pas que l'on s'amuse à mes dépens?...

— Oh!... ah! ah! ah!... dites tout ce que vous voudrez... Vous ne m'empêcherez pas... Il veut rosser le portier... Ah! ah! ah!...

— C'est bien, monsieur, tout à l'heure nous aurons aussi une explication tous deux... Mais il faut d'abord que j'en finisse avec ce drôle!

Et le jeune Benjamin retourne à la porte de la loge et se met à crier :

— Père Locard, je vous ordonne de sortir!...

ou je vais chercher la garde... Je saurai bien avoir raison de vous...

— Ah! ah! ah!... il veut chercher la garde... ce serait délicieux... oh!... Ah! je n'en puis plus.

En ce moment un homme en veste, en casquette, entre dans la cour, et apercevant Benjamin qui donne de grands coups de poing sur les vitres de la loge, ce qui a déjà attiré plusieurs locataires aux fenêtres, court bien vite se mettre entre lui et la porte vitrée, en lui disant :

— Monsieur, que demandez-vous?... Ne faites donc pas tant de bruit... vous attirez tout le monde aux fenêtres...

— Qu'est-ce que cela me fait?... Laissez-moi tranquille... je veux rosser le portier... Sortez, père Locard...

— Mais, monsieur, c'est moi qui suis Locard, le portier... Pourquoi donc voulez-vous me battre?...

— Vous... vous êtes le portier?... Mais alors celui qui occupe votre loge... où cela empoisonne l'oignon... qui est-il?... C'est celui-là que je veux... qu'il me faut...

Le portier, car c'est bien lui qui vient de rentrer, semble très-embarrassé et ne sait que ré-

pondre ; mais pendant qu'il cherche une défaite, le monsieur qui riait tant s'est approché, puis, faufilé lestement dans la loge du concierge, de laquelle il ressort bientôt, ayant sur un de ses bras un gros perroquet gris qui baisse le nez d'un air sournois, et qu'il présente à Benjamin, en lui disant :

— Tenez, monsieur, voilà le portier que vous vouliez absolument rosser et faire arrêter par la garde...

Benjamin regarde le perroquet ; il ne sait s'il doit en croire ses yeux. Mais en ce moment le malin oiseau se met à crier de nouveau :

— Montez... montez... montez... c'est ici... c'est ici... c'est ici...

Il n'y avait plus à douter.

Le jeune Benjamin a un moment envie de rire comme le monsieur qui tient le perroquet ; mais au lieu de céder à ce premier mouvement, qui est toujours le bon, comme vous savez, il pense qu'il ne doit point souffrir qu'on se soit ainsi moqué de lui, et s'écrie d'un ton aigre :

— Comment, portier, vous quittez votre loge et vous mettez à votre place un perroquet ! Ceci me semble un peu sans gêne...

— Mon Dieu, monsieur, je vous demande

mille excuses, répond le portier d'un ton suppliant. Mais tout cela est la faute de monsieur que voilà, qui loge dans la maison et qui a eu l'idée d'apprendre à son perroquet tous ces mots que disent souvent les concierges; si bien que quand monsieur veut m'envoyer en commission, comme aujourd'hui, il me descend son oiseau, en me disant : « N'aie pas peur, Jacquot te remplacera; on ne se doutera pas que tu es sorti... et pour plus de sûreté, écrase quelques oignons dans ta loge, cela ôtera l'envie d'y entrer aux personnes qui passeront. » C'est encore ce que j'avais fait aujourd'hui...

— Oh! sapristi, je m'en suis aperçu... Ah! c'est vous, monsieur, qui avez des idées aussi originales?

— Il me semble, monsieur, que l'idée n'est pas si mauvaise... Voyons, franchement, n'y avez-vous pas été trompé vous-même?

— Oui, monsieur. Oh! j'y ai été parfaitement trompé!

— Est-ce qu'il n'y avait pas de quoi pouffer de rire quand vous vouliez à toute force faire sortir le père Locard?

— Oui, monsieur, je comprends que cela devait vous amuser beaucoup, vous!

— Si monsieur voulait bien me dire maintenant ce qu'il demande dans la maison ? murmure le portier d'un ton humble.

— Ah ! c'est juste... Qui je demande? eh parbleu ! madame Saint-Lambert.

Le concierge semble un instant chercher dans sa mémoire, puis enfin il s'écrie :

— Ah ! oui, monsieur, madame Saint-Lambert... Oui ! oui ! elle est chez elle... je pense qu'elle doit être chez elle... C'est au quatrième, la porte à droite.

— Ah ! c'est bien heureux.

— Qu'est-ce que vous dites donc, vieux Locard ? dit le monsieur au perroquet.

Et, s'adressant à demi-voix au portier :

— Vous avez une madame Saint-Lambert dans la maison... et depuis quand ? Je ne connais pas cela, moi !

Mais le père Locard se rapproche de son locataire et lui glisse quelques mots dans l'oreille.

Alors celui-ci part d'un nouvel éclat de rire, en s'écriant :

— Ah ! très-bien ! compris... connu... C'est une seconde édition du perroquet !

Benjamin avait presque oublié l'histoire du por-

tier, et il se disposait à remonter l'escalier, lorsqu'il entend le monsieur élégant rire de nouveau aux éclats en le regardant.

Cette fois le jeune homme n'y tient plus, il court d'un air furieux contre celui qui lui rit encore au nez, et lui dit :

— Quant à vous, monsieur, j'espère que demain matin vous voudrez bien me rendre raison de vos mauvaises plaisanteries...

— Tout à vous quand vous voudrez, monsieur. Tenez, voilà ma carte; du reste, je demeure dans la maison, et cela ne vous dérangera pas, puisque vous venez... chez madame... Saint-Lambert... Ah! ah! ah!...

— Oui, monsieur, oui, demain vous aurez ma visite...

— Ah! donnez-moi donc votre carte aussi, que je sache un peu à qui j'aurai affaire?...

— C'est juste... Voilà ma carte, monsieur.

Benjamin a fouillé dans sa poche et remis sa carte à ce monsieur.

A peine celui-ci a-t-il jeté les yeux dessus, qu'un fou rire lui prend de nouveau et qu'il se jette sur un banc en s'écriant :

— Godichon!... il s'appelle Godichon!... Ah!

décidément, ce jeune homme a juré de me faire mourir de rire.

Benjamin grimpe l'escalier, rouge de colère, et poursuivi par les éclats de rire du beau monsieur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

MADAME SAINT-LAMBERT.

A mesure que le jeune Benjamin Godichon montait les marches de l'escalier, sa colère se calmait et des idées d'un genre anacréontique lui passaient par l'esprit; il se disait qu'il allait enfin voir cette femme séduisante, dont il avait ébauché la connaissance la veille au Château des Fleurs, et il se flattait bien que cette connaissance allait devenir plus intime. Tout devait le lui faire espérer : lorsqu'une femme donne son adresse à un jeune homme et lui permet de se présenter chez elle, ce n'est pas ordinairement

pour se conduire avec lui comme *Lucrèce* avec *Tarquin*.

Enfin le voilà au quatrième étage, devant la porte à droite ; il sonne, on ouvre.

C'est une petite fille de douze à treize ans, mise d'une façon qui fait douter si c'est une bonne, une ouvrière, ou une charbonnière, car la petite est fort sale et a une partie du visage noircie par le charbon, ce qui ferait penser qu'elle ne se sert point de soufflet pour allumer son feu.

Les mains répondent à sa figure ; elles sont aussi parfaitement noires ; mais comme elles reluisent en plusieurs endroits, on peut reconnaître qu'elles doivent leur couleur au cirage anglais.

— Madame Saint-Lambert? demande Benjamin en saluant profondément la petite fille, qui le regarde d'un air espiègle et continue de tortiller une grosse bouchée qu'elle vient de détacher d'un morceau de pain enduit de raisiné qu'elle tient dans sa main gauche.

— Madame Saint-Lambert..., murmure la petite fille en étalant avec l'index de sa main droite une agglomération de raisiné qui ne bouchait pas convenablement les trous de son pain.

— Je me flatte que c'est ici!... reprend Ben-

jamin d'une voix tremblante, tandis que la petite fille, en mordant de nouveau à sa tartine, vient de couvrir une de ses joues de raisiné, ce qui, joint à la poussière de charbon et au cirage anglais dont son visage porte aussi quelques traces, donne à sa physionomie quelque chose d'original qui ne serait pas désagréable chez les *Mohicans* de Cooper.

— Ah! oui! ah oui! que je suis bête! s'écrie tout à coup la petite. Madame Saint-Lambert... certainement que c'est ici... donnez-vous la peine d'entrer, monsieur... elle y est.

— Ah! enfin! se dit Benjamin en suivant la petite fille qui lui fait traverser une espèce d'antichambre servant aussi de salle à manger, d'office et quelquefois de cuisine, à en juger par des épluchures de légumes éparses çà et là.

Puis elle introduit le jeune homme dans un petit salon assez mesquinement meublé et où il y a un vieux piano carré.

— Monsieur, si vous voulez attendre un moment... ma... ma... madame Saint-Lambert va venir...

— Je ne la dérange pas, j'espère?

— Oh! non, monsieur, puisqu'elle vous attendait... c'est qu'elle se débarbouille.

Benjamin ne peut s'empêcher de se dire que la petite bonne devrait bien imiter sa maîtresse, mais il garde cette réflexion pour lui, et la petite, après lui avoir dit de s'asseoir, s'éloigne en attaquant de nouveau la tartine au raisiné.

Lorsqu'on va pour la première fois chez une dame, et que cette dame vous fait attendre, ce qu'elles font presque toujours, la première chose à laquelle on se livre, est tout naturellement l'examen de la pièce où l'on est; on cherche à deviner, sur l'ameublement, la position, les goûts et même le caractère de la personne que l'on vient voir.

On se trompe quelquefois dans ses conjectures, mais, fort souvent aussi, on devine juste.

Benjamin n'est point fasciné par le luxe qui règne dans la pièce où il attend.

Le parquet a probablement été frotté jadis, mais depuis longtemps on ne lui a pas donné cette parure, il est même douteux qu'on l'ait balayé.

Le divan sur lequel il est assis n'est nullement élastique, un ermite ne le trouverait point trop doux.

La toile à petits carreaux bleus et blancs, employée pour housses sur tous les meubles, a perdu

au blanchissage une partie de ses couleurs et s'est tellement raccourcie, qu'en certains endroits elle ne descend pas à moitié du meuble.

Les rideaux sont en toile de Perse et ont encore tout leur brillant, bien que tachés à plusieurs places.

Il y a une table à jeu sur laquelle est une lampe Carcel.

Sur la cheminée une fort jolie pendule en rocaille éclipse par son élégance tout ce qui est dans l'appartement, mais il lui manque sa garniture.

Quelques méchants tableaux sont placés audessus du divan; mais, en face, un charmant portrait de femme, au pastel, attire bientôt les regards du jeune visiteur.

— C'est elle... c'est son portrait! se dit Benjamin en se rapprochant du pastel. Un peu plus jeune peut-être... mais cela lui ressemble beaucoup encore... elle a une coiffure espagnole là-dessus... Est-ce qu'elle serait de ce pays-là?... C'était peut-être un costume de carnaval... mais elle est vraiment ravissante ainsi.

En ce moment une porte s'ouvre, et madame Saint-Lambert entre dans le salon.

C'est une femme de trente-quatre ans, qui a

été fort jolie, qui n'est pas mal encore, mais semble avoir considérablement *rôti le balai.*

Elle est très-mince, on pourrait dire maigre; mais elle est bien faite et a la tournure jeune.

C'est une brune aux yeux bleus; sa carnation annonce une femme du Midi.

Sa bouche, un peu grande, est spirituelle; ses dents sont blanches; son ton leste et dégagé.

Elle est coiffée exactement comme son portrait.

Ses cheveux noirs et retroussés en nattes sur les côtés se marient ensuite avec un fichu de soie rouge qui est roulé avec art autour de sa tête; un voile noir qui, par devant, descend presque sur les yeux, est jeté sur tout cela, et couvre par derrière des épaules qui ne sont pas d'une entière blancheur.

Le reste de la toilette se compose d'une robe de soie noire, extrêmement chiffonnée.

Mais en se retournant et en apercevant cette dame, Benjamin n'est frappé que d'une chose : c'est de sa ressemblance avec son portrait.

Il est probable que c'est dans le dessein de rendre cette ressemblance plus frappante que madame Saint-Lambert s'est coiffée exactement comme sur son image.

— Bonjour, monsieur... excusez-moi de vous avoir laissé ainsi seul... ma camériste aurait dû vous faire passer dans mon boudoir... mais cette petite ne pense qu'à manger... Ce salon n'est pas encore frotté... on ne finit à rien à Paris... c'est bien aimable à vous de vous être souvenu de moi.

— Ah ! madame, reprend le jeune homme un peu étourdi par ce feu de paroles qui tombent sur lui coup sur coup. Certainement... je ne pouvais pas vous oublier... vous n'êtes pas de ces personnes qu'on oublie !...

— Hum ! flatteur, cela entre à peine dans le monde et cela connaît déjà le langage de la séduction... Venez donc vous asseoir...

Benjamin croyait qu'on allait le faire entrer dans le boudoir dont on venait de lui parler, mais cette dame est allée se placer sur son divan, où elle adopte sur-le-champ une position qui met en évidence ses pieds, qu'elle a très-petits.

Le jeune homme s'empressa d'aller se mettre à côté d'elle.

— Que regardiez-vous donc quand je suis entrée ?

— Votre portrait, madame, il est d'une grande ressemblance !

— Trouvez-vous?... Je crois qu'on m'a un peu flattée...

— Mais non... vous voilà bien comme le portrait...

— Aujourd'hui, je suis fatiguée... j'ai mal dormi... j'ai mes nerfs... je suis affreuse...

— Ah madame!

— Je ne veux pas que vous me regardiez... je n'ai pas eu le temps de me coiffer...

— Mais votre coiffure est délicieuse au contraire, c'est celle de votre portrait... Est-ce que vous êtes étrangère?

— Oui, je suis Espagnole... Par les femmes, ma mère était une Villa de las Tormas de Bellaréal.

Benjamin s'incline respectueusement devant tous ces noms, en répondant :

— C'est donc cela, madame, que vous avez un léger accent étranger...

— Oui, oui, j'ai un peu d'accent en effet.

Ce que Benjamin prenait pour un accent espagnol était tout simplement celui des habitants des bords de la Garonne; mais un amoureux se trompe facilement, et le jeune Benjamin était fort amoureux.

— Vous avez donc bien trouvé mon adresse, monsieur?

— Oui, madame... Ah ! quand je dis oui, c'est-à-dire que j'ai eu presque autant de mal à parvenir jusqu'à vous que *Jason* à conquérir la Toison d'or. J'ai même cru un moment qu'il me faudrait y renoncer.

— Vraiment!... mais que vous est-il donc arrivé ?

— Une foule d'aventures !

— Oh ! contez-moi cela... J'adore les événements qui sortent de la route monotone de la vie. J'aurais voulu vivre au temps des chevaliers errants ! J'aurais été une *Bradamante*...

— Ma foi, madame, j'ai été très-heureux moi, car, sans sortir de votre maison, j'ai eu toutes sortes d'aventures.

Et Benjamin fait à madame Saint-Lambert le récit de ce qui lui est arrivé.

Elle l'interrompt de temps en temps pour dire :

— Des sangsues ! oh ! c'est ravissant!... C'est madame Patouillard , une ci-devant charcutière... Pauvre jeune homme, vous étiez bien tombé !... Ah ! un Allemand ! un tailleur, c'est le vieux Birmann, un ivrogne!... Comment, on vous a jeté de l'eau au visage ! mais c'est affreux ! c'est indigne ! c'est cette petite Coralie !... ou sa

camarade... est-ce qu'on sait! elles sont une volée là-haut. Je crois qu'elles logent six dans une chambre... Je ne comprends pas qu'un propriétaire tolère cela!

— Et que font ces demoiselles?

— Elles sont fleuristes!... soi-disant... elles font une foule de choses... Continuez...

— Ici dessus...

— Ah! c'est la bonne de madame Barigoule qui vous aura parlé...

— Comment se fait-il que cette bonne ne vous connaisse pas, vous qui logez au-dessous? elle m'affirmait positivement qu'il n'y avait pas de madame Saint-Lambert dans la maison.

La dame au voile noir pince un peu la bouche, puis répond :

— Est-ce que les bonnes savent ce qu'elles disent... est-ce qu'il faut écouter ces gens-là?... Mais achevez donc... Je ne conçois pas ce portier qui ne vous dit pas tout de suite où c'est.

— Attendez, madame, la fin est ce qu'il y a de plus curieux.

Benjamin termine son récit. Lorsque madame Saint-Lambert apprend que c'était un perroquet qui était dans la cage, et qui répondait pour le concierge, elle est prise d'un accès de fou rire,

qui laisse bien loin derrière lui celui du monsieur qui était dans la cour. Elle se roule, elle se tord sur le divan, et dans les bonds qu'elle fait en se jetant de côté et d'autre, sa robe n'observe pas toujours les lois de la pudeur; parfois elle recouvre à peine les jarretières ponceau de cette dame, mais celle-ci ne semble pas y faire attention, elle continue de rire et de faire des soubresauts ; un autre que Benjamin profiterait de cet accès de gaieté ; mais il se contente d'être très-ému.

Cette dame a tant poussé d'éclats de voix en riant, que la petite fille entre dans le salon, toujours la bouche pleine, en disant :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Saint-Lambert?... Madame Saint-Lambert a appelé.

— Eh non! je n'ai pas appelé, sotte, laisse-nous donc tranquilles... Comment, tu manges encore?...

— Tiens, pardi.... je n'avais pas déjeuné ce matin, puisqu'il n'y avait pas de sucre ici... et je n'aime pas le lait sans sucre, moi...

— C'est bien, en voilà assez ; éloignez-vous, Marinette... Cette petite me mange tout... J'enferme le sucre, monsieur, ce n'est pas par avarice... Je n'ai jamais tenu à l'argent... mais je

connais cette enfant, je sais qu'elle se ferait mal... elle en mangerait un pain par jour ; quand elle en met dans son lait, c'est un véritable sirop.

Mademoiselle Marinette, qui avait quitté le salon, y reparaît subitement en criant :

— Veux-tu que je mange le restant de pâté d'hier soir ?...

Madame Saint-Lambert fronce ses sourcils noirs, et fait de gros yeux à la petite fille qui n'a pas l'air de comprendre et continue :

— Tu sais bien qu'il n'était pas gros... c'était un pâté de quinze sous, et tu n'en as guère laissé !

Ces détails ajoutent à la colère de madame Saint-Lambert qui est fort contrariée que le jeune homme, qui vient chez elle pour la première fois, entende sa bonne la tutoyer. Elle se lève vivement en faisant avec son pied un geste tellement significatif que la petite Marinette se sauve sans se retourner, mais en murmurant :

— C'est embêtant ça !... faut que je fasse tout ici ! Et on enferme un méchant reste de pâté !... D'abord je suis bien décidée à ne pas manger de pain sec !

Benjamin ne disait rien ; mais il trouvait assez singulier qu'une Espagnole descendant des *Villa*

de las Tormas de Bellaréal, se laissât tutoyer par sa domestique. Madame Saint-Lambert, qui a le coup d'œil fin, devine ce que pense son jeune amoureux, et lorsque la petite fille est enfin sortie tout à fait, elle reprend la parole :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... voilà pourtant ce que l'on gagne à être trop bonne et à gâter ces gens-là... Voilà une enfant qui me manque de respect... Après cela, elle m'a vue si jeune... je veux dire que je l'ai vue si jeune ! Cette petite est la fille de ma nourrice... Je l'ai prise avec moi, elle était encore toute petite... Elle m'appelait sa sœur... Et en effet elle est ma sœur de lait... Je la laissais alors me tutoyer... et quelque fois... comme vous venez de l'entendre, elle s'oublie au point de me tutoyer encore !...

— Ah ! du moment que c'est votre sœur de lait !...

— C'est égal, je ne veux plus supporter de telles familiarités... je la corrigerai... Mais laissons cela... revenons à l'histoire du perroquet-portier... c'est si drôle... Et qui donc avait inventé cela ?

— Un monsieur, qui riait comme un fou dans la cour... il se moquait de moi... J'aurais pu le lui pardonner... mais cela a duré trop longtemps...

et il a l'air si impertinent, ce monsieur... je le reverrai. Cela me fait penser qu'il m'a donné sa carte, que je n'ai pas encore regardée... Voyons donc un peu...

Benjamin fouille dans sa poche et en tire une carte sur laquelle il lit :

— Achille Rocheville.

— Achille Rocheville ! s'écrie madame Saint-Lambert qui semble troublée en entendant ce nom ; comment ! c'était lui !... oh ! je le reconnais bien là !... un étourdi... mauvaise tête, se moquant de tout le monde, même de ses amis... il sacrifierait son frère pour dire un bon mot, pour faire une plaisanterie, enfin c'est ce que dans la société on nomme maintenant un *blagueur !*

— Un blagueur !...

— Oui, monsieur, oh ! le mot est reçu et adopté... notre langue n'est pas assez riche pour que nous fassions fi d'un mot qui a une nouvelle signification ; car blaguer, voyez-vous, c'est autre chose que plaisanter, que railler, que rire ; blaguer est pis que tout cela, parce que les gens qui ont cette manie l'exercent constamment, sans cesse, et sur les objets qui prêtent le moins au ridicule ; mais que leur importe !... vous leur

direz que vous êtes ruiné, que votre maîtresse vous est infidèle, que votre ami, que votre frère est mort, que vous souffrez, que vous êtes malade, ils blagueront sur tout cela... plus ils verront que cela vous irrite, plus ils redoubleront. Que ce qu'ils disent n'ait pas le sens commun, que cela vous choque, vous nuise ou vous ennuie, qu'est-ce que cela leur fait? Ils vont toujours leur train... Pourvu qu'ils disent des blagues, leur but est rempli, et ils se croient des hommes d'esprit!

— En vérité, madame, le tableau que vous venez de tracer ne me donne pas envie de faire la connaissance d'un blagueur!

— Eh! mon Dieu, monsieur! peut-être vous séduirait-il d'abord; il y a des gens qui les trouvent aimables, amusants; d'autres qui les recherchent comme on recherche des bouffons qui vous font rire par leurs grimaces ou leur danse grotesque; quant à moi, ils me font l'effet de la manne : on en mange un tout petit morceau, comme un bonbon, et il passe, mais le second morceau donne des nausées. Revenons à ce M. Achille Rocheville, c'est un voisin, il demeure au-dessous de moi.

—Oui, il m'a dit qu'il logeait dans cette maison.

— Mais pourquoi vous a-t-il donné sa carte ?... pourquoi devez-vous le revoir ?

— Parce que je veux qu'il me demande excuse de s'être moqué de moi... sinon...

— Qu'est-ce à dire... un duel!... Vous êtes donc une mauvaise tête aussi, vous?... Oh! je ne veux pas de cela, je ne souffrirai pas cela, vous battre, vous faire tuer, blesser!... que sais-je!... non, non, vous n'irez pas chez M. Rocheville, vous ne le reverrez pas, il faut que vous me le promettiez...

— Madame, je suis désolé de vous refuser quelque chose ; mais c'est moi-même qui ai demandé un rendez-vous à ce monsieur... Si maintenant je n'allais pas le trouver, j'aurais l'air d'un fanfaron... d'un lâche... vous sentez que je ne puis accepter cela.

— Oh! mon Dieu!... mais c'est horrible... voyons, mon cher... Benjamin... vous m'avez dit, je crois, que vous vous appeliez Benjamin?

— Oui, madame : Benjamin Godichon.

— Je me contenterai de vous donner le premier nom... vous le voulez bien ?

— Ah! madame!...

— Eh bien, Benjamin, soyez raisonnable...

vous sentez bien que je ne veux pas que vous ayez un duel à cause de moi...

— Ce n'est pas du tout de votre faute...

— J'en serais toujours la cause ; et moi qui éprouve déjà pour vous... un intérêt... un penchant si vif...

— Ah! madame...

— Appelez-moi Berthe, c'est mon petit nom...

— Berthe!... que j'aime ce nom-là...

— C'est celui d'une reine qui protégeait les amours et les troubadours. Je voudrais bien être reine, il n'y aurait dans mon royaume que des combats à armes courtoises. Mais vous m'écouterez, n'est-ce pas... vous obéirez à celle sur qui vous exercez déjà un empire... Mon Dieu, je dis des choses que je devrais renfermer dans mon cœur... mais... je ne sais comment cela se fait... j'éprouve le besoin de m'épancher avec vous...

— Ah! madame...

— Appelez-moi Berthe. Ah! a-t-il les cheveux doux et soyeux!... Voyons, mon ami... car vous voulez être mon ami... n'est-ce pas?...

— Je voudrais être plus encore...

— Méchant... comme sa voix arrive à mon âme... Vous n'irez pas trouver ce Rocheville... J'irai à votre place et j'arrangerai l'affaire...

— Mais, madame...

— Appelez-moi donc Berthe!... Je dirai quc vous êtes mon frère... ah! c'est gentil, cela... que vous n'êtes pas habitué aux plaisanteries françaises... Enfin, je saurai dire tout ce qu'il faudra pour arranger cette affaire... Vous le voulez bien, Benjamin, n'est-ce pas?...

Au moment où le jeune homme va répondre, la sonnettte retentit avec violence, et ce bruit semble vivement inquiéter madame Saint-Lambert; elle pose sa main devant la bouche de Benjamin qui allait parler, en lui disant :

— Taisez-vous.

Bientôt on entend ouvrir la porte. Madame Saint-Lambert fait un geste de colère en murmurant :

— Que cette petite est bête! je lui avais défendu d'ouvrir...

— Vous craignez une visite ennuyeuse? dit Benjamin.

— Taisez-vous.

Quelques moments s'écoulent. Madame Saint-Lambert prête l'oreille en faisant toujours signe à son jeune ami de ne point bouger. Celui-ci commence à trouver la situation un peu trop prolongée; enfin on entend la porte qui est re-

fermée avec fracas, et bientôt mademoiselle Marinette entre dans le salon, d'un air effaré, en s'écriant :

— C'était lui tout de même... et il n'avait pas l'air de croire...

Madame Saint-Lambert interrompt la petite en la poussant assez brutalement dehors, où elle la suit, ayant soin de refermer la porte après elle.

Benjamin Godichon se retrouve livré à ses réflexions. Les mots échappés à la jeune fille : *C'était lui!* ont désagréablement frappé ses oreilles. Il se demande quel peut être ce *lui* dont la visite a si fort troublé sa belle; ce ne peut être un mari, car la veille, en causant avec cette dame, au Château des Fleurs, il se souvient parfaitement qu'elle lui a dit être veuve d'un banquier qui avait perdu une grande partie de sa fortune sur mer.

Mais l'accueil aimable qu'il a reçu, les aveux que madame Saint-Lambert n'a pas craint de laisser échapper devant lui, ne lui permettant plus de douter qu'elle ne réponde à son amour, Benjamin ne voit pas pourquoi il s'inquiéterait de la visite qu'elle a reçue.

L'absence de son Andalouse se prolongeant, Benjamin, qui est un peu musicien, ouvre le

piano et veut essayer de jouer quelque chose; mais la plupart des touches ne parlent plus, les unes ne veulent point se baisser, les autres se baissent mais ne se relèvent plus, et celles qui daignent enfin dire quelque chose font entendre un petit son d'épinette qui doit remonter au moins à *Rameau*.

Madame Saint-Lambert reparaît au moment où le jeune homme quittait le piano; sa figure a repris sa sérénité et son amabilité.

— Ah! vous jouez du piano?...

— J'avais voulu essayer, mais...

— Il a besoin d'être accordé.

Benjamin trouve que le piano aurait besoin de beaucoup d'autres choses. Il va se replacer près de cette dame qui s'est étendue de nouveau sur son divan, dans une position qui semble annoncer beaucoup de laisser-aller. Elle sourit au jeune homme et passe sa main sur ses cheveux.

— A-t-il les cheveux doux!...

— Vous trouvez, ma... charmante Berthe...

— Ah! c'est bien heureux qu'il m'appelle Berthe, enfin! Oui, petit Benjamin, vous avez les cheveux d'une finesse... Savez-vous ce que cela annonce?

— Non, madame... non, Berthe...

— Ah! c'est heureux! j'allais vous pincer sans cela! Eh bien, on assure que cela pronostique du bonheur en amour...

— Vraiment!...

— En avez-vous eu déjà beaucoup?...

— Je ne m'en souviens pas... je ne pense qu'à celui que je rêve près de vous...

— Ah! voyez-vous cela... quand je disais que c'était déjà un roué fini... Mais si on... vous accordait ce que vous désirez... seriez-vous fidèle... aimant... discret...? Je crains tant d'être compromise!... La réputation d'une femme est une glace que le moindre souffle ternit!

— Moi, je trouve que le bonheur est bien plus grand lorsqu'il est caché... D'ailleurs, soumis à vos moindres volontés, je n'agirais que suivant vos désirs...

— C'est bien, cela... Je vous préviens aussi que je suis très-jalouse... Si vous me trompiez, je serais capable de me porter à quelque action grave... je sens que je deviendrais criminelle... j'ai le sang brûlant des femmes de mon pays... je suis Andalouse jusqu'au bout des ongles!...

— Vous ne devez pas redouter tout cela... Être aimé de vous serait un si grand bonheur!

pourrait-on risquer de le perdre en vous trompant, vous, si séduisante... si jolie...

— Vraiment... Ah! si je pouvais te croire, Benjamin!... Dieu! que je suis faible... Non, je dois vous résister... ce sont encore des peines que je me prépare!...

Cependant madame Saint-Lambert ne semble pas du tout se disposer à résister; enflammé par son amour, enhardi par des yeux qui le provoquent au lieu de le gronder, le jeune Benjamin devient téméraire... lorsque la terrible sonnette se fait entendre de nouveau.

La belle Espagnole se relève en repoussant Benjamin par un mouvement si prompt qu'elle envoie le jeune homme rouler sur le parquet non frotté du salon. Elle court coller son oreille à la porte en balbutiant :

— Mon Dieu!... il sera revenu... il aura eu des soupçons... cette Marie aura répondu de travers...

— C'est donc quelqu'un dont vous craignez les...

— Taisez-vous!

On entend ouvrir; puis parler très-fort. Benjamin est resté assis par terre devant le divan, car Berthe lui fait signe de ne point bouger; elle

écoute toujours avec anxiété; enfin la porte d'entrée est refermée de manière à faire trembler toutes les vitres de la maison. Alors Berthe sort du salon.

— Sapristi ! voilà une sonnette bien désagréable! se dit Benjamin en se relevant. J'allais triompher de sa résistance... Cette femme charmante se donnait à moi... Mais j'espère que ce n'est que partie remise, car du moment qu'une femme le veut bien... Qui, diable, peut donc sonner ainsi chez elle et lui causer une si vive émotion?

Madame Saint-Lambert revient, mais elle est troublée, son front est soucieux et elle s'empresse de dire au jeune homme qui l'attendait :

— C'est mon oncle qui vient de venir... c'est lui qui était déjà venu tout à l'heure... je crains qu'il n'ait des soupçons... il ne vous connaît pas, et s'il vous trouvait chez moi... ce seraient des questions à n'en plus finir... Nous ne serions pas tranquilles ici aujourd'hui... il faut vous en aller...

— Comment, madame... vous me renvoyez...

— Mais attendez donc ! Descendez la rue, il y a une place de voitures derrière Notre-Dame de Lorette... Prenez-en une, montez dedans, restez

sur place et attendez-moi, dans trois minutes j'irai vous rejoindre... et nous irons dîner ensemble.

— Ah ! c'est charmant ! vous consentez à venir dîner avec moi?...

— Il le faut bien... je suis trop bonne... mais mon cœur m'entraîne... Partez vite...

— Ah ! suis-je heureux... je passerai la journée avec vous... je...

— Oui... oui... mais filez bien vite... Vous me direz tout cela tantôt... Ne vous arrêtez pas chez le portier, surtout !

— Chez le perroquet? Oh ! il n'y a pas de danger... Vous allez venir?

— Oui... oui... mais allez donc...

Berthe pousse Benjamin hors du salon, elle le pousse hors de la salle à manger, elle le pousse jusque sur le carré, elle le pousserait peut-être ailleurs encore, mais sur le carré on trouve mademoiselle Marinette qui était mise en vedette pour regarder s'il ne montait personne, et qui s'écrie en voyant sortir le jeune homme :

— Je ne vois pas un chat sur l'escalier... Ah! si...

— Quelqu'un monte? s'écrie Berthe.

— Non... je veux dire que je vois le chat du premier.

Madame Saint-Lambert, qui ne trouve pas sans doute cette plaisanterie de son goût, applique un soufflet à la petite fille, qui rentre en grommelant, tandis que Benjamin descend rapidement les quatre étages et sort de cette maison, dans laquelle, en si peu de temps, il lui est déjà arrivé tant de choses.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

UNE VOITURE SANS STORES.

En quelques minutes Benjamin est arrivé à la place des fiacres, il monte dans le premier qu'il aperçoit et dit au cocher :

— J'attends une dame... dès que vous la verrez venir, ouvrez la portière et faites-la monter.

— Suffit, bourgeois.

— Où la mènerai-je dîner? se dit le jeune homme dès qu'il se voit seul dans la voiture.

Il semblera singulier qu'un jeune homme qui court les bals et les belles ne sache pas où il doit mener dîner une dame à Paris. Mais il faut vous dire que le jeune Godichon n'habite la capitale

que depuis huit mois, et qu'avant ce temps il était relégué dans la province qui l'avait vu naître. Né à Louviers, où son père avait une grande fabrique de draps, il y avait fait des études légères; mais on le destinait au commerce, et ses parents pensaient avec raison que le latin et le grec ne seraient d'aucune utilité à leur fils dans ses relations commerciales. Bientôt la mort d'un parent éloigné qui avait fait le jeune Benjamin son héritier, et qui lui laissait près de cinquante mille francs de rente, vint changer les projets que l'on avait formés pour Benjamin. Déjà riche par son père qui avait amassé une assez belle fortune dans son commerce de draps, le jeune homme devenait un grand parti et pouvait porter ses vues très-haut... D'ailleurs tout le monde a de l'ambition maintenant, et il n'est pas nécessaire d'être riche pour cela, au contraire : ceux qui n'ont rien sont en général ceux qui osent le plus : quand on n'a rien à perdre on doit naturellement être plus audacieux ; aussi ce sont plutôt ceux-là qui arrivent, suivant l'axiome latin : *audaces fortuna juvat.*

M. Godichon le père, homme fort respectable, mais qui avait mis tout son esprit dans son commerce et n'en avait pas gardé une parcelle à son

service particulier, ne savait rien refuser à son fils qu'il idolâtrait. Madame Godichon, femme de tête et de caractère, était morte peu de temps avant le superbe héritage survenu à son fils. Le jeune homme se trouvait donc à peu près maître de faire tout ce qu'il voulait; du reste il n'abusait pas de cette liberté; né avec un caractère naturellement doux, naïf et confiant, il n'avait jamais causé le moindre chagrin à son père; c'est celui-ci qui répétait cinquante fois par jour à son fils :

— Tu es très-riche... tu es beau garçon... tu peux aller à tout... tu peux arriver où tu voudras... tu es sûr de réussir... ne crains rien, va de l'avant!...

Alors le jeune Benjamin, sûr de réussir, voulut apprendre à peindre. Au bout de six mois d'étude, il ne pouvait pas faire un nez, et on prenait ses oreilles pour des yeux.

M. Godichon père s'en prenait au maître en disant :

— Comment se fait-il que mon fils, qui a déjà cinquante mille francs de rente et qui en aura cent mille après moi, ne puisse pas faire un nez? Cela ne se conçoit pas... Assurément c'est que vous lui montrez mal!

— Monsieur, répondait le maître, si la fortune suffisait pour donner du talent, quelle consolation resterait-il aux pauvres gens ?

Benjamin renonça au dessin et voulut devenir virtuose. Il apprit le violon. Il faisait ses gammes encore moins bien que ses nez. Il abandonna un instrument qui exige de si longues études. Il étudia le piano et parvint à tapoter un quadrille et à accompagner une romance.

Enfin il voulut être poëte, et se donna plusieurs foie la migraine, pour accoucher d'un méchant couplet, qui rimait mal et qui ressemblait pour la force aux devises qu'on lit sur les mirlitons.

La Fontaine l'a dit avec raison : « *Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce.* »

Le jeune homme avait du moins le bon esprit de ne rien vouloir forcer ; il renonçait très-facilement à ce qui lui donnait de la peine ; son père avait beau lui répéter :

— Continue, poursuis... Tu réussiras... Tu dois réussir... Tu as cent mille francs de rente ! Va de l'avant !

Le jeune homme souriait et répondait :

— J'aime mieux essayer autre chose.

Enfin, un beau matin, le désir de voir Paris,

de connaître tous les plaisirs amoncelés dans cette capitale, se fit jour dans ce cœur tout neuf, qui se sentait le besoin de jouir de sa fortune dans un grand espace et de voir autre chose que Louviers.

M. Godichon ne trouva nullement à redire à la demande de son fils; plus d'une fois lui-même avait été sur le point de lui conseiller d'aller visiter la capitale.

Il répéta donc à Benjamin ce qu'il lui avait dit en mainte occasion :

— Va, mon garçon, va à Paris... va de l'avant! Tu y réussiras... Tu dois réussir, y obtenir de grands succès, car c'est surtout à Paris que l'on apprécie la fortune, le physique, les talents... Je ne te propose pas de t'accompagner; d'abord tu es en âge d'aller tout seul, tu as vingt-deux ans sonnés, ensuite quand un jeune homme va à Paris pour s'amuser, la compagnie de son père serait pour lui plutôt une gêne qu'un plaisir... Oh! écoute donc, j'ai été jeune aussi... mais je n'avais pas cent mille francs de rente comme toi. Aussi je me suis fort peu amusé à Paris. Je resterai donc à Louviers, j'y ai mes habitudes, mes amis... mes réunions, mon café habituel... Tu m'écriras, toi, tu me feras part de tes succès, de tes triomphes, et quand tu voudras

me voir, tu reviendras... c'est si facile maintenant qu'il y a un réseau de chemins de fer sur la France, on voyage si vite... on est arrivé avant d'être parti!... Va donc, tu reviendras savant dans tous les genres, et j'en serai glorieux.

A la suite de cette conversation, le jeune Benjamin était parti pour Paris; il n'y avait pas eu autant de succès que monsieur son père avait bien voulu lui en prédire, cependant il s'y amusait, parce qu'avec de la jeunesse, de la santé et de la fortune, il faudrait avoir sans cesse mal aux dents pour ne point s'amuser à Paris. Mais depuis huit mois qu'il habitait la grande ville, le jeune Benjamin n'avait point encore perdu cet air naïf et candide qu'il avait rapporté de Louviers; les aventures qui lui étaient arrivées étaient si simples, si ordinaires, qu'il n'avait pas acquis beaucoup d'expérience, et c'est pourquoi maintenant dans son fiacre, il se demande où il pourra conduire sa nouvelle conquête pour être certain d'être avec elle dans un cabinet tout à fait particulier.

— J'aurais dû demander à ce jeune artiste, qui loge dans ma maison et qui veut toujours m'emmener promener quand je rentre me coucher, se dit Benjamin; les artistes, ce sont des

hommes à bonnes fortunes... et quoique celui-ci n'ait pas l'air de s'occuper des femmes, il est bien probable qu'il en connaît ; certainement il aurait pu me renseigner... m'indiquer un bon endroit... pour conduire une dame... avec qui on désire... parler d'amour... Ah ! que je suis donc fâché de ne point avoir parlé de cela à Tamboureau !

La portière, qu'on ouvre avec précipitation, met fin aux réflexions du jeune amoureux. Madame Saint-Lambert s'élance, tombe presque sur les genoux de Benjamin et dit au cocher :

— Partez vite, et menez-nous lestement.

— Et où allons-nous ? demande le cocher, qui tient sa portière entre-bâillée.

Benjamin balbutie :

— Où nous allons... mais nous allons... je pense que nous pourrions bien aller...

Berthe s'empresse de répondre pour lui :

— Eh ! mon Dieu... au bois de Boulogne... au Ranelagh... justement il y a bal ce soir... Nous y dînerons... puis nous y danserons. Partez, cocher ! filez !

Benjamin voit qu'il a affaire à une dame qui connaît les bons endroits, et qu'avec elle il peut se passer de consulter Tamboureau.

On part. Madame Saint-Lambert se laisse aller au fond de la voiture, en disant à son compagnon :

— Baissez les stores.

Benjamin se penche vers chaque portière ; il cherche en haut, en bas, des glands de cordon ; puis il répond avec un air pénétré :

— Il n'y a pas de stores à cette voiture !...

— Pas de stores !... et elles en ont toutes maintenant. Par exemple, c'est jouer de malheur... Et vous choisissez justement une voiture qui n'en a pas... voilà une idée dont je ne vous ferai pas compliment !...

— Mais je n'ai pas remarqué cela en montant...

— Mon cher ami, c'est la première chose que l'on doit examiner lorsqu'on monte en voiture avec une dame...

— Voulez-vous que nous redescendions? Nous en prendrons une autre...

— Oh ! il est bien temps à présent qu'elle roule !... Mais je vous défends de m'embrasser... Et les mœurs !... on pourrait nous voir...

— Mon Dieu ! que j'ai été bête de prendre cette voiture...

— C'est vrai... Je veux dire que vous avez été

étourdi... Mais consolez-vous... la journée n'est pas finie...

— Dieu merci... et elle sera charmante, puisque je la passerai avec vous...

— Pourvu que je ne sois pas aperçue dans cette voiture avec vous... On aurait le droit de se plaindre à l'administration des citadines... ils doivent être forcés d'avoir des stores...

— Vous craignez d'être rencontrée par votre oncle ?

— Justement.

— Il est donc bien sévère cet oncle-là?

— Très-sévère... c'est un homme qui est toujours de mauvaise humeur... excellent cœur du reste, mais très-brutal.

— Puisque vous êtes veuve, il me semble que vous devez être libre de vos actions...

— Oh! sans doute, je suis libre... mais cependant... vous savez... il y a de ces convenances... de ces devoirs de famille... Mon oncle ne veut pas que je reçoive personne... Je crois qu'il a envie de m'épouser.

— Ah! bah! les oncles épousent donc leurs nièces ?

— Quelquefois... avec des dispenses... cela s'est vu...

— Et vous consentiriez à épouser votre oncle?

— Moi!... oh jamais!... je l'ai en horreur... je l'exècre... c'est-à-dire je le respecte et le vénère, mais je ne veux point l'épouser... Fi donc! je ne veux pas être ma tante!

— Oh! tant mieux... restez libre... que j'aie seul le droit de vous aimer...

— Est-il gentil ce petit Benjamin... Quelle bête de voiture... que c'est contrariant qu'il n'y ait point de stores... Baisez-moi la main... je vous le permets... regardez-moi... Oh Dieu!... Voyons, monsieur, répondez-moi un peu maintenant, car enfin, il est assez naturel que je désire connaître les antécédents d'un homme qui vient de me voler mon cœur... Depuis quand habitez-vous Paris?

— Depuis huit mois... et huit jours...

— Tant que ça! je n'aurais pas cru... Et avant où étiez-vous?

— A Louviers, ma ville natale, où mon père est établi fabricant de draps.

— Ah! votre père fait dans les draps...

— C'est-à-dire que maintenant il ne fait presque plus rien, il s'est retiré; il peut se reposer, il est assez riche.

— Ah! votre père est riche...

— Et moi aussi, j'ai déjà cinquante mille francs de rente...

— En vérité... Oh! moi je fais peu de cas de l'argent... j'en dépense beaucoup, parce qu'il en faut pour vivre, mais je ne sais pas ce que c'est que de compter... de calculer... Fi ! cela m'ennuie... Regardez-moi encore... dans les yeux !... Petit monstre !... a-t-il de beaux cils... Ne me regardez plus !... J'ai peur de trop aimer !...

— Ah ! Berthe !...

— Oui, appelle-moi Berthe !... ta Berthe !.. je veux l'être toujours... Ah ! que c'est désolant de ne point avoir de stores... vous ne garderez pas cette voiture-là, j'espère, vous la renverrez quand nous serons au bois de Boulogne ?

— Oh ! certainement...

— Et que venez-vous faire à Paris ?

— Rien, m'y amuser, y faire des connaissances...

— Mon ami, je veux vous guider, je veux être votre mentor dans cette ville qui est très-dangereuse lorsqu'on n'a pas une longue expérience... les gens qui en ont s'y perdent bien quelquefois... Il ne faut pas vous lier trop facilement... avec les hommes surtout... il y a des connaissances bien funestes parfois... c'est tou-

jours entre eux que les hommes se perdent. Qui connaissez-vous à Paris?

— Fort peu de monde : quelques anciens correspondants de mon père, auxquels il m'avait adressé et chez qui je dîne quelquefois...

— Ensuite?

— Un jeune artiste, qui demeure dans ma maison... un peintre qui a beaucoup de talent...

— Les peintres qui ont beaucoup de talent ont rarement beaucoup d'argent... Fait-il le portrait?

— Oui, et fort ressemblant.

— Vous lui ferez faire le mien et vous me donnerez le vôtre... Et en femmes, qui connaissez-vous ?

— Fort peu de monde... j'ai rompu avec quelques grisettes parce que...

— Assez ! assez ! je ne veux pas en entendre davantage... vous allez me donner des attaques de nerfs... Ah! mon Dieu... et j'ai oublié de prendre mon flacon... En avez-vous un sur vous ?...

— Moi, je n'en ai jamais.

— Je ne peux pas passer une journée sans flacon... je suis tellement impressionnable...

— Comment faire ?

— Rien de plus facile... vous allez m'en acheter un... Tenez, j'aperçois justement une boutique de fantaisie... faites arrêter le cocher... et descendez m'acheter un flacon... Prenez-le un peu grand, j'aime que cela puisse tenir quelque chose.

Benjamin a fait arrêter la voiture ; il descend, entre dans un élégant magasin et choisit un fort beau flacon en cristal, avec un bouchon enrichi d'une turquoise... Il remonte et présente le flacon à madame Saint-Lambert, qui daigne le trouver à son goût.

— Mais cela ne remplira pas votre but, dit Benjamin, car ce flacon est vide... et si vous aviez besoin de respirer quelque chose...

— Soyez tranquille, répond Berthe en souriant, nous allons sur notre route trouver quelque parfumeur... Oh ! je ne suis jamais embarrassée...

En effet, en entrant dans la rue Saint-Honoré, on passe devant un magasin de parfumerie.

Benjamin fait arrêter.

Cette fois madame Saint-Lambert descend avec lui ; elle veut choisir elle-même l'odeur qu'elle fera mettre dans son flacon.

Après avoir flairé une grande quantité de

parfums, la conquête de Benjamin se décide pour de l'eau de Portugal. On en met dans son flacon; mais pendant cette opération, elle a senti du vinaigre de Bully, puis de l'eau de violette, elle en veut aussi et en prend deux flacons; elle aperçoit ensuite un petit sachet qui est disposé de manière à servir de porte-monnaie et qui embaume le patchouli.

Ce sachet lui plaît tant que Benjamin se croirait indigne de son amour s'il ne lui en faisait pas présent. Il paye le sachet, les essences, les odeurs, et on remonte en voiture avec tous ces objets, que Berthe sait fort bien faire tenir dans ses poches, qu'elle a soin d'avoir toujours très-grandes.

La voiture est embaumée, Berthe met sur le mouchoir de son amant du vinaigre de Bully et de l'essence de violette; elle lui foure ensuite son mouchoir sur le nez, en lui disant :

— Quel parfum!... n'est-ce pas, petit Benjamin? Oh! j'adore les odeurs, moi; il semble que l'on soit entouré de fleurs... que l'on vive dans un bosquet... O Dieu... si nous avions des stores!...

Le jeune Benjamin se laisse parfumer et embaumer; il calcule qu'il a déjà dépensé qua-

rante-cinq francs de flacons, et cinquante chez le parfumeur.

A ce prix-là, on a le droit de sentir bon. Il y a pourtant des gens fort riches, qui persistent à ne point user de ce droit-là.

Du reste, notre amoureux ne tient point à l'argent, il a seulement peur de se trouver à court si la journée continue sur le même ton. Il fouille donc dans sa poche, regarde dans son portefeuille, et y voit avec joie un billet de deux cents francs, qu'il ne se rappelait pas y avoir mis.

— Ah! bravo!... je craignais de n'avoir plus assez d'argent sur moi, s'écrie Benjamin, mais me voilà rassuré.

— Mon Dieu, mon ami, dit Berthe, si vous n'en aviez pas, je vous en donnerais... Tout ce que j'ai est à vous...

— Vous plaisantez!...

— Moi... je tiens si peu à l'argent qu'aujourd'hui on me donnerait mille écus... et demain je n'aurais plus rien du tout... Je ne sais pas où cela passe... En ce moment, par exemple... je n'ai pas un sou sur moi... Ah! mon Dieu! folle que je suis... à quoi ai-je pensé... où avais-je la tête?... Vous me l'avez fait perdre assurément.

— Mais vous n'avez pas besoin d'argent pour venir avec moi, j'espère...

— Qu'il est bête !... ce n'est plus de cela qu'il s'agit... c'est mon ombrelle que j'ai oubliée...

— Votre ombrelle ?

— Sans doute... je ne l'ai pas... il est impossible que je me passe d'ombrelle quand nous allons être au bois de Boulogne... avec cela qu'il fait aujourd'hui un soleil... d'Afrique...

— Comment donc faire... est-ce qu'il n'y a pas d'ombre au bois de Boulogne ?

— Il est charmant ! nous ne pourrons pas aller continuellement à l'ombre... et je n'ai pas envie de me griller la figure. Il est bien plus simple d'acheter une ombrelle...

— Ah ! c'est vrai, au fait...

— Il y a justement un très-beau marchand de parapluies par ici... Ah ! je crois que nous l'avons passé... oui, nous l'avons passé...

— Nous en trouverons d'autres.

— Je ne sais pas... il est plus simple de retourner... Cocher... cocher...

L'automédon reçoit l'ordre de retourner sur ses pas, et madame Saint-Lambert, qui connaît parfaitement les bons endroits, fait bientôt arrê-

ter devant une belle boutique où il y a les ombrelles les plus à la mode.

Cette dame est descendue pour choisir elle-même ; elle a fort bon goût et prend ce qu'il y a de plus joli et de plus nouveau.

Benjamin n'en est pas quitte cette fois à moins de soixante et quinze francs.

On remonte en voiture.

— Pourvu qu'elle n'ait plus rien oublié ! se dit le jeune homme, qui a changé le billet de banque pour payer l'ombrelle.

Mais Berthe ne demande plus rien, elle est plus aimable, plus aimante, plus piquante que jamais ; et lorsqu'on arrive enfin au bois de Boulogne, Benjamin s'écriait à son tour :

— Oh ! s'il y avait des stores...

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

M. BOUCAROS ET SA MAÎTRESSE.

A peine a-t-on renvoyé la voiture et fait cent pas sur la pelouse qui fait face au Ranelagh, que la compagne de Benjamin Godichon pousse un cri de joie à l'aspect d'un monsieur orné de sa dame qui viennent devant eux, et elle quitte le bras de son cavalier pour courir vers ces personnes, en s'écriant :

— Tiens !... c'est Lucie avec son époux... Ah ! en voilà une rencontre !... Ah ! que c'est gentil... quel heureux hasard !

7.

Le couple que l'on vient de rencontrer semble annoncer un artiste en n'importe quoi, promenant une dame qui travaille en une foule de choses. L'homme est jeune et joli garçon ; sa mise est à la mode prise par partie, mais offre peu d'ensemble; son habit lui est trop large, son pantalon trop étroit, son chapeau pose à peine sur sa tête. Il a une longue barbe et un cigare à la bouche. La dame peut avoir de vingt-six à vingt-huit ans ; elle n'a jamais été jolie, mais elle a un petit air effronté et une tournure cancan qui font parfois plus de conquêtes que la beauté ; sa toilette serait passable si elle était fraîche. Total : le couple a l'air d'être dans la pâne et de la supporter très-philosophiquement.

Berthe a couru au-devant du couple, afin de pouvoir leur dire quelques mots tout bas sans être entendue par Benjamin. Lorsque celui-ci rejoint la compagnie, on en est au plaisir de se revoir.

— Cette chère Lucie !... je l'ai reconnue tout de suite !... dit madame Saint-Lambert en prenant la main de son amie.

— C'est pas étonnant, murmure le monsieur, vous devez connaître son chapeau... depuis le temps qu'elle le porte...

— Est-il bête, ce Boucaros!... donne-m'en un autre, je ne mettrai plus celui-là...

— Et tu aurais tort, s'écrie Berthe, car il te va fort bien... Du reste, est-ce qu'on fait de la toilette pour venir à la campagne?... Moi, je ne pensais pas du tout à sortir... aussi, vous voyez comme je suis faite. Mais monsieur est venu me chercher... je me suis laissé enlever... Je vous présente M. Benjamin, capitaliste, auquel je m'intéresse beaucoup, et dont je compte diriger la conduite à Paris.

Benjamin salue. Le monsieur lui envoie une bouffée de tabac dans l'œil; la dame fait un petit bond en arrière, puis une révérence à la mazurka.

— Mon ami, reprend Berthe, je vous présente M. et madame Boucaros, des artistes remplis de cœur et de talents, anciennes connaissances auxquelles j'ai toujours porté une amitié sincère, un dévouement de tous les temps!...

— Et qui te l'ont bien rendu, reprend la dame, dans le bonheur comme dans l'adversité... je dis l'adversité... parce que ça rime avec amitié.

— Mon épouse fait des vers, monsieur, s'écrie le fumeur d'un air goguenard, c'est une sapho, un bas bleu qui n'attend pour faire des feuille-

tons qu'un journal qui paraîtra six fois par jour...

— Boucaros, vas-tu recommencer tes bêtises... si je voulais écrire, je ferais peut-être des romans tout aussi amusants que ceux de madame A., ou B. ou C. Mais je ne veux pas écrire.

— Tu as tes raisons pour ça... tu n'écris pas même tes Mémoires!... Et la petite sœur, comment va-t-elle?

Berthe fait une légère grimace. Son amie s'empresse de dire :

— Ta sœur de lait... voilà ce qu'il veut dire... ta petite sœur de lait...

— Ah! oui... de lait... Marie, enfin.

— Marinette, vous voulez dire...

— Marinette, Marinade, si vous voulez! je n'y tiens pas.

— Elle est toujours aussi paresseuse, aussi sale et aussi gourmande!

— Le portrait est court, mais il est bien touché!

—Et ressemblant, je m'en vante. Ah! çà! vous étiez donc venus, comme nous, vous promener par ici?

— Oui, ma bonne, Boucaros n'avait rien à faire...

— C'est-à-dire que je n'étais pas en train de travailler... Je suis comme Tamboureau, dont je m'honore d'être l'élève ; il faut que je sois en train, sinon, il me serait impossible de tenir un pinceau...

— Oui, mais au moins Tamboureau travaille quelquefois, tandis que toi, flâneur, tu ne fais jamais rien, toujours sous prétexte que tu n'es pas en train.

— Voilà bien les femmes... elles croient qu'on fait un tableau comme une paire de bottes... passez-moi le cuir... la poix... pif, paf ! ça y est !... Mets cela en vers, chère amie, tu me feras bien plaisir, je les collerai sur un mirliton.

— Que vous êtes taquin, Boucaros ! Toujours faire endêver votre petite femme... c'est mal, cela...

— Ah Dieu ! vous n'êtes pas digne de la fidélité que je professe à votre égard...

— Il y a une foule de choses que l'on professe et qu'on ne pratique pas.

— J'ose croire que ce n'est pas pour moi que tu dis cela, ingrat !

— Monsieur connaît Tamboureau, peintre ? dit Benjamin en s'adressant au jeune fumeur.

— Oui, monsieur... qui loge rue du Faubourg-Poissonnière...

— C'est cela même. Je suis son voisin, monsieur.

— Et moi son élève et son émule.

— Je loge au second, dans l'escalier du devant.

— Je suis étonné alors de ne point vous avoir encore rencontré, car il m'arrive assez souvent de coucher chez Tamboureau... quand je me trouve le soir dans son quartier... J'aime assez à coucher de côté et d'autre...

— Oui, monsieur me laisse quelquefois l'attendre jusqu'à deux heures du matin, dit Lucie.

— C'est que ça t'amuse. Est-ce que je t'ai jamais dit de m'attendre, moi?

— Monsieur, dit Benjamin, il n'y a que trois semaines que je suis voisin de M. Tamboureau.

— C'est sans doute pour cela que nous ne nous sommes pas encore rencontrés ; d'autant plus que je viens de faire un petit voyage de quinze jours en Lorraine... j'ai été dans ma famille.

— Et il n'a pas seulement rapporté un jambon, dit Lucie.

— Ma chère amie, vous donneriez à penser que mes parents sont des charcutiers, tandis qu'ils sont rentiers.

— Charcutiers! rentiers!... c'est toujours le pays des jambons!

— Je suis revenu avec des lauriers, c'est bien plus beau!

— Alors c'est toi qui étais le jambon! Fichtre! vous avez une bien jolie ombrelle, madame Saint-Lambert!

— N'est-ce pas qu'elle est de bon goût?... C'est un cadeau que mon ami vient de me faire...

— Quand m'en achèteras-tu une comme cela, Boucaros?

— Quand j'aurai tous les grands prix de Rome... ma biche.

— Mes enfants, reprend Berthe qui s'est rattachée au bras de son jeune homme, est-ce que vous ne dînez pas par ici, comme nous?... Car nous avons l'intention de faire un repas agréable... puis de danser un peu au bal... Ah! une bonne idée : dînez avec nous... ce sera bien plus gentil, nous rirons, nous boirons du champagne frappé, et ce soir vous nous ferez vis-à-vis au bal... N'est-ce pas, Benjamin, que cela vous sera agréable de dîner avec mon amie et son époux?

Benjamin n'est point absolument de cet avis, car il se flattait de dîner avec sa belle dans un cabinet particulier, pourvu de tous ses stores, et

il voit encore reculer le moment de son bonheur; cependant il n'ose pas laisser paraître sa contrariété et tâche d'avoir l'air content en répondant :

— Mais sans doute, cela me fera... beaucoup de plaisir.

Pendant ce colloque, le jeune fumeur regardait sa maîtresse en faisant une drôle de figure et en frappant légèrement sur ses goussets; sa belle fait un mouvement d'humeur en murmurant :

— C'est gentil, toujours logé au même numéro! Il serait temps cependant de le changer.

— Eh bien! reprend Berthe, est-ce que ma proposition ne vous sourit pas, Boucaros?

— Pardonnez-moi, elle me sourirait beaucoup, au contraire, répond celui-ci en se dandinant; mais c'est Lucie... qui a, je crois, affaire à Paris...

— Tu veux retourner à Paris, Lucie?

— Moi, ce n'est pas vrai... c'est plutôt... une autre raison... c'est... parce que... c'est à cause de...

Et Lucie, se penchant vers son amie, lui glisse dans l'oreille :

— Il n'a pas le sou!...

Berthe se met à rire en répondant à demi-voix :

— Je connais ça... cela n'est point un empêchement !... Je réponds de tout, je suis avec un californien !

— Oh ! alors... nous ne demandons pas mieux.

— Ma chère, reprend Berthe en parlant tout haut, tu es une enfant avec ta toilette... je te dis que tu es très-bien ainsi... Figurez-vous, Benjamin, que mon amie ne se trouve pas assez élégante pour dîner avec nous... elle est d'une coquetterie... n'est-il pas vrai qu'elle est à ravir?

— Madame est très-bien...

— Monsieur est trop poli pour dire autrement...

— Allons, c'est décidé, nous dînons tous quatre ensemble... c'est moi qui commanderai... vous verrez que je m'y entends...

— Et moi, vous verrez comme je m'entends à faire honneur à un repas ! s'écrie Boucaros en faisant un entrechat et un pas de caractère un peu risqué.

— Allons dîner !... j'ai très-faim, moi.

— Allons dîner ! nous boirons à *Bacchus* et à *Vénus,* comme dans les *Porcherons,* à l'Opéra-Comique.

Madame Lucie, qui est devenue très-gaie ainsi que son cavalier, s'élance en avant avec lui.

Berthe, qui marche un peu en arrière avec Benjamin, remarquant la mine passablement contrariée de celui-ci, lui dit avec tendresse :

— Qu'avez-vous, cher ami?... Votre front a des nuages...

— Mais... c'est que... je me faisais une si grande fête de me retrouver enfin en tête-à-tête avec vous... et quand je crois toucher au bonheur... vous le reculez encore...

— Taisez-vous, polisson !... tais-toi, ô mon Benjamin, nous reviendrons seuls tous deux à Paris... je te le promets... es-tu content?...

— Ne dois-je pas l'être, si vous m'aimez un peu ?...

— Si je l'aime! il demande si je l'aime... ô Dieu! ô Dieu! ô Dieu!... Ah!... j'ai perdu une jarretière... tant pis! tu m'en achèteras d'autres... des roses avec cette devise brodée : *halte-là !* mais tu ne feras aucune attention à la devise.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

COURS DE GALANTERIE ET COURS DE DANSE.

On est entré chez le meilleur restaurateur du bois. On choisit un joli petit salon donnant sur la pelouse.

Berthe s'est chargée de commander le dîner ; elle s'acquitte de ce soin en personne qui entend son affaire.

Pendant que le garçon met le couvert, ces dames ôtent chapeaux, châles, ceintures ; elles se mettent à leur aise.

M. Boucaros paraît vouloir en faire autant, car

il lâche la boucle de son pantalon, tout en murmurant :

— Diable de pantalon... j'ai beau lâcher la boucle... il est toujours trop étroit... il me gêne... qu'est-ce que ce sera donc après dîner !

— Tu devrais bien changer de tailleur, Alfred, dit Lucie à son amant.

— Oui... oui !... c'est aussi ce que je compte faire... un de ces jours... quand je serai en fonds...

— Le fait est, dit Berthe, que vous avez un habit qui vous est trop large...

— Oui..., dit Lucie, mais comme son pantalon est trop juste, ça se balance...

— Oh ! non, diable, je crois qu'il ne faut pas que je me balance avec... ça craquerait... Mon Dieu que cela sent les parfums... C'est madame Saint-Lambert qui embaume ainsi ?

— Mais oui... j'adore embaumer !

— Il faudra vous faire *ganaliser*...

— Qu'il est bête, ce Boucaros...

— Tenez... voyez quel charmant flacon mon ami Benjamin m'a donné...

— Oh ! c'est délicieux... regarde donc, Alfred.

— C'est *chicolo*... si ce flacon-là était à moi, je mettrais du kirsch dedans !

— Fi !... quel licheur que cet homme-là !...

— Tenez, voyez encore ce sachet qui sert de porte-monnaie.

— C'est ravissant.

— L'argent sentira bien bon là dedans !...

— Il faut en mettre beaucoup.

— C'est encore un présent de mon ami...

— Fichtre ! murmure Boucaros en se tournant vers Lucie, il paraît qu'il va bien l'ami Benjamin... Quel pigeon !

— Oh oui ! il y a des femmes qui sont heureuses... Ce n'est pas toi qui me parfumerais ainsi !

— C'est malsain les odeurs ! ça porte à la tête, je ne veux pas que tu aies des attaques de nerfs... Je prends trop soin de ta santé pour cela !

Le dîner est servi. Pendant le premier service Boucaros et Lucie parlent peu, mais ils agissent avec tant d'ardeur que l'on comprend qu'ils n'aient pas le temps de soutenir la conversation. Madame Saint-Lambert en fait les frais ; elle a la parole facile, et la mémoire très-bien fournie ; elle conte une foule d'anecdotes arrivées à des dames de ses amies : l'une a reçu de son amant sept cachemires indiens de couleurs différentes, afin de pouvoir en changer chaque jour

de la semaine ; une autre ne pouvait pas se mettre à table sans trouver un bijou nouveau sous sa serviette ; enfin une troisième ayant témoigné à son amant le désir de lire les contes de la Fontaine avec des gravures, il lui a envoyé les deux volumes avec des billets de banque en guise de papier de soie sur chaque gravure.

— Oh ! mais c'est superbe ! s'écrie Lucie en s'interrompant un moment devant une aile de volaille, voilà une galanterie raffinée !...

— N'est-ce pas que c'est de bon goût? reprend Berthe; les cachemires et les bijoux sous la serviette, ce sont de ces choses qui se font tous les jours. Tout homme un peu bien élevé pratique ce genre de galanterie... et passerait pour un cuistre s'il n'offrait pas toutes ces bagatelles à une femme... surtout lorsqu'il a de la fortune...

— Il est certain, murmure Boucaros, que s'il n'avait pas le sou, cela lui serait assez difficile d'acheter des cachemires et des diamants... A l'impossible nul n'est tenu !

— Mais ce présent dans des volumes... Ces gravures recouvertes de billets de banque... c'est délicat et coquet. Mon Dieu, ce n'est pas pour les billets de banque... cela ne représente tou-

jours que de l'argent... et l'argent n'est bon qu'à dépenser, sans quoi autant vaudrait avoir du plomb ou de l'étain, tout le monde sait cela!... mais c'est la manière d'offrir les choses qui en fait tout le prix!... n'êtes-vous pas de mon avis, cher Benjamin?

Depuis quelque temps, Benjamin se bornait à écouter et ne disait rien; la conversation roulait trop sur le même sujet, il aurait désiré que l'on parlât d'autre chose; cependant interpellé par Berthe, il répond :

— Certainement, la personne qui a fait cela agissait avec magnificence... c'est un don princier!... il me semble même avoir déjà entendu conter cette anecdote, et on attribuait cette galanterie à un fort grand personnage.

— Pourquoi donc un homme du monde ne serait-il pas aussi généreux qu'un prince?...

— Après cela, dit Boucaros, l'aventure peut n'être arrivée que depuis que l'on a mis en circulation les coupures, les billets de banque n'étaient sans doute que de cent francs.

— C'est égal, reprend Lucie, même avec des coupures, c'était encore bien gentil! et si j'avais un amant capable d'un pareil trait...

— Tu lui demanderais l'Histoire universelle

avec des gravures, cent vingt volumes in-quarto!...

— Ah! si j'avais hérité de toute la fortune à laquelle j'avais droit, s'écrie Berthe en avalant un verre de champagne frappé, quel bonheur j'aurais éprouvé à faire des heureux!...

— Vous n'avez pas besoin d'argent pour faire des heureux! dit timidement Benjamin.

— Ah! bravo! le mot est charmant, s'écrie Boucaros, je voudrais l'avoir dit.

— Monsieur est plus aimable que toi, dit Lucie.

— Ça ne m'empêche pas de faire aussi des heureuses, et sans bourse délier, murmure le jeune homme en se servant pour la troisième fois du homard.

Quant à Berthe, elle a tendu sa main à Benjamin qui la baise tendrement.

— Surtout, mon ami, n'allez pas croire que je tienne à la fortune, à la richesse, reprend cette dame en donnant avec sa main des petits coups sur la joue de son amoureux. Ah! fi donc!... Je méprise l'or... c'est pour cela que je ne comprends pas ceux qui en amassent!... car enfin la vie est si courte... à quoi leur serviront leurs trésors quand ils ne seront plus?

— A moins, dit Boucaros, qu'ils ne fassent

comme *Attila,* roi des Huns, qui fut enterré au milieu d'une vaste campagne, dans un cercueil dont la première couverture était d'or, la deuxième d'argent et la troisième de fer. On l'inhuma avec des richesses prodigieuses, et on mit de plus, avec son corps, toutes les dépouilles de ses ennemis : des harnais tout garnis d'or et de pierreries, des étoffes magnifiques et ce qu'il avait enlevé de plus précieux dans les palais des rois qu'il avait pillés, et il en avait pillé beaucoup.

— Vraiment ! oh ! quelle idée bizarre ! dit Berthe. Mais ne pouvait-on pas craindre qu'un jour ce tombeau ne fût aussi pillé ?

— On avait pris des précautions pour empêcher cela. Les Huns tuèrent généralement tous ceux qui avaient aidé à inhumer *Attila ;* les Goths avaient fait la même chose pour *Alaric* mort à Cosenza en Calabre, ils avaient détourné la rivière de Vasento et avaient fait faire une fosse dans l'endroit de son lit où le cours était le plus rapide, ils y enterrèrent *Alaric* aussi magnifiquement que le fut depuis *Attila,* et tuèrent ensuite, sans exception, ceux qui avaient aidé à creuser la fosse, après avoir fait rentrer la rivière de Vasento dans son canal.

— Quelle canaille que tout ce monde-là !... C'est égal, je m'enorgueillis de te voir si savant, Boucaros... Est-ce Tamboureau qui t'apprend tout cela?

— Non, Tamboureau ne s'occupe que de l'histoire grecque et du théâtre d'Aristophane, il va te dire tout de suite et sans se tromper quel est le costume que portaient les acteurs à la première représentation des *Guêpes* ou des *Nuées*... il te contera aussi la pièce.

— Je ne suis pas de sa force... Je n'ai jamais pu retenir par cœur toute la romance de *Malbrouck !*

— Savez-vous qu'on dîne très-bien ici? dit Boucaros en versant du champagne à Benjamin.

— Est-ce que je vous y aurais menés si l'on y était mal? dit Berthe; est-ce que mon ami Benjamin aurait voulu nous offrir un mauvais dîner !... car je suis bien aise de vous dire, mes amis, que c'est lui qui vous offre à dîner... Je vous ai invités, et certainement il ne souffrira pas que vous payiez votre part ! N'est-ce pas, mon ami, que j'ai deviné vos intentions?

Benjamin qui ne s'attendait pas à être l'amphytrion de M. et madame Boucaros, fait une légère

grimace en calculant déjà tout ce qu'il a dépensé; mais Berthe s'empresse de lui fourrer sa main sous le nez en lui disant :

— Baisez vite!

Benjamin baise la main de cette dame et répond en tâchant d'avoir l'air content :

— Assurément, je suis charmé d'offrir à dîner à monsieur et à madame, c'est un grand plaisir pour moi... c'est même une occasion dont je remercie le hasard.

— S'il en est ainsi, nous acceptons, monsieur, répond Boucaros ; d'ailleurs, moi, je suis très sans façon... les vrais artistes ne les aiment pas!... dès qu'on m'invite, j'accepte...

— Mais ce sera à charge de revanche, dit Lucie, et nous espérons qu'un jour monsieur nous fera aussi le plaisir de venir manger la soupe chez nous...

— Très-volontiers, madame...

— Ah! mon Dieu, monsieur a avalé de travers.

C'était une envie de rire qui venait de prendre à Boucaros, lorsque Lucie avait fait son invitation. Il met cela sur le compte du champagne qu'il avait voulu ingurgiter.

Enfin le dîner est achevé, il a été splendide et

on n'a pas ménagé le champagne; madame Saint-Lambert a prétendu qu'il ne grisait jamais lorsqu'il était frappé; ce qui n'empêche pas qu'en sortant de table ces dames n'aient une forte couche de vermillon sur la figure, tandis que Boucaros a les yeux tellement rapetissés qu'il y voit à peine. Benjamin seul a conservé son sang-froid; mais près de la femme qu'il aime et dont il n'a encore rien obtenu, un amoureux ne pense pas à boire et n'a nulle envie de s'étourdir.

— Maintenant, nous allons faire un tour au bal du Ranelagh, dit Berthe, la société y est fort distinguée, nous risquerons un quadrille, quelques redowas, ensuite chacun s'en retournera chez soi.

— Vous savez ce que vous m'avez promis? dit Benjamin en prenant le bras de madame Saint-Lambert; nous revenons en tête-à-tête.

— Oui, cher petit, et même il serait possible que...

— Que quoi? achevez...

— Si vous me promettez de ne le dire à personne...

— Je vous ai dit que j'étais fort discret.

— Tous les hommes disent cela, et ensuite ils se vantent de leurs conquêtes... mais, je t'aime,

moi, et je suis capable de te sacrifier jusqu'à ma réputation...

— Ah, madame ! je serai digne de votre amour.

— Je l'espère bien... au reste, vos actions me le prouveront.

— Mais vous vouliez me dire quelque chose tout à l'heure, et vous n'avez pas achevé.

— Je voulais dire... mais non... je n'ose plus...

— De grâce, achevez !

— Eh bien !... je n'ai pas dit à Marinette de m'attendre... on peut croire que je couche cette nuit à la campagne chez une amie.

— Ah ! je comprends... C'est ravissant !... c'est délirant !...

— Modérez-vous, cher ami, nous voici dans le monde, et je rencontre souvent des connaissances ici.

Les deux couples sont entrés dans le bal, où il y a déjà beaucoup de monde, car le dîner s'était prolongé tard et il faisait nuit depuis longtemps. Un autre que Benjamin remarquerait une grande quantité de jolies femmes, à la tournure agaçante, à l'œil provoquant, qui saluent Berthe très-familièrement ; mais le jeune homme est tellement préoccupé du bonheur qu'on lui a laissé entre-

voir pour la nuit, qu'il n'a des yeux que pour sa conquête. Celle-ci ne tarde pas à l'entraîner à une place en face de Boucaros et de Lucie en lui disant :

— Dansons, je suis disposée à faire des folies.

Le quadrille commence. Benjamin Godichon, qui ne sait pas encore bien la belle danse que l'on pratique maintenant, dans les bals publics, devient rouge jusqu'aux yeux, lorsque pour figurer sa dame l'enlace, le serre, et s'attache après lui comme le lierre après l'ormeau; il est vrai qu'en face d'eux M. Boucaros et sa partenaire se livrent à une danse encore plus excentrique ; le jeune fumeur fait aller ses bras comme les ailes d'un moulin, et envoie ses jambes si haut qu'à chaque instant son vis-à-vis manque de recevoir un coup de pied dans l'œil. Déjà deux fois un monsieur de l'établissement s'est approché de Boucaros et l'a prié de modérer sa danse, mais il n'a obtenu pour réponse que :

— Vous m'embêtez !

On a fait cercle pour voir danser les deux couples. Cependant Berthe n'est pas satisfaite de son danseur, et elle lui dit après le quadrille :

— Petit ami, vous n'êtes pas encore fort sur la danse moderne, mais Boucaros vous donnera

des leçons... c'est lui qui a une danse ravissante... aussi à *Mabille*, au *Château des Fleurs*, au *Château Rouge*, au *Château d'Asnières*, on fait cercle quand il danse... et c'est flatteur pour une femme de l'avoir pour cavalier...

— J'aurais cru que c'était dangereux de danser avec lui... il fait tant de gestes.

— Enfant que vous êtes! il n'y a pas le moindre danger!... Ah! si je me livrais... vous en verriez bien d'autres!

— Comment, vous dansez comme cela ?

— Je veux dire que je fais des pas qui font fureur... n'est-ce pas, Lucie?

— Oui, tu vas très-bien quand tu es en train.

— Benjamin, allons prendre du punch, cher ami.

La société va se mettre à une table sous un bosquet. On prend du punch, c'est Benjamin qui le paye. M. Boucaros ne fait pas même semblant de vouloir fouiller à sa poche, ce qui, au reste, serait sans doute inutile. Mais bientôt l'orchestre joue la ritournelle d'une redowa et Berthe se lève en s'écriant :

— La redowa... ma danse favorite... oh! je ne veux pas la manquer. La savez-vous, Benjamin ?

— Oui... oui... je dois la savoir.

Benjamin n'avait jamais redowé de sa vie, mais il ne voulait pas avouer son ignorance, surtout à une femme qui semblait attacher tant de prix au talent de son danseur. Il se flatte qu'il se tirera de la redowa comme d'une valse et il va, avec Berthe, se placer dans l'enceinte réservée aux danseurs. L'orchestre part, les couples se mettent en mouvement, Berthe veut en faire autant avec son cavalier ; mais à la sixième mesure elle voit qu'il n'y a pas moyen de le faire aller ; elle s'arrête et s'écrie avec dépit :

— Ah ! c'est affreux !... vous n'allez pas... vous ne savez pas du tout redower...

— Mais si, cela va venir, vous allez voir...

— Oh non ! je ne veux pas en voir davantage, merci... vous me compromettriez, cher ami, moi qui suis une des premières redoweuses de Paris... Ah !... voilà Bribri !... Bribri, voulez-vous me faire redower ? Je suis disponible.

Ces paroles s'adressaient à un jeune homme qui passait en ce moment près du couple et qui, pour toute réponse, passe son bras autour de la taille de madame Saint-Lambert et se lance avec elle dans l'espace. Benjamin en est réduit à regarder, c'est une triste position pour un amoureux ; il ne peut s'empêcher de trouver assez

peu aimable la conduite de cette dame, qu'il a comblée de cadeaux depuis le matin, et qui le lâche pour prendre un autre cavalier parce qu'il ne redowe pas en mesure.

Cependant, lorsque Berthe passe devant lui, elle lui lance de si tendres regards, et puis elle redowe si bien, il y a tant de volupté dans ses poses, qu'il sent sa mauvaise humeur se dissiper et se dit :

— Après tout ! qu'est-ce qu'une contredanse... une redowa... une faveur que l'on accorde à tout le monde... et même à des gens que l'on ne connaît pas... Mais le bonheur qui m'attend cette nuit !... ah ! voilà ce qui est au-dessus de tout !... Décidément j'aurais tort de me fâcher !...

La redowa finie, Berthe est venue rejoindre son amoureux, en lui disant :

— Soyez tranquille, mon petit Benjamin, je vous apprendrai à redower moi, je vous donnerai des leçons particulières, et avant quinze jours je veux que vous soyez un danseur accompli.

— Est-ce que nous n'allons pas partir? Il est dix heures passées.

— Est-il impatient ! eh bien, encore une contredanse et nous filons... Prenons des glaces.

On prend des glaces, toujours avec Boucaros et

Lucie qui ne manquent pas d'accourir dès qu'ils voient Berthe et son cavalier s'approcher d'une table et qui se lèvent toujours les premiers, lorsqu'on appelle le garçon pour payer.

L'orchestre joue la ritournelle d'une contredanse; déjà Berthe s'est levée et a pris le bras de Benjamin pour aller se mettre en place, lorsque Lucie, qui allait devant avec son amant, revient précipitamment sur ses pas et d'un air effaré accourt dire à Berthe :

— Sandarac!... Sandarac!... il est là... je l'ai vu là-bas... dans ce groupe au fond...

En une seconde madame Saint-Lambert a quitté le bras de Benjamin et pris celui de Lucie en criant à son jeune amoureux :

— Adieu... bonsoir... laissez-moi... ne me parlez plus... vous ne me connaissez pas... je vous défends de me connaître...

— Comment?... qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie Benjamin qui veut suivre Berthe. Pourquoi me quittez-vous ainsi?...

— Taisez-vous!...

— Mais je ne veux pas vous quitter, moi...

— Taisez-vous... mon oncle est là... ne le comprenez-vous pas?...

— Votre oncle!...

— Oui... adieu... Demain j'irai chez toi... Ne me parlez plus...

— Mais pourtant...

— Taisez-vous... ou je ne vous revois de ma vie!

Et Berthe, entraînant Lucie, se perd bientôt dans la foule, tandis que Benjamin, tout abasourdi de ce qui lui arrive, reste planté à la même place se demandant s'il doit souffrir que madame Saint-Lambert se conduise ainsi avec lui.

Pendant que le pauvre garçon est encore indécis sur ce qu'il doit faire, Boucaros vient à lui, en riant, lui dire :

— Eh bien, nous voilà veufs tous les deux...

— Veufs... comment? qu'est-ce que vous entendez par là?

— Parbleu! que Berthe vous a quitté parce qu'elle a vu Sandarac et que Lucie en a fait autant pour avoir l'air d'être venue ici avec Berthe. Voilà comme ça se joue.

— Ah ! voilà comme ça se joue... Dites-moi : il est donc bien méchant, l'oncle de madame de Saint-Lambert?

— Quèque c'est que ça... l'oncle?

— Eh bien, ce M. Sandarac... dont la présence

l'oblige à me quitter... Est-ce que ce n'est pas son oncle?

— Ah! si... oui!... c'est son oncle... je n'y pensais plus... C'est un monsieur très-brutal!

— Il a donc des droits sur elle?...

— Dame! il l'entretient... je veux dire, il a soin de sa maison.

— Son mari ne lui a donc rien laissé, à cette pauvre Berthe ?

— Son mari?... Si nous allions prendre des grogs... hein?...

— Merci, je n'ai plus envie de rien prendre... Ah! mon Dieu! la voilà... tenez... elle est au bras d'un monsieur...

— C'est Sandarac... N'ayez pas l'air de la connaître, il serait capable de lui donner un coup de pied... quelque part... de vous faire une scène... il faut éviter cela.

— Je me moque bien de ce monsieur... Hom! si ce n'était pas son oncle!... je ne le laisserais pas promener une dame avec qui je suis venu ici...

— Je vous assure que cela se voit tous les jours : on amène une dame, elle s'en va avec un autre... c'est bien plus drôle!

— Je ne trouve pas cela drôle, moi.

— Vous vous y ferez.

— Dieu !... ils vont passer devant nous...

En effet, Berthe passait, donnant un bras à Lucie et l'autre à un monsieur d'une quarantaine d'années, très-grand, très-robuste, la figure aux trois quarts cachée sous sa barbe, ses moustaches et ses favoris ; mais l'air farouche et la démarche d'un tambour-major.

En se trouvant à deux pas de sa belle, Benjamin devient tour à tour blanc, rouge et vert. Quant à Berthe, elle passe près de lui sans cesser de sourire, de minauder avec l'homme dont elle tient le bras, et jette à peine un regard en coulisse du côté de son jeune ami.

— Sapristi ! je m'en vais ! s'écrie Benjamin lorsque Berthe est éloignée ; j'en ai assez de votre bal... Cela me fait mal de voir celle que j'aime au bras d'un autre... Il est bien jeune pour un oncle !

— Il y a des oncles de tout âge...

— Du reste, il est bien vilain aussi ! Adieu, M. Boucaros...

— Comment, vous partez?... Mais je m'en vais avec vous...

— Et votre dame?

— Elle est avec Berthe, Sandarac les recon-

duira... Oh ! je n'en suis pas inquiet... D'ailleurs je coucherai chez Tamboureau.

— Eh bien, partons alors, car je veux m'en aller sur-le-champ.

Les deux jeunes gens quittent le bal. Sur la pelouse ils trouvent des cabriolets; ils en prennent un et se font ramener à Paris. Pendant la route, Boucaros tâche d'égayer son compagnon par des contes d'atelier; mais celui-ci l'écoute à peine, il est trop contrarié de se voir encore trompé dans ses espérances, surtout après s'être flatté de passer une nuit délicieuse. Aussi en arrivant à sa demeure, après avoir, comme de raison, payé le cabriolet, il se hâte de dire bonsoir à Boucaros et de rentrer chez lui sans écouter le jeune fumeur qui lui crie :

— Montez donc un peu chez Tamboureau, il vous contera quelque trait d'*Agathocle* ou d'*Alcibiade*.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

AUGUSTA ET CORALIE.

Laissons quelque temps Benjamin Godichon penser à ses amours; Boucaros, à l'excellent dîner qu'il a fait; Berthe, aux mensonges qu'elle dira à ses amants, car vous avez deviné, je pense, que cette dame en a plus d'un. Entrons dans cette petite chambre du sixième étage, dont la porte s'est ouverte pour laisser paraître une jeune fille qui voulait arroser M. Cotonnet et qui a arrosé le jeune amoureux de madame Saint-Lambert.

Dans une petite pièce fort modestement meublée, et qui n'est pas rangée et entretenue avec

beaucoup de soin, nous trouverons deux jeunes filles assises et travaillant contre une table.

L'une est mademoiselle Coralie, la demoiselle à la jatte d'eau; nous savons déjà que c'est une jolie brune, à l'œil noir, vif, éveillé; ajoutons tout de suite que son petit nez légèrement retroussé, sa bouche rieuse et son menton arrondi, achèvent de donner à sa physionomie quelque chose de piquant, de mutin, qui fait tourner beaucoup de têtes sur le passage de cette demoiselle.

La jeune fille assise près d'elle semble avoir deux ou trois ans de plus que Coralie; elle n'est ni blonde, ni brune; ses cheveux châtains ont un joli reflet; ses yeux sont d'un bleu foncé, ils sont doux et annoncent une âme tendre; dans leur gaieté même, ils n'ont pas l'expression mutine de leurs voisins; la figure est ovale, le teint pâle, les traits fins, la bouche gracieuse. C'est aussi une charmante personne, mais dans un autre genre que son amie, et un peintre aimerait à reproduire ces deux têtes, toutes deux jeunes, jolies, inspirant et respirant l'amour.

Une seule lumière éclaire les deux jeunes filles. Coralie fait des fleurs, sa compagne travaille à un ouvrage de tapisserie.

Tout d'un coup mademoiselle Coralie part d'un éclat de rire. Sa compagne lève la tête avec surprise.

— Qu'est-ce donc qui te fait rire?

— Tu ne devines pas, Augusta? Je pensais à ma méprise de ce matin... à ce jeune homme à qui j'ai jeté de l'eau au visage, croyant que c'était Cotonnet... Pauvre innocent... il ne s'est pas trop fâché... il était assez gentil... Je ne me rappelle plus quel nom il demandait... Ah ! madame Saint-Lambert... Je ne connais pas ça dans la maison... C'était peut-être un prétexte pour frapper chez moi...

— Mais pourquoi voulais-tu jeter de l'eau à Cotonnet? Que t'a-t-il fait ce pauvre garçon?... Vous êtes donc brouillés à présent?

— Brouillés à mort!

— Oh! à mort! comme d'habitude, et dans deux jours vous serez raccommodés...

— Oh ! non! cette fois c'est pour de bon ; c'est fini... bien fini...

— Tu as donc un motif bien grave pour te fâcher ainsi avec quelqu'un que tu connaissais depuis près de deux ans, je crois ?

— C'est peut-être parce qu'il y a déjà deux ans que je le connais que je veux rompre avec lui.

— Ah! Coralie! ce n'est pas joli ce que tu dis là... Tu me ferais croire que l'on a raison quand on dit que tu es légère, coquette...

— On peut dire tout ce qu'on voudra, ça m'est bien égal!...

— Mais il ne faut pas ainsi mépriser l'opinion du monde... Je sais bien que lorsqu'il se met à être méchant, il en dit toujours plus qu'il n'y en a... Malgré cela, quand on n'a rien à se reprocher, on est bien forte contre la médisance...

— Moi, je me moque du qu'en dira-t-on... Je n'ai pas comme toi la prétention d'être une demoiselle d'Orléans... Mais aussi je ne moralise pas les autres, je ne leur fais point de sermon et je ne trouve pas mauvais qu'ils aiment ou n'aiment plus quelqu'un quand c'est leur fantaisie... Il est vrai que j'ai toujours été si mal élevée, moi! Ce n'est pas comme tant d'autres qui ont reçu une espèce d'éducation!

Mademoiselle Coralie a dit ces derniers mots avec un certain accent de dépit qui n'échappe point à Augusta. Celle-ci ne répond rien; elle se contente de baisser tristement ses regards sur son ouvrage en poussant un léger soupir.

Mais au bout de deux minutes de silence, pendant lesquelles, au lieu de travailler, mademoi-

selle Coralie froisse et déchire les petits morceaux de batiste qui doivent servir à faire des pétales de roses, elle se rapproche de son amie et lui frappe doucement le genou en murmurant :

— Augusta, est-ce que tu es fâchée?

— Moi?... mais non... car je sais bien que tu n'es pas aussi mauvais sujet qu'on le dit. Je sais d'ailleurs que tu as un bon cœur... A la vérité, tu n'as pas la tête si bonne : tu t'emportes très-vite; tu reviens de même. On doit donc excuser les défauts en faveur des bonnes qualités...

— C'est égal! je t'ai dit une méchanceté tout à l'heure...

— Je ne l'ai pas comprise...

— Je suis bien sûre que si! Mais embrasse-moi, pour me prouver que tu me pardonnes!...

En disant cela, Coralie passe un de ses bras autour du cou d'Augusta, dont elle attire la tête de son côté, et elle l'embrasse à plusieurs reprises. La paix est faite, et la jeune fleuriste reprend son ouvrage.

— A présent, Augusta, je vais te dire pourquoi je suis fâchée avec Cotonnet. Figure-toi qu'avant-hier je lui dis que j'aurais bien envie de manger des huîtres et qu'il devrait m'en régaler... Ce monsieur me refuse sous prétexte

que nous sommes au mois d'août et que les huîtres ne valent rien dans les mois où il n'y a pas d'*r*... En voilà une bêtise! Je lui ai répondu : Cher ami, les huîtres sont bonnes toute l'année, quand elles sont fraîches, et les gens comme il faut en mangent pendant la canicule aussi bien que pendant les gelées. Mais tout cela n'était qu'une défaite dont je n'étais pas la dupe; il ne voulait pas me payer des huîtres parce qu'elles coûtent peut-être un peu cher maintenant... Moi, je n'aime pas les hommes avares... de fil en aiguille nous avons eu des mots et j'ai défendu à Cotonnet de remettre les pieds chez moi... sous peine de correction... Aussi, tu as vu comme je comptais le recevoir!

— Ainsi, te voilà brouillée avec un homme que tu connaissais depuis longtemps... qui t'avait donné cent preuves d'amour, de dévouement!... et cela pour des huîtres!...

— Ma chère, on a vu des guerres détruire des empires et qui avaient commencé pour des motifs plus légers que celui-là.

— Je n'en sais rien... je suis peu savante... mais ce que je n'ignore pas, c'est que ce pauvre Cotonnet ne doit pas être traité d'avare par toi, à qui il faisait sans cesse des cadeaux... légers à

la vérité ; mais enfin, il n'est pas riche... il ne pouvait pas te couvrir de diamants et de cachemires... Un pauvre petit commis en nouveautés qui gagne tout au plus mille francs par an...

— Il m'a dit douze cents !

— Mettons douze cents !... Je ne comprends pas encore comment, avec cela, il pouvait te donner assez souvent une robe, un chapeau, te mener dîner chez le traiteur et au spectacle ! Certainement il devait se priver de tout pour se conduire ainsi avec toi...

— Il a des parents riches !

— Il nous a dit plusieurs fois le contraire. Son père a une modeste retraite d'employé, et sa mère est marchande au Temple...

— Il peut avoir des oncles en Amérique ou en Californie ..

— Non, Coralie, quand tu devrais encore me dire que je te fais des sermons... que je te moralise... je n'approuve pas ta conduite avec ce pauvre Cotonnet, car s'il n'a pas satisfait ta dernière fantaisie, je suis bien sûre, moi, que c'est parce qu'il ne le pouvait pas.

— Mon Dieu ! c'est possible !... mais enfin, si je n'aime plus Cotonnet, moi !... Écoute donc,

Augusta, on ne peut pas toujours aimer la même personne...

— Je croyais que si !...

— Tu croyais cela parce que tu n'aimes pas, toi ; tu n'as pas encore connu l'amour... tu es très-froide, toi !...

— Mais il me semble que tu n'aimes guère non plus, toi, puisque tu as si vite envie de changer !

— Si vite !... Au bout de vingt et un mois... je t'assure que la constance ce n'est pas amusant du tout !...

— Ah ! Coralie, ne dis donc pas de ces choses-là !...

— Je les dis parce que je les pense... Plus tard, tu verras que j'avais raison.

— Non ! quand j'aimerai, moi, ce sera pour la vie...

— Ah ! ma chère, on croit cela quand ça s'allume... on ne pense plus de même quand ça s'éteint...

— Pourtant cela doit être si doux de bien s'aimer !... d'avoir sans cesse la même image dans la pensée et de se dire : « Lui aussi pense à moi en ce moment. »

— Oui... ou à une autre... le plus souvent ! Est-ce qu'il y a des hommes fidèles ?

— Je suis bien certaine que Cotonnet ne t'a pas trompée, lui !

— Bon ! voilà qu'elle remet Cotonnet sur le tapis... Tu vois bien pourtant qu'il n'est pas venu de la journée, ce monsieur qui m'adore tant.

— Mais il était venu quatre fois hier, sans te trouver.

— Je m'en doutais, c'est pour cela que j'étais sortie. D'ailleurs, c'est fini, c'est décidé ! Je ne veux pas renouer avec Cotonnet...

— Prends garde, Coralie, ne va pas faire comme... tant de femmes que l'amour du plaisir entraîne, et qui ensuite font tant de sottises que tout le monde les méprise.

— Tu vas recommencer... Parlons d'autre chose... Tu ne sais pas, j'ai fait une conquête dans ma maison...

— Ah !... et qui donc ?...

— Le monsieur d'ici dessous... M. Barigoule...

— Comment, un monsieur marié !...

— Est-ce que tu crois que les hommes mariés se gênent pour lorgner les jeunes filles !... par exemple !... ils sont pis que les garçons... Au reste, tu penses bien que je n'ai pas envie d'écouter ce monsieur !

— Je l'espère !

— Jolie conquête ! D'abord il est très-laid cet homme... haut comme une asperge, maigre comme un manche à balai... les cheveux en brosse... je ne peux pas souffrir cela... toujours vêtu à la mode du roi Dagobert... non pas que j'entende par là qu'il met son caleçon à l'envers, mais de vieux vêtements... jamais à la mode du jour... Il n'est cependant pas âgé, c'est un homme dans les quarante-huit au plus... Ils ont pourtant voiture ces gens-là... Dire qu'ils ont une voiture et un cheval, un vrai cheval... et qu'ils demeurent au cinquième... pas le cheval, par exemple !...

— Ils sont donc riches ?

— Je ne crois pas... Ils ont un logement de quatre cent vingt francs, toutes leurs bonnes disent que leur maison est une baraque... qu'on n'y mange jamais de pain tendre... Je dis toutes leurs bonnes parce qu'ils en changent toutes les semaines, et quelquefois deux par semaine.

— Maintenant les domestiques disent toujours du mal de leurs maîtres, ce n'est donc pas sur de tels propos qu'il faut juger ceux-ci.

— La femme a l'air de faire sa sucrée, sa précieuse... et elle confectionne ses chapeaux elle-même.

— Ce sont ses bonnes qui le disent?

— Oh! c'est bien facile à voir...

— Et leur voiture, est-elle jolie?

— C'est une espèce de petite calèche à deux bancs, sans cocher, on conduit soi-même... l'autre jour, me rencontrant seule dans l'escalier, ce scélérat de Barigoule m'a proposé de me mener promener au bois de Boulogne dans sa voiture. « Et votre femme, lui ai-je répondu, est-ce que cela lui ferait plaisir de vous voir m'emmener dans votre phaéton? — Ma femme n'en saura rien; j'irai vous prendre à un endroit dont nous conviendrons!... » Tu penses bien que je l'ai envoyé promener tout seul... Quoique ça... ce doit être bien amusant d'avoir une voiture à soi!... de rouler tant qu'on en a envie!

— Mon Dieu! quand tu prends un fiacre sur la place, il est à toi, et en le prenant à l'heure tu te fais aussi rouler tant que cela t'amuse.

— Oh! ce n'est plus la même chose!...

— Tu es ambitieuse, Coralie.

— Non, mais je voudrais pouvoir satisfaire toutes mes fantaisies... Ah! j'ai encore fait une conquête.

— Vraiment!... Est-ce toujours dans le genre de M. Barigoule?

— Oh! c'est mieux... c'est beaucoup mieux... Quoique la personne n'ait pas voiture, c'est encore quelqu'un de la maison. Tu sais bien, ce joli garçon qui loge au troisième et que nous avons rencontré plusieurs fois en descendant l'escalier.

— M. Achille Rocheville?...

— Justement.

— Mais tu m'avais dit que tu ne pouvais pas le souffrir, ce monsieur-là... qu'il avait un air moqueur qui te déplaisait, qu'il était connu d'ailleurs pour aimer à tourner en ridicule les choses les plus sérieuses, les sentiments les plus vrais; enfin tu m'en avais fait un portrait... on aurait cru que tu avais peur que je n'en devinsse amoureuse!...

— Oui! oui, je m'en souviens, je t'ai dit tout cela, parce qu'on me l'avait dit aussi à moi... Tu sais bien qu'il ne faut pas croire tous ces propos-là... Après cela... qu'est-ce que cela me fait? Je n'ai pas envie d'écouter ce M. Achille... Il est toujours très-bien mis, ce monsieur-là, il a une bien jolie tournure!...

— Il t'a donc fait une déclaration, ce monsieur?

— Non, c'est-à-dire à peu près... L'autre soir je rentrais seule, je l'ai rencontré dans l'escalier.

— Il paraît que tous tes voisins te guettent dans l'escalier.

— Pourquoi pas!... Il a absolument voulu m'éclairer, et chemin faisant, il m'a dit que celui que j'aimais était bien heureux... que j'avais des yeux qui disaient une foule de choses... qu'il était enchanté d'être mon voisin.... et puis ci, et puis ça... Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc?... tu te lèves... tu plies ton ouvrage?

— Oui, il doit être fort tard, et il est bien temps que je rentre chez moi.

— Tu m'avais dit que tu coucherais ici cette nuit.

— Oui, mais j'ai réfléchi, cela donne une mauvaise renommée de ne point rentrer coucher... on ne croirait pas que c'est chez une amie que je suis restée...

— Il me semble que ce n'est guère plus raisonnable de rentrer seule à onze heures et demie... Avec cela que la rue de Latour-d'Auvergne est si déserte... tu peux faire quelque mauvaise rencontre.

— Songe donc que c'est à deux pas d'ici; je demeure tout à l'entrée de la rue.

— Allons, puisque tu le veux. Cela m'ennuie de rester seule. Dire que le mois dernier nous

logions quatre ici, et que toutes mes amies m'ont quittée : l'une est allée en Angleterre, l'autre est retournée chez ses parents, celle-ci s'est fait enlever, celle-là s'est mariée au treizième arrondissement! et puis à présent, voilà que tu m'abandonnes aussi toi!...

— Mais moi, je n'ai jamais demeuré ici avec toi.

— C'est égal, c'est ridicule de ne point vouloir coucher ici... nous aurions causé de nos conquêtes pour nous endormir.

— Oh! moi, je ne fais point de conquêtes!... Bonsoir, Coralie, tu rêveras à M. Achille Rocheville, cela vaudra mieux...

— Tu me dis cela drôlement!...

— C'est que je pense à ce pauvre Cotonnet, que tu avais promis d'aimer toujours!

— Ah! si tu veux me reparler de Cotonnet, j'aime mieux me coucher! Bonsoir, Augusta.

— Bonsoir, Coralie.

Les deux amies se quittent assez froidement.

Cependant Coralie reste longtemps penchée sur le haut de l'escalier, pour voir descendre Augusta, et peut-être aussi pour regarder s'il y a quelque voisin sur les carrés.

Mais Augusta est descendue sans rencontrer

personne. A peine a-t-elle refermé la porte de la rue, qu'un jeune homme qui se tenait en faction en face accourt à elle si vivement qu'elle s'arrête effrayée.

— Ne craignez rien, mam'selle Augusta, c'est moi, Cotonnet, murmure le jeune homme d'une voix émue.

— Ah! c'est vous, M. Cotonnet! vous m'avez fait un peu peur... Que faites-vous donc là... dans la rue?

— Mon Dieu! j'attends, je guette, je voudrais absolument voir Coralie... mais le portier m'a dit qu'elle était sortie, j'attendais qu'elle rentrât.

— Vous attendriez bien inutilement, elle n'est pas sortie, puisque je viens de chez elle.

— Ah! que c'est méchant! faire dire qu'elle n'y est pas; elle ne veut donc plus absolument me revoir... Mon Dieu! que je suis malheureux! moi qui l'aime tant, car vous savez si je l'aime, vous, mam'selle Augusta?

— C'est ce que je lui répétais tout à l'heure, M. Cotonnet!

— Ah! vous êtes bonne, vous, mam'selle Augusta, vous êtes sensible, vous ne feriez pas ainsi de la peine à quelqu'un dont vous sauriez être sincèrement aimée!...

— Qu'est-ce que vous tenez donc là, sous votre bras, M. Cotonnet. Cela a l'air bien volumineux?

— Ça! mam'selle, c'est une petite bourriche d'huîtres, que je me suis procurée parce que Coralie avait envie d'en manger.

— Ah ! que vous êtes bon, et combien elle a tort de ne point vous apprécier! Croyez-moi, montez, parlez-lui à travers la porte, dites-lui ce que vous lui apportez, elle vous recevra, elle est si gourmande !...

— C'est-à-dire... elle recevra peut-être les huîtres... Enfin, n'importe... je vais essayer... Mais vous êtes seule, je vais d'abord vous reconduire chez vous.

— Non, non, c'est inutile ; c'est si près... au revoir, M. Cotonnet.

— Non, mademoiselle, je ne vous laisserai pas aller seule aussi tard.

Et sans écouter Augusta, qui a pris sa course, le jeune homme se met à en faire autant ; quoique gêné par la bourriche qu'il tient sous un bras, il parvient à rattraper l'amie de Coralie et se met à marcher à côté d'elle.

— Ah! M. Cotonnet, vous êtes vraiment trop bon... ce n'était pas la peine de m'accompagner,

il ne m'arrive jamais rien à moi ; il y a des femmes auxquelles il arrive toujours des aventures dans la rue ; on les suit, on leur parle, on veut leur prendre le bras malgré elles... mais moi, j'ai du bonheur, jamais on ne m'a rien dit ; il est vrai que je marche très-vite...

— Oh ! oui, vous allez vite.

— Pardon, je ne pensais plus que vous portiez quelque chose de lourd, vous devez avoir bien chaud ?

— Non, mademoiselle, pas trop... Et Coralie, qu'est-ce qu'elle vous disait de moi ?... Qu'elle ne peut plus me souffrir, n'est-ce pas ?

— Eh ! quand on est fâchée, M. Cotonnet, vous savez bien que l'on dit une foule de choses par dépit, mais on ne le pense pas.

— Si vous pouviez dire vrai ! Je ne sais pas pourquoi je crains que Coralie n'en aime un autre... Vous a-t-elle parlé d'un autre ?

— Non, tenez, vous feriez bien mieux d'aller faire votre paix avec elle.

— Et si elle ne veut pas m'ouvrir, malgré mes huîtres ?...

— Justement, me voici arrivée, j'aperçois ma porte... Bonsoir, M. Cotonnet.

— Mademoiselle, je ne m'en irai que quand je

vous aurai vue refermer sur vous la porte de votre maison.

— Décidément, vous croyez que l'on veut m'enlever.

— Non, mais tenez, mademoiselle, regardez donc cet homme qui se tient dans l'ombre à quelques pas de votre porte.

— Vous croyez qu'il y a un homme ? Je n'en vois pas, moi.

— Comment, vous ne voyez pas? dans ce renfoncement ! C'est, ma foi, un beau monsieur... un élégant en gants paille.

Augusta regarda de nouveau, et cette fois elle répond d'une voix altérée :

— Ah ! oui, en effet... je crois qu'il y a quelqu'un... Mais, qu'est-ce que cela me fait ?... Certainement, ce n'est pas pour moi que ce monsieur est là...

— Ça ne fait rien, je veux vous voir chez vous... bien rentrée dans votre maison.

— Et puis le portier de Coralie ne voudra plus vous ouvrir.

— Oh ! que si ! il y a toujours des moyens pour attendrir les portiers.

Augusta ne dit plus rien, mais elle pousse un léger soupir, puis se met à reprendre sa volée,

et en une minute elle est devant sa porte.

Le monsieur qui était dans l'ombre, à quelques pas, a fait un mouvement comme pour s'avancer vers elle, mais en apercevant Cotonnet et sa bourriche, il rétrograde bien vite.

Quant à la jeune fille, elle a sonné, puis elle est entrée et a vivement refermé la porte en criant :

— Bonsoir, M. Cotonnet !



CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

UNE BOURRICHE D'HUITRES.

Lorsqu'il est bien certain que la jolie Augusta est en sûreté dans sa maison, le jeune Cotonnet, sans s'occuper davantage du beau monsieur à gants paille posté un peu plus loin, renfonce sa bourriche sous son bras gauche et reprend sa course dans la rue des Martyrs.

Cotonnet est un petit jeune homme tout mince, tout grêle, dont le teint est bilieux et qui a dans la figure quelque chose de souffreteux; il n'est pas laid, ses yeux sont même assez beaux, mais il a déjà perdu beaucoup de dents, ce qui fait

rentrer sa bouche et lui donne l'air d'un petit vieux; enfin, il a habituellement un accent mélancolique et malheureux; et en ce moment cet air-là s'augmente des peines qu'il éprouve dans ses amours.

Car Cotonnet n'est point coureur et volage, c'était un modèle de sagesse jusqu'au moment où il a fait la connaissance de mademoiselle Coralie Plumet, qui l'a un peu dérangé, mais à laquelle il s'est attaché en faisant chaque jour des sacrifices pour elle; c'est assez l'ordinaire, on attache du prix à ce qui coûte cher; on dédaigne ce que l'on peut avoir gratis : le cœur a tant de vanité.

Cotonnet est arrivé devant la maison où loge Coralie, il sonne et on lui ouvre sur-le-champ, quoiqu'il soit près de minuit; mais cette maison avait pour locataires beaucoup de personnes qui menaient une vie peu régulière, et le portier ouvrait à toute heure, et quelquefois même ne se donnait pas la peine de regarder qui entrait. Il y a comme cela dans Paris une foule de maisons mal gardées.

Cependant cette fois, par extraordinaire, le père Locard, qui ne dort pas encore, crie à Cotonnet :

— Où allez-vous, monsieur ?

— Vous savez bien... chez mam'selle Coralie... Je suis Cotonnet, vous me connaissez bien, père Locard...

— Ah! oui... mais vous savez que mam'selle Coralie m'a défendu de vous laisser monter.

— C'était pour rire, père Locard, je vous assure qu'elle me recevra avec plaisir. Tenez, voyez, je lui porte des huîtres pour son souper... C'est une surprise agréable, ça...

— Tiens, il y a donc déjà des huîtres...

— Eh! mon Dieu, oui, il y en a toujours... Coralie ne se trompait pas en me disant cela. Seulement elles sont... salées... Je monte.

— Ma foi, voyez si elle veut vous ouvrir!... Ce ne sont pas mes affaires... Prenez garde, j'ai éteint...

— Oh! je n'ai pas besoin de lumière, moi.

Cotonnet n'écoute déjà plus le portier, il grimpe l'escalier comme si le bonheur l'attendait aux mansardes. On est si leste quand on est amoureux... et qu'on est jeune... et qu'on n'a pas un gros ventre, ni mal aux reins, etc., etc., etc.

Au quatrième étage, Cotonnet se cogne dans mademoiselle Marie ou Marinette qui vient d'entr'ouvrir la porte de chez madame Saint-Lambert : la petite est à moitié déshabillée, elle tient

un bougeoir à sa main droite, elle a sur sa tête le haut d'un bas de soie en guise de bonnet, ce qui lui fait une coiffure sans fond, et dans sa main gauche elle tient un gros morceau de pain sec tout grignoté.

— Est-ce toi, ma sœur ? demande la petite fille qui semble à moitié endormie et porte pour s'éveiller son pain à sa bouche. C'est pas amusant d'attendre... il est tard... Pourquoi n'as-tu pas pris ta clef?... Je pourrais me coucher, moi !...

— Je ne suis pas votre sœur, mademoiselle, répond Cotonnet en se rangeant de la petite Marie qui, en étendant ses bras, lui donne son poing dans le nez.

— Ah ! c'est un monsieur... Excusez, monsieur... Quelle heure est-il donc, monsieur, s'il vous plaît?... Il est bien une heure du matin, n'est-ce pas?...

— Non, mademoiselle, il est tout au plus minuit.

— C'est déjà pas si bonne heure... Ma sœur n'en fait jamais d'autre, elle oublie sa clef... Alors, moi, il faut que je l'attende... parce que si je me couchais, je m'endormirais... et une fois endormie... Berthe pourrait bien cogner et sonner toute la nuit... Je dors comme un pot. Si le

portier voulait, je lui donnerais la clef et il la remettrait à Berthe, mais il ne veut pas... Il prétend qu'il tire son cordon en dormant et qu'il ne veut pas s'éveiller tout à fait pour donner une clef... En voilà un Suisse... Ah, dame! si on lui graissait la patte... il prendrait la clef... mais *nix!*... on ne lui graisse rien du tout, et il nous en veut, le père Locard! Tiens, il ne m'écoute pas, ce monsieur... il monte toujours... Dieu! que je m'embête... encore si j'avais quelque chose de bon pour souper... mais du pain sec!... c'est divertissant... ma sœur m'a laissé trois sous pour mon dîner... ayez donc des restes pour souper avec!...

Pendant que la petite Marie se plaint toute seule, Cotonnet est arrivé au dernier étage; il n'y a pas de danger qu'il se trompe de porte, il va coller son oreille contre celle de Coralie, il entend chantonner l'air : *C'est l'amour, l'amour, qui fait le monde à la ronde.*

Cotonnet a reconnu le timbre de sa maîtresse, il cogne doucement. Aussitôt on cesse de chanter. Mais on dit d'une voix bien douce :

— Qui est là ?

— C'est moi, Cotonnet.

On répond d'une voix sèche et brève :

— Comment, c'est encore vous, monsieur, à l'heure qu'il est... voilà une belle heure pour venir chez les personnes...

— Mais il y en a plus de deux que je suis dans la rue. Le portier me disait que vous étiez sortie.

— Il avait raison. Je suis sortie pour vous, puisque je ne veux plus vous recevoir... je vous prie de me laisser tranquille.

— Ah! Coralie... ma petite Coralie, laisse-moi entrer cinq minutes.

— Pas une seconde, je vais me coucher... faites-en autant.

— Coralie, je t'apporte des huîtres... J'en ai là six douzaines dans une bourriche.

— Ce n'est pas vrai, vous mentez...

— Oh! par exemple!... je te jure que c'est la vérité... ouvre un peu, tu verras la bourriche... Je les ai fait ouvrir et recouvrir avec leurs coquilles... elles sont très-fraîches, il n'y a plus qu'à les manger.

— Ça m'est égal... je n'en veux pas de vos huîtres... gardez-les...

— Ah! Coralie... ma petite Coralie... tu ne voudrais pas me désespérer... tu sais combien je t'aime... D'abord je ne m'en irai pas sans t'avoir vue... Coralie... réponds-moi donc... Eh bien...

elle ne me répond plus... elle est capable d'être allée se coucher... elle me laisse là avec mes huîtres... Ah ! c'est affreux, c'est indigne... Mais ça m'est égal... je resterai à ta porte... je passerai la nuit sur le carré !...

— Monsieur ! quelle heure est-il, s'il vous plaît, à présent ?...

Cotonnet ne répond pas à la petite Marie, car il est tellement désespéré de ne pouvoir se faire ouvrir par sa maîtresse, qu'il s'est assis dans un coin du carré où, pour se consoler, il se cogne la tête contre le mur.

— Pourquoi donc qu'il ne me répond pas, ce monsieur !... dit mademoiselle Marie en se frottant les yeux, il me semble pourtant qu'on ne lui a pas ouvert... Je voudrais bien savoir ce qu'il tenait sous son bras... C'était très-gros... dans un panier... c'est peut-être des pêches... ou des prunes... Je ne l'entends plus frapper ni parler... il s'est peut-être endormi. Tiens, il faut que j'aille voir...

Et la petite fille se met à grimper l'escalier, cachant avec une de ses mains la lumière de son bougeoir... probablement mademoiselle Marie ne voulait pas qu'on la vît venir, et se flattait qu'elle ne réveillerait pas les personnes endormies.

Mais le pauvre Cotonnet ne dormait pas, il tenait alors sa tête dans ses deux mains, et avait les yeux fixés sur la malheureuse bourriche placée à ses pieds.

Tout à coup, et sans avoir entendu de bruit, tant on avait pris de précautions, il voit une petite tête qui s'avance sur la bourriche et un rayon de lumière qui frappe le mur.

— Qu'est-ce que vous voulez? murmure Cotonnet d'une voix que sa mauvaise humeur ne rend pas mielleuse.

La petite fille fait lestement un saut en arrière, et s'écrie :

— Monsieur, voudriez-vous me dire l'heure qu'il est, s'il vous plaît ?

— Eh ! sapristi, mademoiselle, est-ce que vous ne me laisserez pas tranquille, à la fin!... C'est insupportable, cela.

— Ah ! mon Dieu, ne vous fâchez pas... Je ne savais pas que vous dormiez là... Je vous aurais pas réveillé...

— Oh ! non, je ne dormais pas... je n'ai pas envie de dormir, moi !

— Ah ! bien, je ne vous ressemble pas... car j'en crève d'envie... mais il faut que j'attende ma sœur Berthe... parce qu'elle n'a pas pris sa clef...

Comme c'est amusant! elle me fait de ces tours-là trois fois la semaine... et quelquefois j'attends pour rien, elle ne rentre pas du tout!

— Alors, pourquoi l'attendez-vous?

— Parce que si je me couchais et qu'elle vînt à rentrer par hasard, elle serait obligée de tambouriner deux heures avant de m'éveiller, ce qui fait que toute la maison se lève avant moi... et c'est un train! tout le monde crie! On dit à ma sœur qu'on lui fera donner congé. Moi, tout ça me ferait rire!... Mais le lendemain Berthe me met au pain sec, et ça ne m'amuse pas.

— O Coralie!... Coralie!...

— Vous vouliez voir mam'selle Coralie, la fleuriste... Pourquoi que vous ne frappez pas... elle dort peut-être...

— J'ai frappé, elle sait bien que je suis là, mais elle ne veut pas m'ouvrir...

— C'est comme ma sœur... quand elle a un monsieur chez elle, elle n'ouvre pas à Sandarac.

— Mademoiselle, je ne sais pas ce que fait votre sœur, et je ne m'en inquiète guère! mais je suis très-persuadé qu'il n'y a pas d'homme chez Coralie... Ce n'est pas cette raison-là qui l'empêche de m'ouvrir... c'est taquinerie, entêtement de sa part, et voilà tout.

— Dame! je n'en sais rien, moi... je disais ça... parce que je le croyais... Je suis sûre qu'il est bien plus d'une heure du matin, à présent!

— Je ne peux pas vous dire l'heure qu'il est; je n'ai pas de montre... c'est à dire je ne l'ai plus... je l'ai mise quelque part... pour... ça m'a bien réussi!...

En disant cela, Cotonnet regarde tristement la bourriche qui est à ses pieds.

— Monsieur, qu'est-ce qu'il y a donc là dedans... enveloppé de paille?

— Là... ce sont des huîtres.

— Des huîtres... ah bah!... des huîtres! oh! ma sœur les aime-t-elle!... elle s'en fait payer bien souvent... Toutes les fois qu'elle parie quelque chose, ce sont des huîtres... et elle ne perd jamais les paris. Moi aussi je les aime beaucoup les huîtres... mais on ne m'en donne jamais... j'en chippe quelques-unes en portant les assiettes... et puis je gratte les coquilles avec un couteau quand elles sont mal détachées... il en reste toujours et c'est le meilleur.

Cotonnet ne répondait plus, il était retombé dans ses réflexions. Le bruit de la sonnette de la rue retentit avec force.

— Ah! enfin voilà ma sœur! s'écrie la petite

Marie en se penchant sur la rampe de l'escalier.

Mais bientôt elle soupire en disant :

— Non, ce n'est pas elle... je ne vois qu'un homme...il s'arrête au troisième... C'est M. Achille Rocheville qui rentre chez lui... Mon Dieu ! oui... le voilà qui ouvre sa porte... J'ai eu une fausse joie !... Dites donc, monsieur, si vous voulez entrer chez nous, jusqu'à ce que ma sœur rentre, vous serez mieux qu'assis là par terre...

— Merci, mademoiselle, mais je veux rester là... à sa porte... je veux que l'ingrate me foule aux pieds demain en allant chercher son lait...

— Ah bah ! c'est des bêtises... Je vas vous faire ouvrir, moi...

Et la petite fille, sans attendre si Cotonnet veut bien qu'elle frappe, se met à cogner si fort à la porte de Coralie que cela retentit comme un canon de mélodrame, que Cotonnet en devient tout tremblant et qu'on entend un horrible juron allemand sortir de chez le voisin Birmann, un cri d'effroi de chez madame Patouillard, puis ces mots :

— Si fous finisse bas toute zuite... che vas lefer moi, et flanquer une tanse... endentez-fous !

— C'est infâme ! une maison comme celle-ci !... et quand on sait que l'on a une voisine qui s'est

fait *apposer* des *moquessa !*... J'irai me plaindre au propriétaire... s'ils ne m'ont pas tuée cette nuit, les *turbateurs !*... car ils en sont bien capables !

Mademoiselle Marie riait aux larmes en écoutant les voisins. Mais bientôt une troisième voix se fait entendre, et celle-ci part de chez Coralie.

— M. Cotonnet, si vous ne me laissez pas dormir, je vous promets que vous me le payerez... Je ne vous en dis pas plus, mais vous verrez !

— Là ! vous avez fait une belle chose ! murmure Cotonnet en regardant la petite fille ; elle croit que c'est moi qui ai cogné comme cela à sa porte, et elle est encore plus fâchée.

— Ah ! tant pis... elle n'avait qu'à ouvrir... Dites donc, monsieur... si vous... puisque vous ne les mangez pas... voulez-vous me donner... quelques huîtres... ?

— Je suis fâché de vous refuser, certainement je ne les mangerai pas... mais je les garde pour Coralie... et demain je veux pouvoir les lui montrer en lui disant : Vous voyez bien que je ne vous mentais pas... Voilà les huîtres.

— Ah ben !... c'est lui qui est une huître ! murmure la petite fille en reprenant son bougeoir qu'elle avait placé dans un coin. Ma foi, ça

m'ennuie... Tant pis!... je vais me coucher... Berthe ne rentrera pas à présent, il doit être deux heures du matin.

La petite Marie est redescendue chez elle. Cotonnet s'est remis en tailleur et la tête dans ses mains. Dix minutes environ s'écoulent, et le silence règne dans la maison.

Mais alors une porte s'ouvre tout doucement au cinquième étage; un particulier sort de chez lui dans un costume assez léger: caleçon de bain, robe de chambre très-longue en bazin; un foulard rouge sur la tête, pantoufles aux pieds, voilà la tenue de M. Barigoule, le grand homme long et sec qui a voiture et demeure au cinquième étage.

Nous savons déjà que M. Barigoule, quoique possesseur d'une épouse, fait la cour à mademoiselle Coralie; les yeux éveillés de la jeune fleuriste troublent le repos de son voisin du cinquième. Or, quand un homme est amoureux de sa voisine, il entend toujours tout ce qui se passe dans la maison.

D'ailleurs, à moins de dormir comme les marmottes, il eût été difficile de ne pas entendre au milieu de la nuit le coup de poing appliqué par la petite Marie sur la porte de mademoiselle Coralie.

Lorsqu'il pense que sa moitié est rendormie, M. Barigoule passe son caleçon, endosse sa robe de chambre, et quittant à pas de loup la chambre nuptiale, il s'empare d'un flambeau, de quelques allumettes chimiques et arrive sur son carré.

Là, il veut allumer sa bougie, mais il frotte en vain ses chimiques contre le mur.

Rien ne prend.

— Après tout, je puis me passer de lumière, se dit le grand homme en rentrant son flambeau, c'est même plus prudent de n'en pas avoir... Je ne risque pas d'être vu... ce coup parti d'ici dessus m'a ému... D'ailleurs c'est un prétexte pour aller demander à la ravissante Coralie si elle est indisposée. Ma femme et ma domestique dorment... Oh! si la voisine m'ouvre, cela peut aller très-loin... Montons.

M. Barigoule se dirige à tâtons vers la rampe, puis il monte l'escalier bien doucement et sans faire le moindre bruit.

Il arrive ainsi sur le carré où dormait Cotonnet; car malgré son chagrin, le pauvre garçon avait fini par s'endormir en pensant à Coralie et à ses huîtres dont probablement il rêvait.

— Surtout, n'allons pas nous tromper de porte!... se dit le galant en quittant la rampe;

fichtre, je n'ai pas envie de réveiller madame Patouillard, ni ce vilain ivrogne de tailleur... Mais je sais où c'est... la porte du milieu... Je vais tâter... je ne frapperai que quand je serai certain que c'est la porte de la fleuriste... Qu'est-ce que je sens dans mes jambes?... Un panier... de la paille... C'est probablement la Patouillard qui met son panier aux ordures sur son carré la nuit. Cela sent la marée. . elle aura mangé du poisson aujourd'hui... Ah! bigre... la sonnette de la rue... quelqu'un qui rentre... si c'était pour mon étage... moi qui ai laissé ma porte ouverte... Écoutons.

La sonnette retentit une seconde fois. On a ouvert. La porte de la rue est refermée avec un sans-façon bien peu aimable pour les habitants de la maison. Bientôt des pas et des voix se font entendre dans l'escalier, car les personnes qui montent parlent et font du bruit comme si l'on était au milieu de la journée.

La tête penchée en avant, le grand Barigoule ne perd pas un mot.

— Je te dis que je ne donne pas dans ta partie de campagne avec ton amie Lucie... Ce sont des colles, tout ça!...

— Mon Dieu, Sandarac! je ne sais pas ce que

vous avez depuis quelque temps... mais vous devenez bien mauvais genre!

— Prends garde que je ne t'en donne du bon genre... madame à l'ombrelle... Voyons, encore une fois, qui est-ce qui t'a donné cette ombrelle-là?... Je ne crois pas un mot de ton histoire de Lucie qui l'a reçue en payement d'un juif, et qui te la cède contre six paires de bas... D'abord, tu n'as pas trop de bas pour lui en céder...

— Je vous ai dit la vérité... le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

— Alors il doit faire de l'orage... Depuis ce matin il y a du louche; je suis persuadé que tu y étais quand je suis venu et revenu... Oh! c'est qu'on ne m'en fait pas accroire, à moi... Et toutes ces odeurs que tu sens!... Tu as passé la journée dans le laboratoire d'un parfumeur...

— Aimerais-tu mieux que je l'aie passée à Pantin?

— Peut-être... et tes poches... absolument les poches de *Bertrand* dans l'*Auberge des Adrets*. Que diable as-tu là dedans?

— Trois mouchoirs, je suis enrhumée du cerveau.

— Et tu n'as pas éternué une seule fois depuis que je t'ai retrouvée!...

— Sandarac, vous devenez pis que *Bartholo!* Bientôt vous regarderez à mes doigts s'il y a de l'encre, à mon nez s'il y a du tabac!... je me demande où vous ne regarderez pas... Pourvu que cette petite sotte de Marie ne se soit pas couchée... il ne manquerait plus que ça!...

— J'ai vu un petit jeune homme qui donnait le bras à Boucaros, et qui faisait des yeux de perdrix malade quand tu passais près de lui...

— Est-ce que je peux empêcher les hommes de faire des yeux de perdrix, à présent!... en voilà de la tyrannie!... merci... et monsieur qui ne parle que de liberté... ne demande que la liberté... Maudite Marie!... voyez si elle ouvrira...

— Sonne plus fort...

— A moins que je ne casse la sonnette...

— Attends, je vais y joindre un accompagnement de coups de pied.

— Ah! mon Dieu, ils vont réveiller toute la maison! se dit M. Barigoule qui a reconnu sa voisine du quatrième. Et si ma femme s'aperçoit que je ne suis plus à ses côtés... Hermelinde qui est si jalouse, heureusement je puis prétexter un motif... tout naturel pour être sorti... Fichtre! est-ce que la petite sœur ne leur ouvrira pas!...

voilà des gens qu'on ne devrait pas garder dans une maison honnête... Cette dame Houssepignole mène une vie si dérangée... elle rentre à des heures indues!... Quel train! oh! les gredins.

— Marie!... Marie!... ouvre donc... c'est moi...ah! la petite sotte!... la brute! la dinde!... elle dort comme une taupe... qu'elle est!

— Pourquoi n'as-tu pas la clef?...

— Elle est perdue, la clef... on ne sait pas où elle est... Marie! Marie... réveille-toi donc!

— Qui est-ce qui t'a donné l'ombrelle ?...

— Sandarac, je vous jure... d'ailleurs, vous demanderez à Lucie...

— Oui, Lucie!... beau répondant! vous vous entendez toutes deux comme deux laronnes!...

— Marie?...

— Bigre! il est galant, le monsieur... il s'est fendu! c'est une ombrelle grand numéro!... c'est cher!

— Marie!

— Je veux savoir d'où vient ce meuble de luxe?

— Vous m'embêtez, à la fin; si vous n'êtes pas content, allez-vous-en et laissez-moi tranquille!

— Ah! tu le prends sur ce ton! eh bien, non,

je ne suis pas content, et je vais te casser ton ombrelle sur le dos !...

— Ah ! vilain monstre !... il va casser mon ombrelle. Au secours ! à la garde !...

Madame Saint-Lambert, ou Berthe, ou Houssepignole, car vous avez pu voir que cette dame possède une foule de noms, se met à pousser des cris si perçants que la petite Marie s'éveille et vient ouvrir la porte en criant aussi, parce qu'elle a été éveillée en sursaut et qu'elle a peur.

M. Barigoule, qui est toujours sur le carré du sixième, est en proie à des transes continuelles, car il craint que sa femme ne se réveille, et pourtant il ne se sent pas la force de quitter le carré de Coralie sans avoir essayé de la voir. Cependant M. Sandarac a poussé devant lui Berthe et sa sœur, il est entré et a refermé la porte ; le bruit cesse, et il ne paraît pas que personne dans la maison se soit ému des cris de madame Houssepignole auxquels sans doute on est habitué.

Quant à Cotonnet, il dort toujours ; probablement il avait le sommeil dur, ou il avait veillé la nuit précédente.

M. Barigoule se rassure ; il attend quelques minutes, puis il se met à chercher la porte du milieu, en se disant :

— Je ne dois pas avoir peur de cogner chez ma voisine, je ne ferai certes pas tant de bruit que tous ces gens-là.

Le grand monsieur avance en tâtonnant, ses pieds ne rencontrent pas Cotonnet, parce que celui-ci s'était établi dans une encoignure du carré; il arrive à la porte tant désirée ; il écoute, il lui semble entendre marcher dans la chambre.

— Bon, elle ne dort pas encore... tant mieux ! se dit M. Barigoule, elle m'entendra tout de suite.

Et ce monsieur frappe deux petits coups secs sur la porte, en fredonnant à voix basse, et avec une *variante :*

« Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu :
Ouvre-moi ta porte
Que j'entre un p'tit peu ! »

On ne répond pas, mais Barigoule entend que l'on marche vers la porte, il rajuste son foulard sur sa tête, en se disant :

— Elle vient... elle va ouvrir... elle a reconnu ma voix.

Mademoiselle Coralie n'avait nullement reconnu la voix de son voisin du cinquième, et

persuadée que c'est toujours Cotonnet qui frappe chez elle, elle se dispose à le traiter comme elle le lui a promis s'il la réveillait encore. Elle court donc s'emparer d'un petit poêlon dans lequel est un restant de panade et, dès qu'elle a ouvert sa porte, elle jette tout le contenu de son poêlon dans la figure de la personne qui se trouve devant elle.

Le malheureux Barigoule a tout reçu en plein visage ; la panade lui est entrée dans les yeux, dans le nez, jusque dans la bouche, car il l'avait ouverte pour adresser un compliment à la fleuriste. En se sentant couvert de cet enduit collant, il reste un instant stupéfait ; mais lorsqu'il sent ses yeux calfeutrés, sans pouvoir les ouvrir ni les fermer, il se met à braire comme un âne, en s'écriant :

— Je suis aveuglé !... on m'a bouché la vue... qu'est-ce que c'est que ça ?... C'est une horreur ; on ne fait pas de ces mauvaises plaisanteries-là...

Et, tout en se plaignant, ce monsieur marchait à tâtons ; il est arrivé contre Cotonnet auquel il donne des coups de pied dans la tête ; alors celui-ci s'éveille à son tour, et crie :

— Qui est-ce qui est là ?... Vous marchez sur

moi... prenez donc garde... il y a du monde là... au voleur!...

Pendant que ces messieurs crient sans voir clair, mademoiselle Coralie, qui a compris qu'elle s'est encore trompée, et que la panade ainsi que l'eau du matin n'a pas été à celui à qui elle la destinait, referme sa porte, moitié en colère, moitié riant de ce qui vient d'arriver, et sans s'inquiéter de ce que vont faire ses deux amoureux.

Mais bientôt des voisins arrivent avec de la lumière. C'est d'abord le tailleur allemand qui s'est armé d'une trique avec laquelle il veut rosser tous ceux qu'il trouve sur le carré; ensuite, c'est madame Barigoule qui s'est aperçue que son époux ne partageait plus sa couche et, ayant entendu des cris, est montée au sixième, où elle veut savoir de son mari ce qu'il est venu y faire; mais celui-ci, tout empanadé, ne cesse de demander qu'on le débarbouille.

Enfin, c'est M. Sandarac, puis Berthe et sa sœur qui veulent savoir ce qui se passe, et se mettent sur-le-champ à fureter de tous côtés en criant plus fort que les autres :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Qu'est-il arrivé?

— Pourquoi se bat-on?

— C'est indécent ce train-là !...

— Enfin, monsieur, que faisiez-vous ici ? dit madame Barigoule à son époux, et qui donc a pu vous barbouiller ainsi ? Vous êtes donc tombé dans quelque chose... Est-ce qu'on a voulu vous mouler en plâtre?...

M. Barigoule, qui est parvenu à décoller ses yeux en les essuyant avec le bas de sa robe de chambre, répond en regardant Cotonnet d'un air effaré :

— Et monsieur..., qu'est-ce qu'il fait là?... Il n'est pas de la maison...

— Monsieur est l'amoureux de mam'selle Coralie, répond vivement la petite Marie, je le connais très-bien, moi ; d'ailleurs il était là dans la soirée... elle n'a pas voulu lui ouvrir, il s'est couché à sa porte...

— Il en a le droit, dit Sandarac ; allons nous coucher aussi, nous autres... Bonsoir, messieurs et mesdames... marche devant, petite... que chacun rentre dans son nid... Morphée nous réclame.

La petite ne se le fait pas répéter, elle dégringole lestement les degrés ; Berthe et M. Sandarac s'empressent aussi de disparaître. Madame Barigoule emmène son mari, en lui répétant :

— Enfin, monsieur, que faisiez-vous là-haut ?

— Ma chère amie, il m'avait semblé entendre le cheval hennir ou se plaindre dans l'écurie... je m'étais dit : « Zéphyr a quelque chose... Allons-y voir... »

— Comment, monsieur, et pour aller à l'écurie, vous étiez monté au sixième?...

— Ma chère amie, j'étais tellement endormi... j'ai cru descendre et j'aurai monté sans m'en apercevoir, cela arrive quelquefois... c'est comme en voiture, ferme les yeux, tu croiras aller en avant quand tu vas en arrière.

— Ceci est bien louche, monsieur, et cette pâtée... sur votre visage?

— C'est une chose que je ne m'explique pas du tout... ce doit être ce jeune homme couché-là, qui m'aura fait cette mauvaise farce...

— M. Barigoule, vous êtes un mauvais sujet... mais je me vengerai!

— Hermelinde, tu t'abuses... je t'assure...

Tout en discourant ainsi, les deux époux sont arrivés chez eux, et referment leur porte. Il ne reste plus sur le carré que Cotonnet; car depuis longtemps l'Allemand est rentré chez lui avec sa trique, en jurant après tout le monde.

Le pauvre amant de Coralie, qui n'a pas bien

compris la cause du bruit qui s'est fait autour de lui, tâche de se rendormir dès que chacun est rentré chez soi ; il y parvient assez facilement.

Mais il ne s'aperçoit pas qu'au milieu de tout ce tumulte, sa précieuse bourriche a disparu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LA

MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

—

TOME SECOND.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

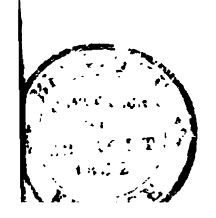
LIVOURNE. MÊME MAISON. | **LEIPZIG.** J. P. MELINE.

—

1852

LA

MARE D'AUTEUIL.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA
MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a point de sots si incommodes
« que ceux qui ont de l'esprit. »
Maxime de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME II.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1852

CHAPITRE PREMIER.

I

ACHILLE ROCHEVILLE.

Nous sommes toujours dans la même maison de la rue des Martyrs. Dans cette maison où nous avons déjà fait connaissance avec Berthe et sa sœur ; avec l'espiègle Coralie, et le couple Barigoule, sans compter le tailleur allemand et la dame aux sangsues. Voilà déjà pas mal d'originaux pour une seule maison ; mais à Paris, où les immeubles sont considérables et les logements souvent très-exigus, il n'est point rare de rencontrer, sous le même toit, de quoi défrayer dix auteurs comiques et fournir le sujet d'une masse

d'intrigues ! et encore ! on ne sait pas tout ce qui se passe dans l'intérieur de chaque domicile, et si l'on sait à peu près ce qui est arrivé chez un locataire, il est bien douteux que l'on connaisse le fond de sa pensée, et le motif secret qui le fait agir... Combien de mystères qui restent à dévoiler et qui ne le seront jamais !... en dépit de tous les *Diables boiteux* passés et à venir.

Maintenant ayez la complaisance de me suivre au troisième étage de la susdite maison... Vous voyez que nous descendons toujours ; nous entrerons dans un bel appartement fort élégamment décoré, et sur les onze heures du matin, nous y trouverons un jeune homme de vingt-huit à vingt-neuf ans, grand, bien bâti, quoiqu'un peu maigre de corps, et dont les traits bien caractérisés sont fins, spirituels, et annoncent un penchant habituel au persiflage.

Ce jeune homme est M. Achille Rocheville, dont vous avez déjà entendu parler, et que nous avons même rencontré un moment dans la cour de la maison : c'est le possesseur du perroquet qui remplace le portier avec assez d'avantage.

En ce moment M. Achille Rocheville est enveloppé dans une charmante robe de chambre de perse, et assis devant une table sur laquelle est

servi un déjeuner confortable. Il a pour vis-à-vis un jeune homme qui semble un peu plus âgé que lui, ce qu'il doit peut-être à un air habituellement grave et même mélancolique, mais dont les traits, sans être beaux, ont quelque chose de distingué et de bienveillant.

Ces messieurs causent tout en déjeunant. Achille rit encore, parce qu'il vient de raconter à son ami le rôle qu'il a fait jouer la veille à son perroquet.

— Eh bien, Albert, riez donc avec moi... Voyons, est-ce que l'idée n'est pas drôle?

— Si fait, l'idée est ingénieuse et tout à fait digne de vous, mon cher Achille. Mais il me semble qu'elle n'a pas dû paraître si comique à celui qui en a été victime...

— Ah! à propos... vous m'y faites songer... Parbleu! mais le jeune homme s'était fâché tout rouge... je crois même qu'il voulait se battre en duel... nous avons échangé nos cartes... il se nomme Benjamin Godichon... Ah! ah! ah!... que dites-vous de ce nom-là?

— Qu'on peut s'appeler Godichon et avoir beaucoup d'esprit et de bravoure.

— Pour de la bravoure passe! mais de l'esprit, je ne vous accorde pas cela... car un homme

d'esprit changerait de nom, si son père se nommait Godichon... Au reste, il me paraît que mon jeune homme a mis de l'eau dans son vin... car il est onze heures et demie, et il n'est pas venu... Franchement, il a aussi bien fait; il eût été déplorable de se battre pour madame de Houssepignole...

— Qu'est-ce que c'est que madame de Houssepignole ?

— Une femme entretenue qui demeure au-dessus..., un fort mauvais sujet... qui aura pris le nom de Saint-Lambert pour attraper un provincial qui, sans doute, ne connaît pas encore son Paris, et tous les périls auxquels un joli garçon est exposé... surtout s'il a de la fortune. Oh! il est bien tombé avec Berthe; elle le mènera loin...

— Si ce monsieur aime cette dame, pourquoi voulez-vous qu'il se repente d'avoir fait sa connaissance ?

— En vérité, mon cher Albert, vous me feriez damner avec vos suppositions... Est-ce qu'on peut aimer ces femmes-là ?... Et, d'ailleurs, est-ce qu'il faut jamais prendre les femmes au sérieux? Allons donc!... L'amour n'est-il pas une continuelle plaisanterie!... une comédie en un

ou plusieurs actes, mais à laquelle il faut toujours un dénoûment ?

— Tout le monde ne pense pas comme vous, Achille ; il y a des personnes pour lesquelles un sentiment profond décide du sort de toute leur vie !...

— Oh ! la bonne blague..., et il dit cela avec un sérieux qui ferait croire qu'il le pense.

— Je le pense aussi. Je le sais par moi-même, j'aimais fort tendrement une jeune personne qui, de son côté, m'avait fait aussi les plus doux serments !... je fus obligé de la quitter, de m'absenter de Paris quelques semaines ; quand je revins, elle était partie pour la campagne avec sa famille.

— Ah ! elle avait une famille !... c'est bien embêtant !...

— Elle m'écrivit. D'abord ses lettres étaient charmantes, elle me témoignait le plus vif désir de me revoir... elle me priait de lui répondre sur-le-champ, de lui écrire très-souvent ; il fallait même lui faire des romances sur les airs qu'elle m'indiquait, et lui envoyer mes paroles qu'elle chantait en pensant à moi... C'était une tête un peu exaltée, un peu romanesque !... si je lui avais proposé de l'enlever, je crois bien qu'elle y aurait consenti !...

— Et vous n'avez jamais eu cette idée-là, vous !...

— Non, je ne comprends pas les enlèvements... je suis pour les amours honnêtes.

— Quel bon père de famille vous ferez !... Mais allez toujours.

— Celle que j'aimais faisait des vœux pour revenir bientôt près de moi. Je lui répondis, et cela dura ainsi trois mois ; puis elle ne m'écrivit plus, et plus tard, lorsque je sus qu'elle était de retour à Paris, j'appris en même temps qu'elle était mariée.

— Eh bien, cela rentre dans ce que je crois relativement à *la fidélité des femmes !*... histoire sans pareille... commencée à Ève avec le serpent !... ah ! ah ! ah !...

— Mais je n'ai pas pris cela en riant, moi... j'en ai éprouvé une peine profonde ! Et je ne puis encore me consoler !...

— Allons donc ! c'est que vous avez besoin de vous purger ; c'est la bile qui vous rend morose, et vous vous figurez que c'est l'inconstance de votre belle. Mais permettez-moi une question, Albert, et à laquelle vous pouvez répondre, puisque vous ne m'avez pas nommé cette dame ; votre douce amie vous avait elle tout accordé?

— Non, vraiment... je l'aimais sincèrement... et je la respectais...

— C'est là votre manière d'aimer, à vous... mais alors si vous l'aimiez tant, pourquoi donc ne l'épousiez-vous pas?...

— Je comptais bien l'épouser, j'attendais pour la demander à ses parents que j'eusse une position faite, une fortune assurée.

— Oui, oui, vous l'eussiez fait attendre une vingtaine d'années, alors vous lui auriez dit : « Chère amie, ce n'est plus guère la peine de nous marier, pour le peu de jeunesse qu'il nous reste!... » Tenez, mon cher, nous ne valons pas mieux que les femmes... Quant à cela, j'en conviens; seulement nous avons plus de franchise qu'elles ; nous dissimulons moins. Je vous le répète, je ne crois pas à la constance... Dans la vie je trouve qu'il faut s'amuser... voilà la grande affaire... à quoi bon s'affliger, s'inquiéter... pouvons-nous changer quelque chose à la marche des événements !

— Vous ne croyez à rien, vous, Achille, vous tournez en ridicule les sentiments les plus respectables, je ne pense pas que ce soit le moyen d'être heureux longtemps.

— Je ne tourne rien en ridicule... je ris,

quand on veut me faire croire à une grande douleur qu'on n'éprouve pas !...

— Vous n'avez jamais aimé, vous !

— Moi ! par exemple !... mais je ne fais que cela... Aimer, c'est ma vie... et c'est justement pour cela que je n'aime pas longtemps le même objet... En ce moment, j'en courtise deux fort gentils... sans compter le courant... une petite qui loge tout là-haut dans les mansardes... une fleuriste, à ce que je crois... oh ! c'est une rouée... elle a un amant... un niais qui passe des heures assis sur une borne en face de cette maison...

— Si ce pauvre garçon aime tant cette fleuriste, vous allez le désoler en lui enlevant sa maîtresse.

— Mon cher, si on raisonnait toujours ainsi, on n'oserait satisfaire aucun de ses penchants. Voyons... vous mangez des côtelettes de mouton en ce moment, parce que vous les aimez, et pourtant, pour que vous mangiez ces côtelettes, il a fallu tuer ce pauvre mouton qui, certes, ne vous avait fait aucun mal. Vous voyez bien que vous êtes un barbare !... privez-vous de gigot, de côtelettes, de petits rognons, et on ne tuera plus ces infortunés moutons, car on ne le fait que pour contenter votre gourmandise. Mais non,

il n'y a pas de danger que l'homme s'impose la moindre privation... Eh bien, mon cher, moi j'aime les femmes au moins autant que vous aimez le mouton... je ne les mange pas... bien au contraire, je les accable de caresses ; vous voyez bien que je suis moins cruel que vous!

— Et l'autre objet?

— Ah! l'autre!... c'est encore une grisette... la race n'est pas perdue, mon cher, et j'en rends grâce à la nature. Celle-ci est amie de la fleuriste chez laquelle elle vient souvent travailler ; elle demeure près d'ici, rue de la Tour d'Auvergne ; mais je dois avouer qu'avec celle-ci mon intrigue n'est pas encore avancée... Elle semble plus farouche... c'est-à-dire qu'elle fait la farouche... Je l'ai suivie, je lui ai parlé... elle a gardé un silence superbe!... on veut jouer la vertu... connu!...

— Vous ne croyez donc pas que cette jeune fille puisse être honnête?

— Je crois que si je lui plais elle me cédera... Hier au soir, je la guettais dans la rue, je savais qu'elle n'était pas rentrée, et je m'étais placé en embuscade à sa porte ; mais elle s'était fait escorter pour revenir, et je n'ai pu lui parler. C'est partie remise. Elle sortait de chez son amie, la fleuriste.

— Et si ces demoiselles, en se faisant des confidences, ce qui est l'usage entre jeunes filles, savent que vous leur faites la cour à toutes les deux en même temps?

— Tant mieux, c'est ce que je désire, car alors l'amour-propre s'en mêlera, ce sera à qui l'emportera sur son amie, et je triompherai plus vite!

— Peste, Achille!... savez-vous que vous êtes fort!

— Mais non, mon cher, tout cela est le pont aux ânes des amourettes. Quand on a un peu l'habitude de ce genre de vie, cela va tout seul.

— Est-ce là tout?

— Non pas... Dernièrement à une soirée donnée par un avoué... soirée fort brillante où il y avait beaucoup de femmes à citer pour leur beauté et leur toilette, j'ai remarqué une blonde charmante .. des yeux bleus, limpides, tendres... romantiques... j'ai causé avec cette jeune dame...

— Ah! c'est une dame.

— Oui, vraiment, et cela n'en est que plus piquant!...

— Vous êtes un véritable *festin de Pierre*, on finira par avoir peur de vous fréquenter, Achille.

— Mais non... puisque je traite tout cela en

riant. La jeune blonde a de l'esprit, beaucoup d'esprit même, cela m'a donné de l'espérance, parce que Larochefoucauld a dit : *L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.*

— Alors il faudrait donc de préférence épouser une sotte?...

— Ce serait payer bien cher son honneur... Ah ! *Beaumarchais* a bien raison!... où diable a-t-on été le nicher?...

— Enfin, votre dame...

— Elle fait un peu sa bégueule... je l'ai revue deux fois en société... je vais dans plusieurs maisons où elle se rend ; elle est coquette... elle est flattée que je lui fasse la cour... justement parce qu'on lui a dit beaucoup de mal de moi... l'affaire est en bon chemin...

— Et le mari?

— Ah! ma foi, je ne m'en suis pas occupé du tout !... ce n'est pas au mari que j'ai affaire. Mais vous, mon cher Albert, comment donc passez-vous votre temps? On ne vous voit pas dans le monde, ni au bois, ni aux courses, ni aux théâtres... est-ce que vous vous faites ermite?

— Non, mais je vous le répète, j'ai de la tristesse dans le cœur...

— Et pour cela vous ne prenez aucun plaisir, aucune distraction... singulière recette contre la tristesse!

— Je vais me promener dans les environs de Paris.

— Seul?

— Seul.

— Quand vous rencontrez un joli minois, vous n'avez pas envie de le suivre?

— Non, mais quand je rencontre des malheureux, je leur parle... et je cherche à les consoler.

— C'est fort bien, mais ce ne sont pas les malheureux qui vous feront oublier vos ennuis!

— Pardonnez-moi : quand j'ai pu adoucir la peine de quelqu'un... n'aurais-je tari que les larmes d'un enfant, je vous assure que je me sens moins ennuyé!

— Oh! homme incomparable!... je voudrais vous voir redresser les boiteux, rendre la vue aux aveugles et faire chanter les muets... je vous élèverais des autels... Avant peu je veux voir votre statue sur les boulevards et votre image chez les marchands d'estampes...

— Achille, moquez-vous tout à votre aise... cela ne me fâche jamais, moi.

— Je ne me moque pas... Je dis que vous êtes un autre *Montyon*, un second petit manteau bleu, une Providence en paletot et en bottes vernies. Si j'étais dans la garde nationale, je voudrais être votre tambour, j'astiquerais votre fourniment ; mais je ne puis que boire à votre santé... un verre de champagne. Allons, faites moi raison... Albert Montbreilly.

— Je le veux bien, car sans cela vous croiriez que vos plaisanteries m'ont offensé...

— Si je pensais cela, mon cher ami, je ne rirais pas avec vous... mais je sais que vous avez un charmant caractère, et c'est pour cela que je voudrais vous égayer, vous voir partager mes plaisirs... triompher de ce chagrin qui, après tout, est un enfantillage... Que diable! prenez donc l'amour, les femmes, les hommes et les...

Le bruit de la sonnette interrompit Achille dans son discours.

— Tiens! une visite... un ami qui vient déjeuner peut-être... nous pouvons lui offrir une place.

Un domestique entre en disant :

— Un monsieur vient de se présenter, qui demande à parler à monsieur.

— Quel est cet individu?...vaut-il la peine que

je quitte mon déjeuner pour l'entendre?... a-t-il dit son nom?

— Il m'a dit d'annoncer M. Benjamin Godichon.

Achille ne peut réprimer un léger mouvement de surprise, puis il jette un regard sur Albert, qui secoue légèrement la tête en murmurant :

— Vous le voyez, on peut s'appeler Godichon et être un fort brave homme.

— Faites entrer ce monsieur, dit Achille.

Le domestique sort, et bientôt Benjamin Godichon est introduit près des deux jeunes gens, qui se lèvent pour le recevoir. Achille fait quelques pas au-devant du nouveau venu et lui présente un siége, en lui disant :

— Mille pardons, monsieur, si je vous reçois à table, mais je déjeune avec un ami; je pense que vous nous permettrez de continuer?... On cause très-bien en mangeant... Si vous n'aviez pas déjeuné et qu'il vous fût agréable de faire comme nous...

— Je vous remercie, monsieur, répond Benjamin tout surpris de l'accueil gracieux que lui fait ce monsieur, chez lequel il vient dans l'intention de se battre. J'ai déjeuné, et...

— Alors, monsieur, prenez la peine de vous

asseoir et permettez que je me remette à table; un déjeuner est une chose qu'il ne faut jamais faire en deux fois. N'est-il pas vrai, Albert?

Albert se contente d'incliner la tête, tout en regardant de côté le jeune homme qui vient d'arriver.

Benjamin s'est décidé à s'asseoir, mais il prend aussitôt la parole.

— Monsieur, je ne vous dérangerai pas longtemps...

— Vous voyez bien, monsieur, que vous ne me dérangez pas du tout.

— Vous ne me remettez peut-être pas... c'est moi qui... hier... dans la cour...

— Je vous remets parfaitement... vous avez eu une querelle sérieuse avec mon perroquet... Tenez, voilà le coupable... As-tu déjeuné, Jacquot?

Le perroquet gris relève la tête et s'écrie :

— C'est ici, c'est ici! c'est ici!

Benjamin se pince les lèvres.

Albert dissimule assez mal une envie de rire, et Achille continue :

— Ce gaillard-là était né pour tenir l'emploi des concierges. Enfin, monsieur, il paraît que je vous ai offensé, vous désirez que je vous rende

raison, je suis à vos ordres... Aujourd'hui, il est peut-être un peu tard pour se battre, le temps est superbe, il y aura du monde partout. Si vous n'étiez pas trop pressé, nous pourrions remettre cela à demain matin de bonne heure.

— Je le veux bien, monsieur.

— Alors, dites-moi votre heure, et le lieu du rendez-vous.

— Huit heures, à la porte Maillot.

— Très-bien ; vos armes ?

— Des pistolets.

— C'est une chose convenue, vous amènerez un témoin ; M. Albert Montbreilly que voilà sera le mien.

— Il suffit, monsieur.

Benjamin se lève et se dispose à partir ; Achille l'arrête en lui disant :

— Pardieu, monsieur, puisque cette affaire est arrangée, vous seriez bien aimable maintenant de boire avec nous un verre de champagne... Il me semble que nous ne sommes pas de ces gens qui ont besoin pour se battre de se mettre en fureur ; je trouve, moi, qu'il est de bien meilleur goût de conserver pour son adversaire les égards et les procédés que l'on doit à un homme de cœur, c'est se conduire un peu en

gentilhomme du vieil âge, mais nos pères avaient aussi du bon... Êtes-vous de mon avis?

Benjamin demeure tout surpris de l'invitation que son adversaire vient de lui adresser, et il ne sait encore à quoi se décider; mais, pendant qu'il hésite, Albert a versé du champagne dans une coupe et il la présente au jeune homme en lui disant :

— Monsieur, permettez-moi d'avoir l'honneur de trinquer avec vous.

Le ton gravement poli d'Albert achève de décider Benjamin, il prend la coupe, salue les deux amis, et avale le champagne.

Puis Albert lui présente des macarons, et il en prend quelques-uns, en se disant :

— Puisque j'ai accepté du champagne, je puis bien manger des macarons.

Achille se met à causer de l'opéra nouveau, des actrices en vogue, des auteurs en renom, des dames à la mode; il entremêle tout cela de réflexions si plaisantes, de mots si comiques, que Benjamin éprouve un vrai plaisir à l'écouter et vide encore sa coupe qu'Albert avait de nouveau remplie.

Le vin de Champagne a l'heureux privilége de donner à l'esprit ce feu, ce petillement qu'il

montre dans les verres et de chasser les humeurs noires et les vieilles rancunes.

Il y avait déjà dix minutes que Benjamin écoutait Achille Rocheville débiter une foule d'anecdotes piquantes avec une gaieté et un entrain qui n'appartenaient qu'à lui, lorsque, profitant d'un moment où son ami se tait pour boire, Albert prend à son tour la parole, en disant d'un air sérieux :

— Maintenant, messieurs, voulez-vous me faire le plaisir de m'écouter un moment... Achille, que voilà, est un fort brave garçon, je ne cherche point à excuser son humeur moqueuse, je n'entends parler que de sa bravoure dont il a déjà malheureusement donné trop de preuves. Quant à vous, monsieur, que je n'ai point l'honneur de connaître, la démarche que vous faites aujourd'hui prouve également en faveur de votre courage. Ceci étant une chose entendue, voudriez-vous bien me dire à présent pourquoi vous voulez vous battre ? Car lorsqu'un duel n'est pas indispensable, il me semble que c'est plus qu'une faute de le permettre. Si l'on est excusable de répandre le sang pour laver une attaque à notre honneur, on est parfaitement niais de jouer sa vie pour un malentendu ou une mau-

vaise plaisanterie. Voyons, monsieur? franchement, il n'est pas possible que vous vouliez tirer le pistolet pour l'histoire du perroquet; il y a donc un autre motif?

— Ma foi! je n'en connais pas d'autres! dit Achille.

Benjamin balbutie avec embarras :

— Quand j'ai dit que j'allais chez madame Saint-Lambert, monsieur s'est mis à rire encore plus fort.

— Ah ! c'est vrai! c'est vrai, je ne m'en cache pas.

— Pourquoi cela?

— Parce que madame Saint-Lambert n'a jamais existé, que la personne qui a pris pour vous ce nom-là n'est qu'une certaine madame Houssepignole, lorette émérite, qui a rempli chaque quartier du bruit de ses aventures, qui dans cette maison a souvent eu des scènes fort désagréables, avec un nommé Sandarac, homme de probité équivoque, qui l'entretenait pour le moment; parce qu'elle fait passer pour sa femme de chambre une petite fille de treize ans qui n'est autre que sa sœur; enfin parce que j'ai deviné que vous étiez un nouveau pigeon, passez-moi le terme, que cette dame voulait plumer.

Benjamin, qui est resté tout abasourdi par ce qu'il vient d'entendre, répond enfin :

— Monsieur, vous traitez bien mal cette dame... Ne pourrais-je pas croire...?

— Que je suis un amant qu'elle a dédaigné. Oh! non pas, vous vous tromperiez bien... Tenez, M. Benjamin, je commence à trouver que mon ami Albert a raison : ce serait une sottise de nous battre pour cette dame, elle n'en vaut vraiment pas la peine. Elle vous plaît en ce moment, très-bien, soyez son amant tant que cela vous amusera, et quand vous désirerez rompre avec elle, je m'engage à vous prouver la vérité de tout ce que je vous ai dit sur son compte. Cela vous va-t-il? voulez-vous avoir confiance en moi, ou tenez-vous à notre duel? Je ferai ce que vous voudrez.

— Ma foi, monsieur, j'ai confiance en vous... j'aime mieux cela.

— Touchez là, monsieur.

— Et moi, messieurs, dit Albert, comme je désire cimenter cette réconciliation dont je revendique l'honneur, permettez-moi de vous offrir après-demain dimanche, à dîner; j'espère que vous ne me refuserez pas.

— J'accepte de grand cœur, dit Achille.

— Moi de même, répond Benjamin, où sera le rendez-vous ?

— Boulevard Montmartre, passage Jouffroy, à cinq heures et demie; cela vous va-t-il?

— Parfaitement.

— A dimanche donc.

— A dimanche, messieurs.

Et Benjamin Godichon sort de chez Achille, tout surpris d'avoir trouvé deux nouveaux amis, quand c'était un duel qu'il allait chercher.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

LA CHAMBRE D'AUGUSTA.

La rue de Latour-d'Auvergne, située tout au haut d'un faubourg et fort près d'une barrière, semble tenir le milieu entre la ville et la campagne. Quoique bien habitée, on y rencontre peu de monde, et les voitures y sont fort rares; sans doute la courbure de ce chemin engage les cochers à ne le prendre que lorsqu'ils y sont forcés. Dans cette rue, placée sur une hauteur, on respire un air vif et pur, et l'on trouve, dans quelques maisons, ce qui est devenu si rare dans Paris, des jardins.

La maison où demeurait la jolie Augusta jouissait de cet avantage, elle possédait un jardin assez grand, embelli par de vieux arbres et de jeunes fleurs. A la vérité, ce jardin appartenait exclusivement au locataire qui occupait tout le premier étage; mais les autres en avaient la vue; c'est quelque chose dans Paris, où la vue d'un peu de verdure devient si rare.

Deux modestes chambres composaient tout le logement de mademoiselle Augusta, et encore la première ne pouvait-elle compter que pour une espèce d'entrée, n'ayant pas de cheminée, et pour croisée qu'un œil-de-bœuf, triste jour de souffrance qui en donnait fort peu dans cette pièce. Mais la seconde chambre, véritable logement de la jeune fille, était grande, commode, et gentiment meublée ; il n'y avait rien d'élégant, de coquet, aucune de ces jolies fantaisies que l'on trouve chez les lorettes, ou dans le boudoir de l'artiste; mais tout était propre, convenable, bien tenu; cela ne sentait ni la gêne, ni le désordre : ces deux plaies que l'on reconnaît trop souvent dans le ménage d'une femme.

Cette chambre, située au troisième étage, et dont la croisée donnait sur le jardin qui s'étendait derrière la maison, était tendue avec un joli

papier rose, le meuble était couvert de housses en perse, dont le dessin était de la même couleur que le papier. Sur la cheminée, dans deux vases de porcelaine, il y avait toujours des roses, tant que la saison permettait d'en avoir à bon marché. Tout était donc rose dans ce charmant réduit, tout jusqu'à celle qui l'habitait, et sans lui adresser de fades compliments, on pouvait chez elle se croire dans un riant parterre, où le voisinage du jardin entretenait constamment de l'air et de la fraîcheur, tandis que, placés sur le sommet des branches qui touchaient presque la fenêtre de la chambre, des milliers d'oiseaux semblaient par leurs chants vouloir encore embellir ce séjour de jeune fille.

Il est quatre heures de l'après-midi, et Augusta est assise devant la fenêtre où elle travaille, regardant alternativement le jardin et son ouvrage, souvent aussi jetant les yeux sur un portrait de femme, en buste, de grandeur naturelle, qui est placé en face de son lit, et au-dessus duquel on a fait tenir plusieurs branches de buis bénit. Ce portrait est celui d'une femme jeune encore, et dont la figure est pleine de charme; en l'examinant quelque temps, il est facile de remarquer la ressemblance qui existe entre l'ori-

ginal de ce portrait et les traits d'Augusta.

—Pauvre maman ! se dit la jeune fille qui vient de porter de nouveau ses regards sur le portrait. Tu as l'air de me regarder... comme si tu voulais me parler... Ah ! tu me gronderais peut-être... tu n'es pas contente de moi... Tu me dis que j'ai tort de penser à ce monsieur qui me suit, qui m'attend, qui me guette, en me jurant qu'il m'aime, qu'il m'adore et qu'il veut faire mon bonheur !... Oh ! non, ce n'est pas comme cela que l'on s'y prend quand on veut faire le bonheur d'une jeune fille honnête... Mais rassure-toi, ma pauvre maman, je ne l'écouterai pas, ce M. Achille Rocheville, qui fait aussi la cour à Coralie, et peut-être encore à bien d'autres... C'est un trompeur que cet homme-là... c'est un inconstant qui met tout son bonheur à séduire les femmes assez simples pour le croire... ou bien... comme Coralie, par exemple, assez coquettes pour avoir l'espérance de s'en faire aimer... Mais non, je ne l'écouterai pas... car je ne veux pas faire comme Coralie. Sois tranquille, maman, je serai sage, moi, je me rappellerai tes conseils, tes leçons et tes exemples... Tu fus toujours bonne... vertueuse... tu ne fus pas heureuse, pourtant !... ce n'est pas juste, cela, mais

je me souviens que tu m'as répété souvent que tu te serais trouvée beaucoup plus à plaindre si tu n'avais pas eu ta conscience en repos, et que cela donnait un grand courage dans la peine lorsqu'on pouvait se dire qu'on ne l'avait pas méritée.

Après cette invocation mentale à sa mère, Augusta se lève, elle va prendre une petite image de sainte, sa patronne, modestement encadrée en bois jaune, et qui est attachée dans la ruelle de son lit. Cette image à la main, elle s'agenouille devant le portrait de sa mère, puis elle fait une prière dans laquelle elle intercède sans doute sa patronne pour que ses vœux arrivent plus vite à sa mère.

La jeune fille est depuis longtemps revenue à son travail, elle semble plus gaie, plus heureuse depuis qu'elle a adressé sa prière à sa mère, elle regarde avec calme dans le jardin, elle écoute en souriant le chant des oiseaux qui, rassemblés sur des branches tout près de sa croisée, ont l'air de former pour elle leurs doux concerts, et de lui dire : C'est pour toi que nous venons chanter ici.

Deux petits coups frappés à la porte de la première chambre tirent Augusta de son occupation. Elle crie :

— Entrez... la clef est sur la porte.

Bientôt Cotonnet pénètre à petits pas, et de l'air craintif qui lui est habituel, jusque dans la jolie chambre rose.

— Ah! c'est vous, M. Cotonnet!...

— Oui, mademoiselle... c'est moi qui ai osé me permettre, ça ne vous contrarie pas que je sois venu chez vous?...

— Non, M. Cotonnet... quand on ne reçoit que des personnes honnêtes, il me semble qu'il n'y a aucun mal...

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle... car si ça vous contrariait... il faudrait me le dire... ne vous gênez pas... je m'en irais tout de suite.

— Encore une fois, je vous répète que cela ne me contrarie en rien... Eh! mon Dieu!... si je voulais mal faire... je suis bien ma maîtresse... personne ne m'en empêcherait...

—C'est vrai... vous êtes majeure, vous, mamzelle Augusta!... vous avez le droit de faire vos volontés...

— Oui, j'ai vingt-deux ans, ce n'est pas pour cela que je me crois ma maîtresse... Si j'avais encore ma mère!... ah! je ne me regarderais jamais comme ayant le droit de faire mes volontés!...

— Mais vous l'avez perdue... ainsi que votre père?

— Ne parlons pas de cela, M. Cotonnet. Mais prenez donc une chaise... vous n'allez pas rester ainsi debout au milieu de la chambre...

— Oh! ne faites pas attention... mademoiselle... Elle est bien jolie, votre chambre... c'est tout rose ici... c'est très-bien meublé...

— Tout cela me vient de ma pauvre maman... elle adorait les roses... moi, je les aime beaucoup aussi... et, autant que je le puis, je me pare de ces fleurs... si j'avais de la place sur mes fenêtres, j'y mettrais des rosiers... mais il n'y a pas moyen... Voyons, M. Cotonnet, vous ne voulez donc pas prendre une chaise, il faut alors que ce soit moi qui vous en donne une...

— Oh! non, mademoiselle... je vais m'asseoir.

Et Cotonnet se décide enfin à prendre un siége, qu'il place au milieu de la chambre et sur lequel il s'assoit en poussant un profond soupir.

— Vous avez du chagrin, M. Cotonnet, je vois bien cela... C'est sans doute pour me le conter que vous êtes venu?... Eh bien! parlez; je vous écoute.

— Hélas! oui, mademoiselle... j'ai du cha-

grin... Oh! tenez, je suis désespéré... je suis désolé...

— Et c'est encore Coralie qui cause votre peine!

— Sans doute!... Et qui donc?... C'est fini, mademoiselle... c'est fini pour toujours.. Oh! cette fois, je n'ai plus d'espoir!

— Bah! entre amants, on dit qu'on se brouille et qu'on se raccommode si souvent!...

— Oui, quand on s'aime encore des deux côtés; mais quand il n'y a plus qu'un côté qui aime, on se raccommode mal... Alors ça casse de nouveau, et on finit par ne plus se raccommoder du tout! Voilà où j'en suis maintenant avec Coralie.

— Vos huîtres d'hier n'ont donc pas produit leur effet?... C'est bien étonnant: elle qui dit si souvent qu'elle ferait... je ne sais quoi pour des huîtres!...

— Ah! mademoiselle, c'est qu'il m'est arrivé une foule d'aventures... j'ai tant de guignon... Figurez-vous qu'hier au soir, en vous quittant, je suis allé, avec mes huîtres, frapper chez Coralie. Elle n'a pas voulu m'ouvrir... J'ai eu beau la supplier et lui dire que je lui apportais des huîtres, elle m'a crié à travers la porte: « Gar-

dez-les! je n'en veux pas! Laissez-moi tranquille!... » Alors, moi, qu'ai-je fait? Je me suis couché devant sa porte et j'y ai passé la nuit... en travers, sur le carré. J'avais placé ma bourriche à mes pieds... quelquefois même je mettais ma tête dessus... mais je n'aime pas cette odeur-là en dormant, et je refourais la bourriche à mes pieds...

— Eh bien, ce matin?

— Oh! nous n'y sommes pas, mademoiselle!... Figurez-vous d'abord qu'il est arrivé tout plein d'événements dans la nuit; c'est une bien drôle de maison que celle où loge Coralie; il y a de bien singuliers locataires!... Je ne sais pas ce qu'ils font la nuit : ils se promènent dans l'escalier, apparemment. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant que je m'étais endormi, l'un d'eux est venu me donner des coups de pied qui m'ont éveillé. J'ai crié; il a crié au voleur; toute la maison est accourue... Ce monsieur avait reçu de la colle plein la figure. J'ai bien idée que c'est Coralie qui lui aura fait ce cadeau... C'est un grand long, maigre, laid...

— M. Barigoule, le voisin du cinquième, qui a voiture.

— Je ne sais pas s'il a voiture, mais il a une

bien vilaine robe de chambre... Il me prenait pour un voleur. Heureusement une petite fille du quatrième, qui m'avait vu monter, m'a reconnu ; on a fini par aller se coucher, et moi je me suis rendormi.

— Toujours sur le carré ?

— Oui, mademoiselle, toujours sur le carré.

— Pauvre garçon !

— Quand j'ai du chagrin, moi, il paraît que je dors très-profondément, car je ne me suis éveillé que lorsque Coralie a ouvert sa porte ce matin. En me voyant, elle commence par m'appeler imbécile. Moi je lui dis : « Acceptez au moins mes huîtres pour votre déjeuner. » Probablement elle avait faim, car je la vois sourire, et elle me répond : « Où sont-elles donc, ces fameuses huîtres? » Ah ! mademoiselle ! jugez de ma surprise : je regarde à mes pieds, à ma tête, partout sur le carré... plus de bourriche ! elle avait disparu !

— Ah ! mon Dieu ! on vous l'avait donc volée ?

— Il faut bien qu'on me l'ait volée : je suis descendu chez le portier ; j'ai été frapper aux portes chez chaque locataire ; j'ai demandé partout si on n'aurait pas vu ma bourriche, personne ne l'avait vue... Vous pensez bien que

celui qui l'a prise n'avait pas l'intention de la rendre. Mais le pis de tout cela, c'est que Coralie m'a traité de menteur ; elle prétend que j'ai voulu me moquer d'elle avec des huîtres que je n'avais pas ; et après m'avoir dit une foule de vilains mots, elle a refermé sa porte en me déclarant encore qu'elle me défendait de revenir frapper chez elle, et que si je couchais sur son carré, elle me ferait donner la schlague par son voisin l'Allemand... Je m'en suis allé désolé... Vous voyez que c'est bien fini... Ah ! je suis bien malheureux !

Cotonnet termine son récit en se mettant à pleurer.

— Voyons, M. Cotonnet, ne pleurez pas ainsi... D'abord cela ne vous avance à rien...

— Ah ! je le sais bien, mamzelle, ça me rougit le nez, voilà tout... mais je ne peux pas m'en empêcher...

— Je comprends que l'on n'est pas maître de cela : il est facile de dire : Ne pleurez plus ; il est difficile de tarir les larmes... Mais qui a pu vous voler vos huîtres ?

— Je crois que je le sais...

— Ah ! comment donc cela ?

— En quittant ce matin le carré et la maison

de votre amie, j'étais désolé et furieux tout à la fois, car enfin, si j'avais eu ma bourriche, Coralie m'aurait peut-être *r'aimé!...* L'amour des femmes tient à si peu de chose! Je suis donc allé m'établir sur une borne, presque en face de sa maison, les bornes sont à tout le monde, on ne pouvait pas me chasser de là, et je me disais : Ceux qui ont mangé les huîtres ne garderont certainement pas les coquilles; il n'est pas huit heures du matin, on a encore le droit de venir déposer ses ordures dans la rue; attendons, je verrai qui est-ce qui déposera des coquilles d'huîtres.

— C'était fort bien imaginé cela!

— Je reste donc en faction sur ma borne. Une bonne demi-heure s'écoule. Enfin j'aperçois quelqu'un qui sort de la porte cochère, tenant un vieux panier à la main, et qui vide lestement le contenu de son panier dans la rue, puis le dépose dans un coin et court acheter du lait à une laitière qui stationnait à vingt pas plus loin. J'avais sur-le-champ reconnu la petite fille du quatrième qui m'avait parlé la veille quand j'étais monté, et qui alors m'avait même demandé si je voulais lui donner des huîtres...

— C'est la sœur de madame Houssepignole.

— Je crois que oui. Mais jugez de ce que j'éprouvai en reconnaissant que c'était des coquilles d'huîtres que la petite fille était venue jeter au coin de la rue : et il y en avait un gros tas... j'en avais six douzaines dans ma bourriche... c'était bien ça. Furieux, je me plante devant la porte, j'y attends la petite fille; elle revient bientôt avec une boîte de fer-blanc pleine de lait. « Mademoiselle, lui dis-je en l'arrêtant, c'est donc chez vous que l'on a mangé mes huîtres?... Savez-vous que je trouve ce procédé un peu trop sans gêne ? » Croiriez-vous, mamzelle Augusta, que cette petite me répond d'un air impertinent :

« — De quoi ! vos huîtres ? Qu'est-ce que vous nous chantez? Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur!... on n'a pas mangé d'huîtres chez nous.

« — Comment, mademoiselle, on n'a pas mangé d'huîtres chez vous... et d'où viennent donc ces écailles que vous venez de jeter dans la rue?...

« — Moi ! ce n'est pas vrai... je n'ai pas jeté d'écailles... c'est quelqu'un d'autre qui a mis ça là! »

— Je vous avouerai, mademoiselle, que je suis

resté confondu de l'effronterie de cette petite fille : elle mentait avec tant d'assurance, que si je ne l'avais pas vue, de mes propres yeux vue, j'aurais douté du fait. Cependant, comme je voulais la retenir encore, en lui prenant le bras je fis tomber quelques gouttes de lait hors de la boîte qu'elle tenait. Aussitôt elle se met à pousser des cris perçants, en appelant à son secours comme si je la battais. Quelques voisins accourent ; puis un grand monsieur, qui a l'air très-méchant, sort de la maison, écarte brusquement le monde et s'approche de la petite en s'écriant :

« — Qu'est-ce qu'il y a, Marinette ? Que t'a-t-on fait ?

« — C'est ce monsieur qui m'ennuie avec ses huîtres, qu'il dit que nous avons mangées... parce qu'il y a des coquilles dans la rue... Est-ce que cela me regarde ?... Il m'empêche de passer... il est cause que je renverse mon lait... Faites-le donc finir, M. Sandarac...

« Le grand monsieur renfonce son chapeau sur une de ses oreilles, fronce les sourcils et s'approche de moi en criant :

« — De quel droit arrêtez-vous cette enfant ?... Pourquoi vous permettez-vous de l'interpeller sur ce qu'elle a mangé ?... Est-ce que cela vous re-

garde, ce que nous mangeons?... Vous êtes bigrement curieux, mon petit monsieur! Et quand même nous aurions mangé des huîtres, pourquoi s'ensuivrait-il de là que ce sont les vôtres?... Est-ce qu'on ne trouve pas des huîtres partout?... Paris en fourmille!... celles qui se mangent d'abord, dont je fais grand cas, puis celles qui ne se mangent pas... genre auquel vous appartenez... Tâchez donc de laisser cette petite tranquille et prenez garde à vos propos; sinon, c'est à moi que vous aurez affaire, jeune homme! »

J'étais resté tout étourdi de ce flux de paroles, je ne répondis rien... car enfin, j'étais bien persuadé que c'étaient mes huîtres que l'on avait mangées chez la petite, mais je ne pouvais pas le prouver. Alors la petite rentra dans la maison, le monsieur s'éloigna, la foule se dispersa, et moi je me rendis à mon magasin de nouveautés, en tâchant de renfermer mes larmes; puis, quand j'ai pu m'échapper, j'ai eu l'idée de venir vous conter mes chagrins... vous êtes si bonne, mam'zelle Augusta!... vous ne vous moquez pas de moi, vous!

— Par exemple, se moquer de quelqu'un qui souffre!... il faudrait avoir un bien mauvais cœur...

— Oh! il y a des gens qui se moquent de tout!... Ensuite j'ai pensé aussi que... si vous vouliez... car enfin, hier au soir vous avez vu ma bourriche, n'est-ce pas, mam'zelle, et vous savez que mes huîtres ne sont pas des inventions pour attraper Coralie!

— Sans doute; je vous comprends, M. Cotonnet, vous désirez que j'aille affirmer à Coralie que vous ne mentiez pas en lui disant que vous aviez des huîtres pour elle...

— C'est cela, mademoiselle, ça me ferait bien plaisir; non que je pense que cela fera revenir Coralie sur sa résolution de ne plus me voir... Oh! elle ne m'aime plus, je l'ai bien remarqué depuis quelque temps... et on ne peut pas forcer l'amour à revenir sur ses pas quand il a une fois pris sa canne et son chapeau!... Mais, c'est égal, je serais bien aise de ne point passer à ses yeux pour un menteur... pour un faiseur d'histoires... d'abord je ne sais pas en faire, moi, des histoires... ensuite je ne lui ai jamais dit un mensonge à Coralie, et je ne veux pas qu'elle puisse avoir ce reproche à m'adresser.

— Soyez tranquille, M. Cotonnet, je verrai Coralie, j'irai exprès pour vous dès ce soir. Je lui dirai ce qui est, il ne me sera pas difficile de

lui prouver que vous ne lui avez pas menti.

— Merci, mademoiselle... je vous suis bien obligé... Et me permettez-vous de revenir... pour savoir seulement ce qu'elle vous aura répondu ?

— Mais, certainement, je n'y vois aucun inconvénient.

— En ce cas, je reviendrai demain... si vous y êtes... Si vous n'y êtes pas, ça ne fait rien, je reviendrai une autre fois...

— J'y suis toujours, moi, je ne sors que pour reporter mon ouvrage tous les samedis dans l'après-dînée... excepté cela, il est bien rare que je m'absente.

— Au revoir, mademoiselle Augusta... en vous remerciant mille fois de votre bonté...

— Mais cela n'en vaut pas la peine...

— Elle est bien jolie votre chambre rose... ah ! Coralie n'a jamais eu l'idée d'arranger sa chambre comme ça...

Cotonnet va s'éloigner ; mais au moment de sortir de la chambre, il s'arrête en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! à propos... suis-je bête... où diable ai-je donc l'esprit ?... C'est le chagrin qui m'abrutit...

— Qu'est-ce donc, M. Cotonnet ?

— Mam'zelle, c'est qu'en sachant que je mon-

tais chez vous, votre portier m'a dit : « Monsieur, voulez-vous vous charger d'une lettre pour mademoiselle Augusta ? » Comme de raison j'ai accepté, et je n'y pensais plus... j'allais m'en aller avec la lettre sans vous la remettre...

— Une lettre pour moi... c'est bien singulier, je n'en reçois jamais... à moins que ce ne soit... oh ! mais non, ce n'est pas probable !...

Augusta a poussé un profond soupir, une pensée triste vient d'assombrir son âme, et c'est presque en tremblant qu'elle reçoit la lettre que Cotonnet lui présente ; elle jette aussitôt les yeux sur la suscription, et murmure presque imperceptiblement :

— Oh non !... ce n'est pas de lui...

Cotonnet, ayant remis la lettre dont il s'était chargé, dit de nouveau adieu à la jeune fille et se hâte de s'en aller pour laisser Augusta libre de lire ce qu'on lui écrit.

— Que j'étais folle ! se dit Augusta tout en considérant l'écriture de l'adresse, espérer que cette lettre était de... mon père !... est-ce que mon père s'occupe de moi !... est-ce qu'il se rappelle seulement que j'existe !... Mais qui donc peut m'écrire ?... Voyons !

Elle brise le cachet, regarde la signature ; aus-

sitôt une vive rougeur colore son visage, et elle cesse de lire en se disant :

— M. Achille Rocheville... comment ! il ose m'écrire... c'est bien hardi cela, car enfin je ne le connais pas, moi, ce monsieur !... je ne devrais peut-être pas lire sa lettre... mais je l'ai décachetée... et maintenant, je lui dirais que je ne l'ai pas lue qu'il ne le croirait pas... Voyons donc ce qu'il m'écrit... Mon Dieu !... c'est singulier... je me sens tout émue... oh ! c'est de colère de ce qu'il ose m'écrire.

Tout en cherchant à se persuader qu'elle est en colère, Augusta lit avidement ce billet :

« Charmante Augusta,

« Vous allez me trouver bien hardi, bien audacieux, bien impertinent peut-être, et pourtant, quand on brûle d'envie de faire la connaissance d'une personne, et qu'elle ne veut jamais nous écouter, qu'y a-t-il de mieux à faire que de lui écrire ! Je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes fort jolie, vous le savez ; de vous répéter que je suis fou de vos beaux yeux, vous le savez aussi. Mais vous me fuyez, et c'est fort mal. Quelque chose me dit que nous devons finir par nous rapprocher... pourquoi donc reculer ce moment

qui doit infailliblement arriver ? Rapprochons-nous tout de suite. Si vous refusez de m'écouter, vous serez cause d'un grand malheur : l'eau, le fer ou le poison seront ma ressource ; mais franchement j'aimerais mieux mourir dans vos bras. Je vous attends ce soir, à neuf heures, dans le passage noir de l'Opéra, et si vous ne venez pas, je vous le répète, mon désespoir est capable de me porter à quelque fâcheuse extrémité ; mais vous ne voudrez pas ma mort, et vous viendrez, ne fût-ce que pour me dire que vous me détestez. J'aimerais mieux cela que de vous attendre en vain.

« Celui qui jure de vous adorer
toute sa vie.

« Achille Rocheville. »

Après avoir lu ce billet, Augusta reste quelques moments pensive. D'abord elle a éprouvé du dépit, parce que le style de la lettre lui a semblé très-libre et presque familier, puis la colère a fait place à l'envie de rire, et elle a fini par jeter la missive sur une table en se disant :

— Il me croit donc bien niaise, ce monsieur !... menacer de se tuer si je ne vais pas à ce rendez-vous... Oh ! je ne crains pas cela !... on ne se tue

pas pour quelqu'un qui veut toujours rester honnête... Me donner un rendez-vous... et croire que j'irai? Il a donc une bien mauvaise opinion de moi, ce monsieur... Ah! c'est qu'ils en trouvent tant qui leur cèdent si facilement... J'irai ce soir chez Coralie, d'abord, pour faire plaisir à ce pauvre Cotonnet, et ensuite... je tâcherai de savoir si M. Achille lui fait encore la cour... Ce ne sera pas difficile, elle aime tant à parler de ses conquêtes... C'est dommage pourtant que ce jeune homme soit un coureur... car il est très-bien!



CHAPITRE TROISIÈME.

III

LE PEINTRE TAMBOUREAU.

Avant de suivre la jeune Augusta chez son amie Coralie, sachons où en étaient les amours de Benjamin Godichon avec madame Saint-Lambert, née Villa della Tormas de Villaréal, que son voisin Achille appelle tout simplement madame Houssepignole.

Nous avons vu le naïf amoureux revenir de Passy de fort mauvaise humeur, quoique son compagnon de route, le jeune Boucaros, fît tous

ses efforts pour l'égayer. Benjamin était rentré chez lui vexé, il s'était couché vexé, et s'était endormi dans la même situation d'esprit, ce qui avait dû lui faire faire de vilains rêves, car on a beau se moquer des songes, il est bien certain qu'ils empruntent toujours quelque chose à notre vie réelle.

A huit heures du matin, Benjamin était encore dans son lit où il ne dormait plus, et repassait dans sa mémoire ce qui lui était arrivé la veille. Il se rappelait les tendres discours que la séduisante Berthe lui avait tenus, ses œillades enflammées, ses soupirs au moins aussi brûlants que ses œillades, ses regrets de ce que la voiture qui les avait emmenés à la campagne se fût trouvée dépourvue de stores, puis enfin ce qu'elle lui avait promis après le dîner.

Et il se disait :

— Certainement, cette femme-là m'aime... ce n'est point une coquette qui veut se moquer de moi!... Ce n'est pas sa faute si je vais bêtement prendre une voiture qui n'est pas pourvue de tous ses agréments.

Ensuite Benjamin se mettait à récapituler ce qu'il avait dépensé la veille en ombrelle, flacons, odeurs, parfums, dîners, glaces, punch et voitu-

res. La somme était assez ronde pour une première journée ; elle lui eût semblé minime s'il avait été heureux.

Ces réflexions avaient mené le pauvre amoureux jusqu'à neuf heures passées ; il regardait tristement sa montre et se disait :

— Viendra-t-elle me voir?... Il me semble qu'elle me l'a promis hier... en me quittant pour rejoindre son oncle... Oui, elle m'a dit : « J'irai chez toi demain... » Mais à quelle heure?... S'il faut que je reste toute la journée sans sortir pour l'attendre, ce ne sera pas divertissant. Je vais toujours me lever.

Et Benjamin sortait de son lit quand la sonnette retentit avec violence. En trois secondes le jeune homme est à la porte, il a pris à la hâte sa robe de chambre, qu'il n'a pas eu le temps de passer et qu'il a jetée sur lui comme les hussards de Chamboran portent leur veste. Il a ouvert : c'est madame Saint-Lambert qui est entrée. Le jeune homme saute de joie et en sautant il laisse tomber sa robe de chambre, ce qui lui donne plus de facilité pour sauter. Mais bientôt honteux d'être vu si peu couvert, il va s'excuser, lorsqu'il s'aperçoit que sa séduisante visiteuse se dispose à se mettre dans un costume

analogue au sien. Benjamin comprend alors que ses excuses seraient pour le moins intempestives; il ne songe plus qu'à profiter de ce bonheur qu'il tient enfin, car Berthe a été fidèle à sa promesse, et cette fois il n'y a plus d'oncle, de rencontres, de contre-temps, d'obstacles, et le plaisir est bien plus vif quand on a eu tant de peine à le saisir.

Aussi la conversation qui eut lieu entre Benjamin et sa belle se prolongea-t-elle jusqu'à onze heures. Alors seulement madame Saint-Lambert avait remis son châle, son chapeau et encore quelques autres objets faisant partie de sa toilette.

— Est-ce que vous allez déjà me quitter? avait dit le jeune amoureux.

— Il le faut, j'ai affaire chez moi... j'attends une réunion de famille.

— Vous ne déjeunez pas avec moi ?

— Impossible... d'ailleurs je n'ai pas faim... j'ai mangé hier au soir des huîtres que j'ai encore sur l'estomac.

— Des huîtres... comment ? vous avez soupé hier à Passy ?

— Oui, une fantaisie de mon oncle ; vous comprenez bien que je n'avais pas faim, mais je n'ai pas osé refuser.

— Quand donc vous reverrai-je?...

— Demain... sur le midi, je viendrai, cher amant... Est-ce que je pourrais exister un jour sans te voir?... Ah! si tu m'aimais comme je t'aime... joli petit monstre!

— Mais je vous aime beaucoup aussi!

— C'est bien... la suite me le prouvera... A propos, cher ami, j'espère que tu ne penses plus à ta petite altercation avec mon voisin... ce mauvais sujet d'Achille Rocheville!...

Benjamin avait tout à fait oublié cette aventure, que Berthe venait maladroitement de lui rappeler.

— Tu sens bien, ô mon Benjamin, que je ne veux pas que tu aies une affaire... Exposer tes jours!... ô Dieu! D'ailleurs ils ne t'appartiennent plus tes jours, ils sont à moi, tu me les as consacrés, ils sont ma propriété... je te défends de l'aliéner... Ensuite je dois te prévenir que je ne veux pas... de quelque temps au moins, que tu reviennes dans la maison que j'habite. Mon oncle a des soupçons... je ne sais pas s'il nous a vus hier ensemble... je le crains; s'il te revoyait maintenant dans la maison, tu aurais beau aller ailleurs, il serait persuadé que tu viens chez moi, et je serais perdue!... c'est un tigre!... Mais je

viendrai te voir, moi; je viendrai tous les jours deux fois, trois fois par jour si tu le désires... jamais assez au gré de mes vœux. Ainsi tu promets de m'obéir... être chéri... Ah ! sapristi, que je suis bête... je m'aperçois à présent que je suis sortie sans argent... et j'ai une foule d'emplettes à faire... mon ami, donne-moi un billet de cinq cents francs, cela m'obligera... je te rendrai ta monnaie.

Benjamin avait donné le billet de cinq cents, il avait promis tout ce qu'on avait voulu, et la voluptueuse Berthe l'avait quitté, en emportant le foulard qui la nuit avait couvert la tête de son amant; elle avait fourré ce foulard dans son sein, après l'avoir couvert de baisers en s'écriant :

— Toujours!... toujours là !...

Du reste, le foulard, qui était fort beau, pouvait parfaitement tenir à l'endroit où on l'avait mis, la place n'était pas occupée.

Mais après le départ de sa nouvelle connaissance, Benjamin qui ne manquait pas de cœur, s'était dit :

— Cependant, c'est moi qui ai provoqué ce monsieur, c'est moi qui lui ai annoncé ma visite... si je ne vais pas le trouver, j'aurai l'air d'un fanfaron ou d'un poltron... les promesses

faites à une maîtresse ne doivent pas tenir devant ces considérations-là.

C'est pourquoi Benjamin s'était rendu chez Achille Rocheville, et nous savons quel avait été le résultat de cette visite.

On s'étonnera moins d'avoir vu ce jeune homme se rendre assez facilement aux avances d'amitié qu'on lui avait faites, et ne plus s'emporter en entendant assez maltraiter madame Saint-Lambert, maintenant que l'on sait que son amour n'en est plus aux désirs. Il y a une vérité triste à dire... comme presque toutes les vérités, c'est qu'un homme s'irrite bien moins du mal qu'on lui dit d'une femme quand il la possède, que lorsqu'il n'en est encore qu'à lui faire la cour.

Preuve que nous sommes des ingrats, dira-t-on. Ce n'est peut-être pas encore ça.

Est-ce parce que nous n'avons pas trouvé tout ce que nous espérions?

Il y a peut-être un peu de ça.

Ne serait-ce pas enfin parce que la possession calme les sens, tandis que des désirs, des espérances, des soupirs superflus nous agacent les nerfs et rendent alors notre humeur plus irascible?

Je croirais que c'est plutôt cela.

En sortant de chez Achille Rocheville, le jeune Benjamin est retourné chez lui ; mais au moment de monter son escalier, il s'arrête en se disant :

— Berthe m'a demandé mon portrait... elle désire m'avoir en pied... en petite nature... Qu'elle s'appelle Saint-Lambert ou bien Houssepignole, puisque je lui ai promis mon portrait, je dois le lui donner... car enfin, je n'ai pas été sa dupe, elle m'a accordé tout ce qu'elle m'avait promis... et je ne suis pas encore bien persuadé que ce M. Rocheville ne la calomnie pas un peu... il a dit qu'il prouverait ce qu'il avance, c'est là où je l'attends. Mais puisqu'il y a un peintre dans cette maison, je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour mon portrait. On dit que M. Tamboureau fait très-ressemblant... montons à son atelier.

L'atelier du jeune Tamboureau est naturellement tout au haut de la maison. Situé au fond de la cour, on monte cinq étages, puis on trouve une petite porte qui ferme le carré. Mais en ouvrant cette porte, on aperçoit un autre petit escalier fort étroit, mais bien ciré, au sommet duquel est la porte de l'atelier de Tamboureau. D'ailleurs, pour vous guider, vous avez les sons d'un piano qui partent presque constamment de

chez le peintre, qui n'a pas moins d'amour pour la musique que pour l'histoire grecque.

L'atelier est grand, quoique dans le fond et au moyen d'une cloison qui s'avance, se recule et se tire à volonté, on ait pris dessus une chambre à coucher.

Vous trouvez là, comme dans tous les ateliers de peinture, des chevalets chargés de toiles commencées; puis, accrochés dans tous les coins, des esquisses, des dessins, des têtes, des études, des académies, des ébauches, des portraits achevés et qui ne sont pas chez l'original, soit parce que celui-ci ne s'est pas trouvé assez beau pour accepter son image, soit parce qu'il n'a pas de quoi en payer le prix.

A terre, gisent des bustes, des plâtres, des cartons, des boîtes à couleurs, de vieux pinceaux, de vieilles palettes, de vieux vêtements, des bouteilles d'essence, d'huile, quelque mannequin débraillé, sur la tête duquel on a posé un casque romain ou une toque renaissance, et sur tout cela une énorme couche de poussière qui prouve que ce beau désordre méprise entièrement les balais et les plumeaux.

Mais dans l'atelier de Tamboureau, vous trouvez en outre un piano qui n'est pas beau, mais

qui en revanche est rarement d'accord, ce qui n'empêche pas que l'on s'en serve depuis le matin jusqu'au soir pour accompagner le chant; quand ce n'est pas le maître du logis qui, lui-même, s'accompagne, ou du moins tâche de trouver quelques accords pour les sons qu'il module; car comme exécutant, n'ayant jamais reçu de leçons de piano, ce n'est qu'à force de patience et de passion pour la musique qu'il est parvenu à connaître où sont ses notes et à faire aller ses doigts sur quelques-unes.

Quand ce n'est pas Tamboureau qui tient l'instrument, ce sont ses amis, des amateurs, des artistes, quelquefois même de vrais chanteurs qui viennent s'installer devant son piano.

L'atelier du jeune peintre est le rendez-vous de tous ceux qui aiment la musique et n'ont pas le moyen ou l'occasion d'en faire ailleurs.

Tamboureau pratique l'hospitalité aussi largement que les montagnards écossais.

Sa demeure est toujours ouverte à ses amis, même lorsqu'il est absent, car alors on prend la clef chez le concierge et on monte s'installer chez lui comme si l'on rentrait chez soi; on peut y rester tant que l'on veut, y coucher si cela convient.

On couche sur n'importe quoi, quand le lit est occupé par le peintre, ce qui n'arrive pas toujours ; Tamboureau pratiquant lui-même ce qu'il permet aux autres, il couche aussi très-volontiers où il se trouve ; souvent même il accepte aussi l'hospitalité pour plusieurs jours : pendant ce temps quelques-uns de ses amis sont ordinairement établis dans son atelier.

Tout cela peut paraître du désordre à ceux qui ne connaissent point les artistes et surtout les peintres ; cela n'est pourtant chez la plupart de ceux-ci que l'excès de leur amour pour les arts, qui leur fait négliger tout autre soin, tout autre détail de la vie privée. Ces détails les ennuient et leur semblent au-dessous d'eux, parce qu'il n'y a rien d'artistique dans les ordres qu'il faut donner à une domestique ou à une femme de ménage ; du reste ces deux êtres qui semblent de première nécessité à d'autres, sont superflus chez le peintre qui se sert assez ordinairement de son jeune rapin pour faire toutes ses commissions, et quelquefois même lui fait balayer l'atelier, mais ceci était extrêmement rare chez Tamboureau, qui ne jugeait pas non plus nécessaire de jamais faire brosser ses habits.

Ce jeune peintre poussait peut-être un peu à

l'excès l'amour de cette vie excentrique et artistique qui ne veut point descendre à s'occuper de tous ces détails vulgaires, si importants aux yeux d'un bourgeois, et qui font quelquefois pendant une semaine le sujet des méditations d'un commis de bureau.

Exemple : Tamboureau ne savait pas ce que c'était que de donner son linge à raccommoder ; ainsi, mettant habituellement des chaussettes, il en achetait six paires, douze paires à la fois, suivant qu'il se trouvait en fonds. Quand une paire de chaussettes était trouée, ce qui arrivait très-vite, il la jetait dans le fond d'un placard et ne s'en occupait plus ; quand une autre paire était percée, elle allait rejoindre celles jetées dans le placard ; lorsqu'il n'avait plus de chaussettes, il en achetait de nouveau, et après avoir servi elles étaient lancées comme les autres dans le placard ; il ne lui venait pas à l'idée d'utiliser celles qui étaient là, si bien qu'un jour en le déménageant, et heureusement il déménageait souvent, on trouva quatre-vingt-dix-sept paires de chaussettes entassées dans le fond d'une armoire.

A ces détails, ajoutons que Tamboureau, paresseux et dormeur comme un *lazzarone,* ne se levait souvent que dans le milieu de la journée ;

en revanche, il est vrai qu'il aimait assez à se coucher tard et à se promener la nuit; tout ce qui pouvait donner un cachet d'originalité était avidement exploité par Tamboureau, qui pourtant n'avait pas besoin de cela pour se faire un nom, puisqu'il possédait un véritable talent, original, spirituel, de ces talents qui sont plutôt un don de la nature que le résultat d'un travail assidu.

Mais les hommes sont ainsi faits, ils dédaignent ou négligent parfois ce qu'ils possèdent, ce qui pourrait les conduire rapidement à la fortune pour s'attacher à des futilités qui leur sont plus nuisibles qu'utiles dans leur profession.

Ainsi, Tamboureau était bien plus content lorsqu'il était parvenu à s'accompagner à peu près juste un morceau d'opéra, que lorsqu'il avait terminé un tableau qui pouvait ajouter à sa réputation.

Ce jeune peintre était, du reste, un excellent garçon dans toute la rigueur du mot. Faisant tout ce qu'on voulait, d'un caractère égal, ne se fâchant point des plaisanteries que ses amis faisaient sur son originalité; il eût été plus recherché en société sans son insupportable manie de vous parler sans cesse des Grecs ; mais pour ses

amis intimes, c'était encore un motif pour le plaisanter.

Quant aux femmes, elles tenaient très-peu de place dans la vie de Tamboureau; faire sa cour l'eût ennuyé, être amoureux l'aurait fatigué ; il se contentait de ces connaissances faciles qui ne vous lient pas, que l'on prend et que l'on quitte à volonté ; en général, ce n'était point ce qu'on appelle un homme à femmes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

L'ATELIER.

Au moment où Benjamin Godichon pénètre dans l'atelier de Tamboureau, quatre personnes y sont réunies.

C'est d'abord Boucaros qui y a couché. Boucaros nous a dit qu'il y couchait souvent. Aussi est-il là comme chez lui ; un vieux canapé, dont le coussin sert de matelas et le dossier d'oreiller, est le lit de Boucaros, lorsque Tamboureau occupe le sien. En s'éveillant, Boucaros endosse quelque veste, quelque vieux paletot de son ami ; il met sur sa tête la première chose venue,

mais il y a toujours là quelque toque qui traîne dans un coin. Ensuite, Boucaros, qui a aussi ses toiles chez son ami, dont l'atelier est le sien, quand par hasard il travaille, prend une palette, des pinceaux, des couleurs à Tamboureau et se place devant un chevalet en attendant qu'il puisse se placer devant une table servie, ce qu'il préfère à toute chose; la fourchette étant, suivant lui, bien supérieure à la plume et au pinceau.

Devant le piano est un grand jeune homme, fort beau garçon, bien bâti et capable déjà de représenter convenablement un grand prêtre ou un seigneur suzerain, quoiqu'il ait à peine vingt-six ans.

C'est aussi un artiste, non pas un peintre, mais un chanteur, un virtuose, élève du Conservatoire; il espère arriver à l'Opéra, il y serait déjà peut-être si, dans son genre, il n'égalait Tamboureau dans son amour du *far niente*. Il a de plus dans sa nature cette incertitude de résolution qui empêche souvent de prendre un parti; cette manie de faire des projets, qui est presque toujours cause que l'on n'en réalise aucun, enfin cette maladie dans l'humeur qui vous empêche d'être jamais content là où vous êtes, et vous fait sans cesse désirer d'être là où vous n'êtes pas.

Triste maladie, trop commune chez les artistes auxquels elle porte souvent préjudice.

Ce jeune homme s'appelle Dandinier.

Un peu plus loin, sur le vieux canapé, est assis, ou pour parler plus juste, étendu un petit jeune homme tout mince, tout pâle, tout grêle, mais dont la figure un peu allongée ne manque pas d'une certaine finesse et tient à la fois du chat et de la fouine.

Ce jeune homme est un acteur de vaudeville sans emploi pour le moment, quoiqu'il ne soit pas sans talent; mais il a l'habitude d'ajouter toujours quelque chose à ses rôles, ce qui souvent ne les gâte pas, bien au contraire; cependant comme il y a des auteurs qui ne veulent pas que l'on ait plus d'esprit qu'eux; comme il y a aussi une censure qui n'entend pas que l'acteur dise en scène ce qu'elle a jugé convenable de couper; le jeune Périnet a été remercié par son directeur, et, en attendant qu'il ait trouvé un autre engagement, il joue à Paris au cachet lorsque l'on a besoin de lui dans une pièce, ou va jouer dans la banlieue lorsqu'on y monte une représentation, un peu soignée, et dans laquelle on annonce, avec des lettres d'un demi-mètre de haut, que l'on aura des artistes de la capitale.

M. Périnet a la réputation d'être un *loustic*, ce qui, en style dramatique ou artistique, veut dire farceur, inventeur de charges pour faire poser les jobards.

La quatrième personne qui se trouve alors dans l'atelier, est le rapin.

C'est un jeune gars de quatorze à quinze ans, qui, se destinant à la peinture, croit devoir se mettre comme les mignons de Henri III.

Il porte ses cheveux longs bien plats, bien peignés, bien lissés et légèrement roulés par le bout; sa veste très-étroite et qu'il boutonne hermétiquement depuis le menton jusqu'à la ceinture, peut passer pour un justaucorps.

Son pantalon, qui lui bride le derrière et dont on ne distingue plus la nuance, a le droit de s'appeler un haut-de-chausses. Ce ne sont pas les crevés qui lui manquent.

Ses souliers ne sont pas à la poulaine, mais ils sont fendus sur le devant et tellement éculés par derrière, qu'ils ont un faux air de sandales; enfin, sur sa tête le petit rapin porte une casquette à la Buridan, qu'il place fort coquettement sur le sommet de ses cheveux, et sur laquelle, à défaut de plume, il a attaché les débris d'un plumeau.

Avec ce costume, cette coiffure, le rapin, qui a une fort jolie tête, mutine, espiègle et tout à fait distinguée, fait déjà la conquête de toutes les vieilles bonnes du quartier.

Mais le petit Antoine Moineau, ce sont les noms du rapin, qui, ne les trouvant pas assez artistes, se fait appeler Buridan, comme sa toque.

Le petit Buridan voulant en tout singer son maître Tamboureau, affecte déjà de dédaigner les femmes, et ce monsieur de quatorze ans prétend qu'il ne fera jamais de folies pour elles.

Au moment où Benjamin ouvre la porte de l'atelier, Dandinier chantait en s'accompagnant l'air de basse de *Mazaniello : Le monde est ma patrie.*

Habitué à ne point se déranger pour les personnes qui viennent chez Tamboureau, le beau virtuose continue son air, s'exerçant à donner de la voix comme s'il était sur un théâtre.

Le petit Périnet s'exerce pendant ce temps-là à battre la mesure à contre-temps de la tête, des pieds et des mains. Boucaros, assis devant un chevalet, met depuis une heure de la couleur sur une palette, sans pouvoir se décider à en mettre sur la toile qui est devant lui. Enfin le

rapin, tout en copiant une étude sur une feuille placée sur un carton qu'il tient sur ses genoux, prend de temps à autre dans sa poche quelque chose qu'il met dans sa bouche et avale en tapinois.

— Tiens! c'est monsieur... monsieur chose, d'hier! s'écrie Boucaros en tendant la main à Benjamin. Pardon, j'ai déjà oublié votre nom...

— Benjamin...

— Ah! c'est vrai, c'est ce cher M. Benjamin, c'est gentil à vous de venir nous voir...

— Est-ce que M. Tamboureau est sorti?

— Lui, sorti!... Oh! il ne sort pas de si grand matin... il est encore couché.

— Serait-il indisposé?

— Malade? Non, pas du tout! Il n'est pas levé... puisqu'il dort encore, voilà tout...

— Et il dort, parce qu'il ne se lève pas? dit M. Périnet en faisant une moue entre le triste et le gai.

— Tamboureau n'a pas l'habitude de se lever de bonne heure...

— Mais savez-vous qu'il est près de deux heures?...

— Eh ben... ça nous est bien égal l'heure qu'il est... Ah! que cet air-là m'embête!... Dis donc, Dandinier est-il encore long?

Le virtuose, habitué aux apostrophes de ces messieurs, ne fronce même pas le sourcil, et continue son air comme si ce n'était pas à lui qu'on eût parlé.

— Est-ce que vous vouliez parler à Tamboureau, M. Benjamin?

— Oui, mais puisqu'il dort...

— Oh! il ne peut tarder à s'éveiller, il faut même qu'il y mette bien de l'entêtement à dormir pour continuer pendant que Dandinier hurle à ses oreilles!... Asseyez-vous donc M. Benjamin... Buridan!... Buridan!... trouvez donc un siége propre pour monsieur, petit drôle!...

Le rapin se lève d'un air assez revêche en achevant d'avaler ce qu'il avait dans la bouche, il débarrasse un vieux fauteuil d'une foule d'objets qui avaient élu domicile dessus, et présente le siége à Benjamin en disant à Boucaros :

— Je donne ma chaise à monsieur, parce que ça me fait plaisir d'être poli avec lui, mais ce n'est pas pour vous obéir, car ce n'est pas vous qui avez le droit de me commander ici; je ne suis pas votre élève, à vous!

— Oh! joli! très-joli... voilà Buridan qui se rebelle!... ah! vous faites le méchant, monsieur *Moigneau!*... c'est bien triste.

Le rapin ne pouvait pas souffrir qu'on l'appelât par son nom de famille ; il devient rouge de colère et se remet à sa place en murmurant :

— D'abord je ne m'appelle pas *Moigneau !* monsieur *Boucarosse*.

— Et moi je ne m'appelle pas *Boucarosse,* monsieur Moigneau, ou Moineau, ou Loiseau !... Tu n'en es pas moins dans les friquets, va !... Savez-vous, messieurs, pourquoi ce Raphaël en bourrelet est furieux contre moi ce matin...?

— Nous ne le savons pas, dit Périnet, mais nous ne tenons pas à en être informés.

— C'est pour cela que je vais vous le dire : eh bien ! messieurs, ce petit échappé de la *Tour de Nesle* m'en veut horriblement, parce que ce matin je me suis payé une bavaroise au lait et que je ne lui en ai pas laissé une petite goutte, ainsi que Tamboureau, qui est trop bon, a toujours la faiblesse de le faire, quand il prend ici n'importe quoi... ne fût-ce qu'un lavement !... il en laisse une petite goutte pour son fidèle rapin qui s'empresse de l'ingurgiter. Mais c'est une faiblesse ! il ne faut pas gâter ainsi les enfants !... Voilà comme on en fait des tyrans... Ah ! sapristi ! voilà un air que j'ai dans le nez !...

— Laisse donc Dandinier tranquille, dit Pé-

rinet, tu ne vois donc pas qu'il s'exerce pour savoir combien de temps il pourra tenir une note sans reprendre sa respiration...

—S'il pouvait la tenir dans sa main, j'aimerais mieux cela.

— Tenez ! M. *Boucarosse !* s'écrie le rapin en sortant une prune de sa poche. Voyez-vous que je me fiche pas mal de votre bavaroise... et que je n'ai pas besoin de vous pour me régaler.

— Qu'est-ce à dire ? tu manges quelque chose, je crois... Tu te permets de manger quelque chose sans payer la dîme à tes seigneurs, vilain que tu es !

— Ah ! ouiche ! il n'y a plus de dîmes ! il n'y a plus de seigneuries !...

— Mais il y a toujours des vilains !... On ne pourra pas les supprimer, ceux-là !... En voilà-t-il une roulade !... en fait-il des roulades, ce Dandinier... il se gargarise avec cet air-là !... Périnet, regarde un peu à ta montre pour savoir combien de temps le virtuose va tenir cette note-là... je parie pour dix minutes.

— Ma montre ! il ose me parler de montre ! Voilà une plaisanterie que je trouve de mauvais goût... si j'avais une montre, je ne serais pas ici.

— C'est juste, et elle serait encore plus loin, la malheureuse !...

Benjamin, peu accoutumé à ces conversations d'atelier, ouvrait de grands yeux en regardant chaque interlocuteur.

Le beau chanteur qui vient enfin de terminer son point d'orgue quitte le piano et se met à se promener dans les chevalets en s'écriant :

— Savez-vous, mes petits amours, que vous êtes bien embêtants!... Quand on chante, vous faites un bruit... Je ne m'entends plus moi-même!...

— Tu es bien heureux, alors!

— Si je pensais que M. Tamboureau fût encore longtemps avant de se lever, je reviendrais, dit Benjamin.

— Mais non, il ne peut pas tarder... il a déjà appellé Buridan, il y a une demi-heure, pour lui demander, comme en Angleterre les *watchmen* : Quel temps fait-il? Quelle heure est-il?

— Les *watchmen* ne demandent pas cela, ils le disent, murmure Dandinier. Quand tu voudras faire des citations, tâche donc de citer juste.

— Pardon, grand voyageur... je n'ai pas encore été en Angleterre, et pourtant je le voudrais, ne fût-ce que pour manger du véritable *plumb-pudding*!... Je dis véritable, car ici je ne sais auquel croire, j'en ai mangé dans dix endroits,

et toujours il était fait différemment; ce qui me fait présumer qu'ils sont tous apocryphes!... Ohé, rapin !... tu n'as pas répondu à monsieur, tout à l'heure!

— De quoi?

— Tamboureau a-t-il dit qu'il allait se lever?

— Oui, mais il dit toujours cela trois ou quatre fois avant de se décider à se lever et il se rendort.

— Diable! dit Benjamin, cela peut nous mener loin.

— Qu'est-ce que cela fait, si vous n'êtes pas pressé?

— Oh! pas du tout, mais je crains d'être indiscret...

— Indiscret!... ici!... Dis donc, Perinet. Monsieur qui craint d'être indiscret dans l'atelier de Tamboureau!...

— C'est un mot qui n'a pas cours en ce local... Tiens, Buridan mange des prunes et je ne vois pas un noyau à terre.

— Je mange tout! reprend fièrement le rapin en taillant son crayon.

— Peste! quel estomac! voilà un petit bonhomme qui promet!

— M. Périnet qui m'appelle petit bonhomme!...

et je suis déjà plus grand que lui!... c'est vous qui ferez toujours un petit bonhomme, cabotin!

— Ah çà! mais il est mauvais comme un âne, ce matin, le rapin, il y a donc longtemps qu'il n'a été flagellé, j'ai envie de lui appliquer ce calmant!...

— Avisez-vous de me toucher, vous! grand bonhomme! et vous verrez comme je vous recevrai!...

Périnet s'est levé avec un grand sérieux, il va prendre une pincette dans un coin et se dirige vers le petit Buridan en disant :

— Voici une occasion qui se présente de te redresser le nez que tu as de travers... je vais t'arranger cela.

Le rapin pousse les hauts cris en voyant la pincette approcher de son nez; en ce moment une voix qui part de derrière la cloison se fait entendre.

— Pourquoi, diable! criez-vous comme ça!... c'est insupportable! on ne peut pas dormir ici!...

— Ah! voilà Tamboureau qui s'éveille! dit Boucaros en jetant sa toque en l'air. Voilà le soleil qui va paraître! Viens, Tamboureau!...

— Tamboureau! dit Périnet, ne te lève donc pas de si bonne heure, ça te fera du mal... il n'est

que deux heures... tu peux encore *casser* plusieurs *cannes!*

— Tamboureau, dit à son tour le virtuose, Jollibeau a débuté hier dans la *Dame Blanche*, rôle de George ; croirais-tu qu'il a fait baisser d'un ton son air : *Viens, gentille dame?*

— Pas possible! répond la voix en y joignant un long bâillement. Ah! çà... il faut donc sc lever?.. C'est dommage... j'aurais bien encore fait deux ou trois petits sommes!

— Monsieur! crie le rapin, il y a là un monsieur qui vous attend...

— Si c'est un créancier, renvoyez-le, je n'y suis pas...

— C'est moi, M. Tamboureau, votre voisin Benjamin; mais ne vous levez pas pour moi... je ne voudrais pas vous déranger...

— Tiens!... c'est M. Godichon... Ah! me voilà, me voilà, je passe un vêtement décent.

Au nom de *Godichon*, le virtuose s'est retourné, puis il a regardé Boucaros, qui a regardé Périnet, qui a regardé Buridan, qui a regardé une prune.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

UNE SÉANCE A DONNER.

Au bout d'un moment un grand jeune homme, ayant une véritable tête d'artiste, cheveux mal peignés, ou plutôt pas peignés du tout, barbe peu fournie, le teint pâle, les yeux à demi fermés, arrive en chemise, en pantalon et s'étire les bras en disant :

— Ma foi, messieurs, j'avais bien besoin de ce moment de sommeil... c'était nécessaire à ma santé.

— Ce moment! à quelle heure t'es-tu donc couché, hier?

— Il était bien deux heures du matin!

— Alors, comme il est à présent deux heures de l'après-midi, ce léger *moment* de sommeil a duré douze heures... cela me semble honnête...

— Où diable est ma veste... où ai-je donc fourré ma veste?.. Buridan, cherche-moi ma veste...

— C'est M. Boucaros qui l'a.

— Ah! c'est vrai!... hé! dis donc, Boucaros... tu as mis ma veste...

— Tu le vois bien.

— C'est que je la voulais.

— Mets autre chose.

— Que je mette autre chose... c'est bien risqué ce que tu dis là... Ah! si... je crois que j'ai encore un vieux paletot dans un coin... oui, voilà mon affaire... Et ma toque... où est ma toque... Buridan, où as-tu caché ma toque...

— Vous ne voyez donc pas qu'elle est sur la tête de M. Boucaros?

— Le marouffle a pardieu raison!... Ah çà, tu ne te gênes pas, Boucaros, tu me prends aussi ma toque...

— Mets autre chose...

— Il est charmant!... que je mette autre chose... Au fait, c'est vrai, puisqu'il l'a, il faut bien

que je mette autre chose... C'est que je ne suis pas très-monté en toques...

— Prends le buridan de Buridan.

— Il n'irait pas à monsieur, crie le rapin, j'ai la tête trop petite... il me semble que vous feriez bien mieux de lui rendre sa toque, M. *Boucarosse!...*

— Bon ! bon, j'ai mon affaire, dit Tamboureau qui vient de trouver dans un coin de son atelier une petite tourte en forme de turban. Ceci me coiffe à ravir... Voyons, messieurs, je parie que pas un de vous n'est capable de me dire sous quelle olympiade mourut *Épaminondas?*

Le beau Dandinier court prendre son chapeau qu'il met sur sa tête en disant :

— Merci! voilà que ça commence... j'aime mieux m'en aller...

— Qu'il est malhonnête, ce Dandinier... A propos, quand débutes-tu à l'Opéra?

— Ah! je ne sais pas... ils m'ont dit d'étudier le rôle de Charles VI... Est-ce que je veux me fourrer tout cela dans la tête?.. J'ai envie de retourner en Italie...

— Bon ! il en arrive... il veut y retourner. Quand il y était, il voulait revenir à Paris...

— Ah ! c'est que je vois tous les ennuis, toutes

les contrariétés qu'il faut subir avant de parvenir à débuter.

— Est-ce qu'il n'y en a pas partout!... demande Tamboureau à Périnet.

Le petit homme grêle se lève et répond en gesticulant et contrefaisant la voix d'un acteur bien connu :

— Ils m'ont expulsé, les lâches!... parce que, au moment où la vieille coquette disait en scène, en ramenant son fichu sur son sein : *Cachez-vous, petits fripons!* j'ai ajouté en m'adressant au public : *Ce sont, parbleu! bien de grands pendards!*

— Ah! ah! ah!... c'est la vieille coquette qui devait être furieuse!

— J'ai eu beau lui dire : Ma chère amie, le mot n'est pas de moi, je le place et voilà tout, elle a été sur-le-champ rapporter cela au directeur, qui protége peut-être les *petits fripons* de cette dame!...

— Au revoir, messieurs!

— Tu t'en vas décidément, Dandinier?

— Oui, il faut que j'aille au Conservatoire.

— Reviendras-tu dîner avec moi?

— Est-ce que tu m'invites?

— Pour qui me prends-tu?... J'irai dîner au

Petit Ramponneau, barrière des Martyrs...

— C'est un cabaret, une gargotte...

— Cabaret tant que tu voudras! mais demande à Boucaros si le veau rôti y est bon... je défie qu'on trouve ailleurs de meilleur veau rôti... Et on en a pour dix sous une portion superbe; ça et des haricots, c'est excellent! par exemple, il ne faut pas y demander autre chose... Et le vin? du petit bleu, pas mauvais; pour vingt sous on dîne là très-copieusement. Écoutez donc, messieurs, c'est à considérer... les artistes ne sont pas toujours en fonds.

— Ils y sont même rarement!

— J'en connais qui n'y sont jamais!

— D'ailleurs autrefois les grands hommes allaient au cabaret! et ils s'y amusaient bien plus que nous ne nous amusons aujourd'hui dans nos magnifiques restaurants dorés!

— Tu as vu cela dans *Béranger*..., et tu te rappelles *Madame Grégoire!*...

« Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret! »

— Ah! Dieu! murmure Périnet, je voudrais bien avoir pour maîtresse une madame Grégoire, mais je n'ai pas de chance, mes petites connais-

sances sont toujours panées... et comme je le suis aussi, ça ne biche pas!...

— Voyons, reprend Dandinier, je m'en rapporte à Boucaros qui est un friand fieffé...peut-on dîner au *Petit Ramponneau?*

— On le peut parce qu'on en a le droit; mais moi, messieurs, je viens de découvrir quelque chose de bien précieux pour les bourses légères!... c'est une table d'hôte chez une fruitière...

— Une table d'hôte chez une fruitière!... Ah! ce doit être curieux!...

— Ne riez pas, messieurs; je vous certifie qu'on y est très-bien : cuisine bourgeoise, des mets nourrissants, du vin agréable et très-bonne société. Il vient là des employés, des artistes, des dames...

— Quel genre de dames?

— De tous les genres!

— Et on vous sert?

— Un potage, bœuf, un rôti, plat de légumes... au choix... de la fruitière, et un dessert, suivant la saison; et demi-bouteille de vin, qu'on peut remplacer par une bouteille de cidre.

— Et combien tout cela?

— C'est à ne pas le croire... Dix-huit sous

par cachet; aussi j'ai pris vingt-quatre cachets d'avance.

— Que tu as payés?

— Non, je fais le portrait de la fruitière!...

— En vérité, je crois que bientôt à Paris on dînera pour rien! et il y a des gens qui osent dire que la vie y est chère!... mais je ne connais pas de ville, de bourgade, de village où elle soit à meilleur marché; c'est-à-dire que si, dans un village, vous vouliez manger un potage, un bœuf, un rôti, des légumes, du dessert et boire du vin, il vous faudrait dépenser trois ou quatre francs, et encore il n'est pas certain que ce ne serait pas plus cher. O Paris! on te calomnie en disant que tu es un gouffre!... Tu es le paradis des gourmands... Au revoir, messieurs; je tâcherai d'aller vous rejoindre tantôt.

Le virtuose est parti, Tamboureau s'avance vers Benjamin, et lui tend une main, tout en retenant de l'autre son pantalon qui s'obstine à vouloir descendre sur ses talons.

— C'est bien aimable à vous d'être venu me voir un moment, M. Benjamin.

— C'est un plaisir pour moi, M. Tamboureau, mais aujourd'hui ma visite a un double but... j'ai quelque chose à vous demander...

— Si c'est un mystère, nous allons passer derrière ma cloison...

— Oh ! mon Dieu, ce n'est pas la peine, il n'y a aucun secret là dedans, c'est mon portrait que je voudrais faire faire.

— Votre portrait... tant mieux, cela me botte !... Petite nature et en pied, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est beaucoup plus gentil...

— Une toile de dix-huit pouces de hauteur.

— C'est cela même ; mais dans un *paysage*...

— C'est très-facile...

— Avec un moulin au fond...

— Ah ! vous tenez à un moulin au fond ?

— Ce n'est pas précisément moi qui y tiens... c'est la personne pour qui je le fais faire.

— Fort bien, on vous mettra un moulin.

— Et puis un chien à mes pieds.

— Encore un chien !

— Un cheval sur le côté... des oiseaux sur une branche... et des canards barbotant dans un étang.

— Ah çà ! mais c'est votre portrait dans l'arche de Noé que vous voulez !...

— La personne aime beaucoup les animaux. Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'avoir tout cela...

— Il y a toujours moyen ; seulement je crains

que l'on ne trouve que je vous ai mis dans une ménagerie...

— Pourquoi donc cela ! dit Boucaros; c'est un portrait à la Julienne, voilà tout. Hom!... je gage que je devine à qui il est destiné !

Benjamin sourit d'un air presque fat au regard que lui lance Boucaros, en murmurant :

— C'est vrai... vous la connaissez. A propos, M. Boucaros, et comment se porte madame votre épouse ?

Boucaros dissimule mal une envie de rire, tandis que Périnet s'écrie :

— Comment, Boucaros, tu es marié ! et je n'ai pas été à ta noce!... Ah ! mon ami, ce n'est pas bien ! *Souvenez-vous-en ! Souvenez-vous-en !*

— Taisez-vous, Frontin !... M. Benjamin n'est pas sans avoir deviné que je ne suis marié qu'au treizième arrondissement. Du reste, Lucie est une bonne fille... mais je voudrais bien qu'elle trouvât un bureau de tabac... Elle ne fait rien, elle flâne, et je prétends qu'une femme doit être occupée, ne vendrait-elle que des cure-dents... Décidément, je ne veux plus avoir pour maîtresse que des femmes en boutique...

— Une pâtissière, cela te chausserait, hein ?

— Une marchande d'habits m'irait bien d'avantage! Mais c'est dans la rue Rochechouart que j'ai aperçu quelque chose de ravissant... une lingère!... Ah! bigre, c'est du nanan... beau torse! des hanches bien marquées, une taille svelte sans être trop mince, car je ne trouve rien de laid comme une femme mince! on croit tenir une poupée!

— Est-ce une brune, une blonde?

C'est une *châtaigne*... Ah! pardon! je crois qu'on dit châtaine... mais je préfére dire châtaigne... cette délicieuse châtaigne a des yeux bruns fendus en amandes et dont l'expression est tout à fait Circassienne!... Ah! messieurs :

« Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale!
Une femme est divine et n'a rien qui l'égale!... »

— Je suis de cet avis, dit M. Périnet, c'est quelque chose de fort appétissant qu'une femme, mais il ne faut pas qu'elle soit trop grande, pourtant!

— Ah! on devine pourquoi tu dis cela, cher ami; c'est parce que tu n'as pas la taille militaire.

— Non, du tout, ce n'est pas pour cela... quoique petit, j'ai eu pour maîtresses de très-gran-

des femmes... La première surtout, oh! la première était un vrai tambour-major!... Eh bien! au lieu de me ménager, moi qui suis mignon... elle me faisait faire des choses... je veux pas vous dire ce qu'elle me faisait faire!...

— Et tu as pris les grandes femmes en grippe depuis ce temps! Moi je ne les crains pas, j'en fais l'aveu!... Ma fruitière a bien cinq pieds cinq pouces...

— Ah! voyez-vous, il s'est trahi! il est l'amant de la fruitière, c'est pour cela qu'il nous vantait sa table d'hôte!...

— Non, messieurs, non... je n'ai aucune conversation criminelle avec cette honnête industrielle... Eh! mon Dieu! si cela était, je n'en rougirais pas! Est-ce qu'une fruitière n'est pas une femme comme une autre!... Je ne connais point les rangs! les distances! quand il s'agit de faire l'amour! il est aussi doux sur des pommes cuites que sur le duvet!...

— Je n'ai pas encore essayé de faire l'amour sur des pommes cuites... mais c'est une idée que tu me donnes et que je veux mettre en pratique... Et vous, M. Benjamin, je crois que vous êtes aussi assez amateur du sexe.

— Oh! oui, M. Boucaros, la vue d'une jolie

femme! cela m'enflamme... cela me retourne... cela me...

— Du moment que cela vous retourne, il me semble que cela dit tout! il n'est pas nécessaire de chercher un superlatif. Tenez, voilà un homme qui n'est pas comme nous!... il est froid comme de l'orgeat auprès de la beauté...

— Moi, répond Tambourеau auquel s'adressait cette phrase, mais non!... j'aime aussi les jolies femmes... de belles épaules, de beaux bras, de belles mains... Ah! c'est ravissant!

— L'entendez-vous? il les aime pour les peindre, et pas autre chose...

— Oui! oui! confie-moi donc ta maîtresse si elle est belle, et tu verras...

— Ma maîtresse!... je la laisserais ici en costume d'Adam et Ève, et je serais bien tranquille!... Ah! si elle était Grecque, je ne dis pas, parce que l'amour de la Grèce pourrait l'entraîner, la faire faillir!... Et ce petit mioche! ce rapin! croiriez-vous, M. Benjamin, qu'il ose déjà dire qu'il ne fera jamais de folies pour les femmes!...

— C'est de bouillie qu'il aura voulu dire! murmure Périnet.

— Eh bien! oui, j'ai dit cela! s'écrie le petit Buridan en relevant la tête. Après, où est le mal?

j'admire une belle femme comme un beau modèle!... je ne connais que mon art, moi! c'est l'art seule que j'aime...

— Lard... chez le charcutier... c'est possible!

— J'ai toujours entendu dire que les artistes qui s'abandonnaient aux voluptés ne faisaient jamais rien de beau, rien de grand!...

— Bravo, petit! c'est pas mauvais ce qu'il dit là! s'écrie Tamboureau en souriant.

— Tais-toi donc, petit serin! je ne lui donne pas deux ans pour courir après tous les cotillons sous lesquels il apercevra un mollet!

— Buridan! dit Tamboureau en allant se poser sur la hanche devant son rapin. De qui *Alcibiade* était-il fils?

— D'un pauvre Athénien d'une classe obscure; mais il devint, grâce à son esprit et à ses talents, l'ami de *Socrate*... et fut... et fut...

— Et fut élevé dans la maison de *Périclès*, allons donc!...

— Ah! c'est comme ça! s'écrie Périnet, et le petit acteur court se poser en *arlequin* devant Boucaros et lui crie en parlant comme ce personnage.

— Boucaroze... mon bon ami... fais-moi le

plaisir de me répondre, Sangodémi!... les *quatre fils Aymon,* de qui étaient-ils fils?...

— Ma foi, mon maître... cette question me semble bien hardie... et j'ai si peu étudié l'histoire... De qui ils étaient fils!... j'ai beau chercher dans ma tête!... bigre... je ne suis pas assez fort pour répondre!

— Paillasse, mon ami, tou n'es qu'une buse... tou n'es pas digne d'être l'émule de l'illustrissime peintre Tambourino!... renouvelé des Grecs, comme le jeu d'oie.

— Monsieur, dit Benjamin, qui ouvre ses oreilles autant qu'il lui est possible, commencerez-vous bientôt mon portrait... cette dame est pressée de le posséder... et quant au prix, je vous prie de croire que je ne marchande pas avec le talent!

— Oh mon cher voisin, de ce côté-là nous serons bien vite d'accord... je vous commencerai quand vous voudrez...

— Tout de suite, alors...

Tamboureau se gratte la tête et bâille en disant :

— Hom! aujourd'hui... il est bien tard... je ne suis pas en train... il y a des jours, voyez-vous... quand on ne se sent pas en train, impos-

sible de travailler! pas moyen de rien faire!...

— Il n'a pas assez dormi, murmure Périnet.

— D'ailleurs je n'ai pas de toile... non, je n'ai pas ici la toile qu'il nous faut...

— Eh bien, demain, si vous pouvez...

— Ah oui, demain, je suis tout à vous...

— A quelle heure viendrai-je ?

— Quand vous voudrez... vers les trois heures.

— C'est convenu.

En ce moment une porte de l'atelier s'ouvre; une jeune femme mise avec élégance, et d'une tournure agaçante et leste, entre en sautillant dans le sanctuaire du peintre et court se jeter sur le canapé, en jetant son chapeau d'un côté et son mouchoir d'un autre.

— Tiens! c'est Cascarinette! s'écrient les jeunes gens. Salut à Cascarinette ! bonjour, Cascarinette !...

— Bonjour, messieurs... ah! qu'il fait chaud !... quelle chaleur... et puis c'est haut ici... cinq étages et demi au moins !... Quand on a monté cela on est poussive!...

— Que voulez-vous, belle nymphe! les arts aiment à se loger le plus près possible d'Apollon!...

— Eh bien! où donc demeure-t-il Apollon? Est-ce qu'il perche dans un grenier?...

— Comment, Cascarinette, vous ne savez pas où se trouve le blond *Phœbus ?*

— Ah! bon, ils vont me parler latin à présent. Il ne s'agit pas de tout cela. Mon portrait est-il fini, Tamboureau? Je le veux, il me le faut... je donne demain une petite soirée à des camarades, il me faut mon portrait pour qu'on me dise si je suis ressemblante.

— Je vous ai dit, mademoiselle, que j'avais encore un peu à y retoucher... qu'il faudrait poser une petite fois.

— Eh bien, je vais poser tout de suite, retouchez-moi et que ça finisse...

Tamboureau se promène d'un air contrarié dans son atelier, passant sa main dans ses cheveux et remontant à chaque minute son pantalon en murmurant :

— Travailler... quand on n'est pas en train... on fait de mauvaise besogne.

— Laissez-moi donc tranquille, M. Tamboureau, vous me dites toujours la même chose! Pour trois ou quatre méchants coups de pinceau!... est-ce qu'il faut se préparer huit jours d'avance?...

— Et puis le jour est bas aujourd'hui...

— Peut-on dire cela?... Un soleil magnifique... vous n'êtes donc pas bien éveillé?

— C'est peut-être ça... allons, puisque vous le voulez... Mais tenez, voilà monsieur qui désire avoir son portrait et qui a la bonté de ne point poser aujourd'hui parce que je ne suis pas en train...

— Monsieur n'attend sans doute pas depuis quinze jours! répond mademoiselle Cascarinette en faisant un gracieux salut à Benjamin.

— Lors même que j'attendrais depuis longtemps, mademoiselle, répond Benjamin en s'inclinant, je serais trop heureux de vous céder la place.

— Ah! monsieur, vous êtes bien honnête...

Et mademoiselle Cascarinette fait une belle révérence au jeune homme, puis elle va s'asseoir devant un chevalet en disant :

— M'y voilà! j'y suis, moi.

— Oh! mais moi je n'y suis pas! s'écrie Tamboureau en remontant son pantalon.

— Tamboureau! mon ami, dit le jeune Périnet, est-ce que tu n'aurais pas moins de travail en mettant tes bretelles, qu'en étant à chaque minute obligé de remonter ton vêtement indispen-

sable... voilà une question que je soumets à ta sagacité...

— Mes bretelles !... mes bretelles... parbleu ! je sais bien qu'il me les faut, mes bretelles, mais le difficile est de les retrouver... je les cherche en vain depuis que je suis levé...

— Quant à cela tu ne diras pas que c'est moi qui m'en suis emparé ! dit Boucaros en ouvrant sa veste. Voyez, messieurs, mesdames, celles que j'ai ont été brodées par la main de Lucie... elle me les a données pour mes étrennes il y a trois ans...

— Des bretelles de trois ans! dit mademoiselle Cascarinette en hochant la tête, par exemple... vous êtes soigneux, vous ; depuis que je suis avec Alexandre, il lui en faut une paire de neuves tous les deux mois !

— C'est que vous les lui faites ôter trop souvent probablement.

Tamboureau parcourt son atelier en cherchant ses bretelles ; le rapin en fait autant que son maître. Mais de temps à autre le peintre s'arrête en chantant avec une belle voix de basse, l'air de *la Reine de Chypre :*

Tout n'est dans ce bas monde
Qu'un jeu ! qu'un jeu !

Je trouve mes bretelles...
Fort peu... fort peu...
Mais le fou s'en amuse
Bien fort, bien fort.
Il faut que je m'en passe,
Quel sort! quel sort!...

— Voyons, M. Tamboureau, si vous passez le temps à chercher vos bretelles, vous ne me retoucherez pas... et je n'aurai pas encore mon portrait...

— Voilà, mademoiselle... voilà... Buridan! tu n'as rien découvert?

— Pardonnez-moi, monsieur, j'ai découvert sous ce casque un vieux morceau de fromage de Gruyère, qui pourrait servir pour battre le briquet...

— Belle trouvaille!

— Donne-moi cet échantillon de gruyère, rapin! dit Boucaros, j'en ferai présent à ma fruitière, elle le mettra dans du macaroni, où il aura du succès, car plus le gruyère est vieux, plus il se rapproche du parmesan.

— Alors celui-ci doit avoir subi une complète transformation.

— Dites donc, belle Cascarinette, dit Périnet, quand débute Alexandre?

— La semaine prochaine.

— A quel théâtre?

— Aux Français! rien que cela. M. *Samson,* qui est son professeur, est très-content de lui.

— Hom! s'écrie le grêle Périnet en jetant avec colère son chapeau à terre. Si j'avais eu un professeur comme M. *Samson*... je jouerais *Mascarille* aujourd'hui!... Voilà un artiste qui réunit la théorie à la pratique!... quel beau talent! à la fois naturel et spirituel!... il est vrai que ces deux qualités ne s'acquièrent pas!... il faut les avoir reçues en naissant!...

— Dis donc, Périnet, quand tu joues du *Molière,* ajoutes-tu quelque chose à tes rôles?

— Je n'ai encore joué *Molière* que dans la banlieue, ou dans de petits trous de province, où j'aurais bien pu allonger mes rôles sans que le public s'en aperçût! mais on respecte les grands hommes! entends-tu, barbouilleur!

— Sapristi!... décidément je ne peux pas parvenir à retrouver mes bretelles!

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait à moi, M. Tamboureau? Il me semble qu'elles ne vous sont pas indispensables pour peindre...

— Ce n'est pas à moi qu'elles sont indispensables, mademoiselle, c'est à mon pantalon.

— Tout cela est une mauvaise charge... c'est un prétexte pour ne pas travailler... mais je vous préviens que je ne m'en vais pas que vous ne m'ayez retouchée...

— Vous le voulez, ô Cascarinette, vous l'exigez... je vais donc peindre sans bretelles, mais je ne vous réponds pas des accidents qui pourront arriver pendant la séance.

— Ça m'est bien égal, je m'en moque pas mal de vos accidents.

— Du moment que cela vous est égal et que vous êtes préparée à tout... je prends ma palette!...

Benjamin, qui craint d'être importun en assistant à la séance, salue la société et sort de l'atelier au moment où Tamboureau cherche sur sa palette, non pas une couleur, mais un prétexte pour ne point travailler.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

LE MÉNAGE BARIGOULE.

Vous savez que M. Barigoule est un grand homme, long, maigre, efflanqué, aussi peu avantagé par les traits que par la taille, et par l'esprit que par les traits; qui a de quarante-six à cinquante ans, possède une voiture, un cheval, une écurie, loge au cinquième étage, et porte presque toujours une grande redingote à la propriétaire qui lui descend jusqu'aux chevilles.

Madame Barigoule a une dizaine d'années de moins que son mari, elle a été assez jolie, elle croit l'être encore, elle espère même l'être toujours.

Elle se met comme une actrice de province, se couvre de plumes et de rubans comme un cheval de l'hippodrome, a fort mauvaise tournure, tout en voulant se donner un maintien à la fois fier et gracieux, ne dit jamais trois phrases de suite sans y parler de sa voiture, prend du tabac comme un Suisse, est très-jalouse de son mari, en répétant partout qu'elle ne l'a jamais aimé et qu'elle regrette de ne l'avoir pas fait cornette parce qu'il n'aurait eu que ce qu'il méritait.

En effet, M. Barigoule n'était point un modèle de fidélité conjugale; on l'accusait surtout d'en conter à ses bonnes, et c'était pour cela, disait-on, que les domestiques faisaient un si court séjour chez lui; les unes ne se souciant pas d'écouter les propos séducteurs de leur maître, les autres étant mises à la porte par madame Barigoule, lorsque celle-ci apercevait quelques signes d'intelligence entre sa bonne et son mari.

Voilà ce que disaient les mauvaises langues du quartier; mais les gens sensés tiennent peu compte de tels propos. Du moment qu'un ménage change souvent de domestiques, il doit s'attendre à être vilipendé dans toutes les boutiques de son quartier; les bonnes ont pour habitude de dire pis que pendre des maîtres qui les ren-

voient, tout en leur demandant un certificat de bonne conduite.

Le lendemain de cette nuit mémorable qui avait valu à M. Barigoule une panade en plein visage, ce monsieur était encore dans son lit à onze heures, autant pour se délasser des fatigues de la nuit que pour chercher, tout en feignant de sommeiller, quelle histoire vraisemblable il pourrait compter à son épouse, qui, la veille avant de se rendormir, lui avait répété plusieurs fois : « Demain, M. Barigoule, il faudra que vous me donniez l'explication de vos courses nocturnes. »

Hermelinde, qui se levait toujours de bonne heure pour surveiller ses bonnes et faire elle-même son café, avait déjeuné depuis longtemps et humé déjà une douzaine de prises dans sa tabatière. Souvent elle venait rôder dans la chambre à coucher et regardait dans le lit où était son époux, en murmurant :

— Non! non! je ne suis pas si dupe qu'on veut bien le croire... on ne monte pas ici-dessus... lorsqu'on a tout ce que l'on peut désirer sur son carré... Et cette colle sur la figure... ce n'est pas clair... il y a du louche là-dessous... mais je saurai le mot de cette charade.

Alors M. Barigoule faisait semblant de ronfler.

— Madame, dit tout à coup la bonne en entrant d'un air d'humeur dans la salle où est sa maîtresse, est-ce que monsieur ne va pas bientôt se lever?... Savez-vous que son café est contre le feu depuis une heure? je l'ai déjà fait réchauffer trois fois... bientôt il n'y aura plus rien dans la casserole.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi? tant pis pour monsieur, il y aura ce qu'il y aura; pourquoi se lève-t-il si tard?

— Mais ça m'ennuie, moi, de toujours faire réchauffer ce café... après ça vous me direz que vous ne savez pas où passe le charbon... que j'en use trop, que je n'ai pas de soin, d'économie...

— Je vous dis ce qu'il me convient de vous dire, mademoiselle Lolotte! je n'ai pas besoin de toutes vos raisons...

— Des raisons! des raisons!... on ne peut donc pas répondre à présent?

— Non, mademoiselle, on ne doit pas répondre comme vous le faites... vous le prenez sur un ton... parce que mon mari vous soutient toujours, vous croyez peut-être que je ne serai pas la maîtresse de vous renvoyer quand cela me plaira?...

— Votre mari me soutient !... qu'est-ce que vous entendez par là, madame?

— Suffit, je comprends !... et vous comprenez fort bien aussi !...

— Je ne sais pas ce que madame veut dire !...

— C'est bien, allez étriller le cheval alors, bouchonnez-le... nous sortirons en voiture ce matin... Je veux qu'il n'y ait plus qu'à atteler.

— Ah! bon ! voilà le restant de nos écus !... que j'aille étriller le cheval ! que je fasse le service d'un palefrenier, d'un piqueur ! ma foi, madame, j'en ai assez de cette besogne-là et je ne veux plus la faire. Quand on veut avoir voiture, madame, on a un nègre, on a un domestique mâle pour soigner son cheval... et on ne se niche pas à un cinquième étage pour faire descendre à chaque instant sa bonne à l'écurie !

— Que signifient toutes ces impertinences, mademoiselle Lolotte? voulez-vous bien aller tout de suite étriller le cheval !...

— Non, madame, non, je n'irai pas ; que monsieur l'étrille lui-même, ça l'amusera, il aime tant les bêtes ; mais moi je suis bien décidée à ne plus faire le service de l'écurie...

— Alors, mademoiselle, vous sortirez de chez moi.

— Eh bien, oui, j'en sortirai... Ah! vous croyez me vexer! mais je ne demande pas mieux que de m'en aller... Restez donc dans une baraque pareille!... des gens qui veulent faire de l'embarras! qui ont voiture, qui perchent au cinquième, qui enferment le sucre, le beurre, le vin et les confitures, et qui veulent qu'une pauvre bonne fasse tout dans la maison... Mais je suis enchantée de m'en aller... il y a longtemps que c'était mon idée... je n'attendais qu'une occasion, et la preuve c'est que je m'en vais tout de suite!...

En disant cela, mademoiselle Lolotte ôte son tablier et le jette au milieu de la chambre.

— Mademoiselle, vous ne partirez que dans huit jours, comme cela se fait partout.

— Je partirai tout de suite parce que je ne suis pas obligée à vous donner huit jours! vous devez bien savoir cela, madame, vous qui avez consulté le commissaire et qui changez si souvent de domestique, qui avez eu trente-six bonnes en trois mois. Je vais faire ma malle... Ah! quel plaisir!... ah! quelle chance! je quitte la maison Barigoule!... je ne dirai pas que j'y suis restée six semaines, ce ne serait pas une recommandation!

Et mademoiselle Lolotte retourne dans sa cui-

sine en sautant, en dansant et en fredonnant :

« Il y a d' l'oignon... il y a d' l'oignon, d' l'oignette,
Il y a d' l'oignon. »

Madame Barigoule, courroucée, exaspérée par les impertinences de sa bonne, rentre dans la chambre à coucher. Elle suffoque, elle est violette, elle n'a plus la force de parler, mais elle conserve celle de crier, et, décidée à réveiller son époux, elle s'approche du lit en beuglant :

— Encore une scène ! encore des avanies qu'il me faut supporter d'une bonne ! et tout cela, monsieur, par suite de vos turpitudes !... c'est affreux, c'est épouvantable, j'en ferai une jaunisse.

M. Barigoule avait parfaitement entendu la scène qui venait d'avoir lieu entre sa femme et sa bonne, elles avaient parlé assez haut pour qu'il n'en perdît pas un mot ; il fait cependant semblant de s'éveiller et se frotte les yeux en balbutiant :

— Bonjour, ma poule... ah ! je dormais bien... j'ai rêvé de boudin blanc... qu'est-ce que cela peut vouloir signifier ? toi qui sais expliquer les songes...

— Il s'agit bien de vos rêves et de boudin blanc !

monsieur, nous voilà encore sans bonne, mademoiselle Lolotte nous quitte après m'avoir dit un tas d'impertinences... elle nous plante là sur le champ, sans vouloir nous donner huit jours...

— Ma bonne amie, tu sais bien que le commissaire t'a dit que par la même raison que tu avais, toi, le droit de mettre sur-le-champ une domestique dehors, de son côté la domestique pouvait aussi te quitter sans te donner huit jours.

— Oui, monsieur, je sais qu'on a le droit, c'est possible, mais on n'en use pas de ce droit-là, c'est l'usage qui prévaut.

— Comment ! on n'en use pas !... et la grande Claudine que tu as mise à la porte si vite... elle cuisinait parfaitement, cependant!

— Oui, elle cuisinait bien, mais vous étiez trop souvent dans la cuisine auprès d'elle... et le jour où je vous y ai surpris et que la marmite était renversée... et mademoiselle Claudine à peu près comme la marmite !...

— Elle épongeait le bouillon qui était répandu à terre, mais tu vois du mal dans tout !...

— Suffit, monsieur, j'avais le droit de chasser cette fille, je ne vous conseille pas d'en reparler...

— Et cette grosse qui n'est restée que deux jours chez nous?

— Une effrontée qui découche la première nuit qu'elle est ici...

— C'était un mardi gras... elle avait été au bal.

— Je ne veux pas d'une bonne qui se déguise en Alsacienne et qui passe la nuit dans des bousins!

— Mon Dieu, je ne dis pas que tu as mal fait de la renvoyer... mais cette petite qui avait l'air si timide... si naïve... elle n'est restée qu'un jour celle-là...

— Elle était restée assez de temps pour dévorer un pot de confitures et emplir ses poches de sucre, cela commençait bien!

— Je te répète que tu as eu raison de les renvoyer, mais tu sais bien que tu ne leur as pas donné huit jours.

— Cela n'empêche pas que votre Lolotte est une impertinente... et si vous n'aviez pas eu des familiarités avec elle... et plus que des familiarités peut-être...

— Allons, bon... encore un cancan!...

— Est-ce que je ne vous connais pas? est-ce que je ne sais pas ce dont vous êtes capable?... et cette nuit, qu'est-ce que vous faisiez sur le carré là-haut?

— J'étais peut-être avec une bonne...

— Cela n'en valait guère mieux, en tous cas!... vous êtes bien heureux que je n'aie pas le temps de m'occuper de cela en ce moment...

— Je voudrais bien déjeuner...

— C'est le cheval qui a servi de prétexte à mademoiselle Lolotte... elle n'a pas voulu aller étriller Zéphyr...

— J'irai l'étriller quand j'aurai déjeuné...

— Avec tout cela nous voilà sans bonne... c'est amusant... c'est toujours votre cheval qui sert de prétexte à ces péronnelles; le fait est, monsieur, que nous aurons beaucoup de peine à conserver une domestique femelle ayant un cheval à soigner, une voiture à laver... et je vous ai déjà dit cent fois que nous ferions beaucoup mieux de prendre un homme à notre service; il monterait derrière notre voiture et ce serait bien meilleur genre et plus commode. Vous ne seriez pas toujours obligé, quand nous ferons une visite en calèche, de la faire garder par un commissionnaire, sans compter que quelque jour on nous la volera.

— Laisse-moi donc tranquille, Hermelinde, un domestique mâle!... mais tu ne vois donc pas que c'est inadmissible?... ceux qui soignent les

chevaux ne sont jamais cuisiniers... ensuite est-ce qu'il serait convenable qu'il fît ton ménage... qu'il te vît en camisole, ou mettre ton corset?... Je vous déclare, Hermelinde, que cela ne me semblerait pas décent...

— Et vous trouvez plus décent, sous prétexte d'aller fureter dans les casseroles... d'être sans cesse sur les talons de votre bonne... D'ailleurs, monsieur, on peut avoir un domestique et ne point s'habiller devant lui; c'est très-facile...

— Je voudrais bien déjeuner...

— A moins que vous ne renonciez à votre voiture, je vous certifie qu'il faudra bien que nous en venions là!...

— Bah!... nous nous en sommes bien passés depuis quatre ans que j'ai ma calèche. D'ailleurs il y a encore une raison, la plus importante, que nous n'avons pas abordée : un domestique mâle coûte fort cher; ces messieurs veulent gagner quatre ou cinq cents francs... ils boivent du vin comme des trous, ils vous trichent sur le fourrage... le cheval meurt de faim, ils vendent son avoine, sa paille... c'est du gentil... Si je pouvais déjeuner...

— Alors, monsieur, il n'y a qu'à prendre un nègre...

— Ah! voilà une autre idée, à présent, et tu crois que ce serait une économie?

— Sans doute; notre voisin du troisième, M. Achille Rocheville, me contait l'autre jour qu'un de ses amis, M. Fouillasse, un joli petit bel homme que j'ai vu souvent avec lui... qui m'a même offert des billets pour un théâtre, dont il sera le directeur quand il aura une masse d'actionnaires suffisante...

— Quel théâtre?

— C'est sur le boulevard... Je ne me rappelle plus au juste lequel, c'est un théâtre qui ferme quand il est ouvert, et qui s'ouvre quand il est fermé, toujours comme ça!

— Enfin que te disait M. Achille?

— Que son ami Fouillasse avait maintenant un nègre qui ne lui avait coûté que trente-trois sous.

— En vérité, Hermelinde, je ne comprends pas que tu donnes dans ces *godents*-là, ne sais-tu pas quc M. Rocheville est un blagueur?... Il s'est moqué de toi.

— Mais j'ai vu le nègre... je l'ai vu, il suivait M. Fouillasse qui montait chez votre voisin, il lui emboîtait le pas... Il est d'un très-beau noir, et il a un paletot blanc... Il paraît qu'il suit son

maître absolument comme un caniche; et celui-ci ne lui donne pas de gages... Il le nourrit et l'habille, voilà tout, et on lui fait chanter des airs nègres au dessert, et il danse aussi quand on veut en s'accompagnant avec des cocos.

— En voilà de ces blagues! en voilà!... et tu me rapportes cela comme si c'étaient des faits avérés. Je vais déjeuner.

— Ah! oui, tâchez, mademoiselle Lolotte n'a pas voulu faire réchauffer votre café...

— Je vais aller voir cela...

— Non, je ne veux pas que vous mettiez le pied à la cuisine jusqu'à ce que cette fille soit partie... Je vais chercher votre café et lui faire son compte... Ce ne sera pas long.

Au bout d'une demi-heure, M. Barigoule était enfin assis devant sa tasse de café qui n'était pas au quart pleine, et Hermelinde se promenait d'un air triomphant dans la chambre parce que la bonne était partie avec ses effets.

— Avec tout cela nous voilà sans bonne! dit M. Barigoule en essayant, mais inutilement, de faire tremper un gros morceau de pain dans son café.

— Je vous certifie que je ne regrette pas celle-ci.

— Je ne t'en ai jamais vu regretter... Ah! si... une, qui était bossue et borgne...

— C'est vrai, mais elle ne vous allait pas celle-là, à vous!

— Je n'ai jamais eu de goût pour les monstres...

— Quand ce monstre vous sert bien, que m'importe, à moi, la figure de ma domestique?

— Ma chère amie, comme dans un petit ménage où l'on n'a qu'une servante, on la voit dès qu'on se lève, à tous ses repas et une grande partie de la journée, il me semble qu'il est plus agréable de rencontrer sous ses yeux une figure qui n'a rien de déplaisant, que de voir sans cesse un objet repoussant.

— On ne voit pas cela quand on ne regarde pas ces objets-là...

— C'est-à-dire que dès que la bonne vient me demander quelque chose, il me faudrait fermer les yeux, ou me mettre un bandeau sur la vue comme Cupidon... Ah! on a bien raison de dire : La jalousie ne raisonne pas... Enfin, tu vas demander des bonnes, j'espère?

— Soyez tranquille, j'ai déjà été demander chez le boulanger, le boucher et l'épicier, ce der-

nier en connaît une dont il m'a dit le plus grand bien...

— Comme à l'ordinaire, on nous avait toujours dit du bien de celles que nous avons eues... ou plutôt que tu as renvoyées...

— Ah! c'est égal... c'est bien distingué un nègre... et quand on peut en avoir un pour trente-trois sous...

— Il paraît que tu y tiens... Quand ce monsieur voudra s'en défaire, dis-lui que je lui offre cent pour cent à gagner dessus.

— C'est bon, monsieur, je dirai cela à notre voisin, M. Rocheville.

— Ah çà! mais il me semble que tu lui parles bien souvent à M. Rocheville. Prends garde, Hermelinde, on fera aussi des cancans là-dessus, car on le dit fort mauvais sujet ce monsieur...

— Oh! n'allez-vous pas faire semblant d'être jaloux?... cela vous sied bien; c'est sans doute pour causer avec ces petites fleuristes des mansardes que vous courez la nuit comme les chats.

— Ah! tu vas recommencer... tu deviens assommante, ma chère amie, je vais atteler Zéphyr.

— Vous allez donc sortir?

— Oui, j'ai affaire à la bourse.

— A la bourse!... vous!... ce n'est pas vrai...

c'est ailleurs que vous allez... mais moi aussi j'ai besoin de la calèche.

— Pourquoi faire? pour aller au marché? Tu veux aller chercher des choux-fleurs en calèche... il ne manquerait plus que cela!

— Et vous, monsieur, est-ce que vous allez me demander des bonnes à la bourse?...

— Ce ne serait pas impossible, on y négocie tant de choses! tiens, au fait, les bonnes devraient y être cotées...

— Cotées?... qu'est-ce que vous entendez par là?... quelque indécence, j'en suis sûre!...

M. Barigoule ne juge pas nécessaire de répondre à sa femme.

Il va étriller Zéphyr; mais en descendant son escalier, il relève fort souvent la tête dans l'espoir d'apercevoir mademoiselle Coralie; et il n'aperçoit qu'une écaille d'huître que la petite Marie avait oubliée dans sa cuisine et qu'elle jette de son carré sur la nuque de son voisin.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

L'UNE PAR L'AUTRE.

Augusta s'est rendue sur les huit heures et demie du soir chez son amie Coralie ; elle veut d'abord tenir la promesse qu'elle a faite à Cotonnet, ensuite elle est fort curieuse de savoir si son amie lui fera de nouvelles confidences.

La jeune fille a fait rapidement le court trajet qui la sépare de chez Coralie ; quoique marchant fort vite, elle a bien remarqué que personne ne la suivait et elle se dit :

— On croit sans doute que l'on me trouvera au passage de l'Opéra.

Au moment où Augusta arrive au cinquième étage dans l'escalier de Coralie, elle entend une porte qui se ferme vivement à l'étage supérieur, puis un homme dégringole si rapidement les marches qu'il manque de tomber en arrivant sur le palier du cinquième.

La jeune fille reconnaît parfaitement M. Barigoule, quoique ce monsieur tienne son mouchoir sur sa figure comme s'il avait une fluxion; il passe devant elle en s'inclinant, et, sans s'arrêter à sa porte, descend très-lestement l'escalier.

— Est-ce qu'il viendrait de chez Coralie? se dit Augusta en continuant de monter. Oh non!... je ne puis croire qu'elle veuille écouter ce monsieur qui est marié? Ce serait mal... très-mal... Et puis il n'a rien de séduisant, ce monsieur-là! Cependant... cette porte qu'on a fermée... cette précipitation à descendre... c'est bien drôle!

Augusta a frappé, et au bout d'un certain temps mademoiselle Coralie est venue lui ouvrir. Elle affecte de bâiller, d'étendre les bras et de se frotter les yeux comme une personne qui vient de s'éveiller.

— Tiens! c'est toi, Augusta?

— Oui... est-ce que tu étais déjà endormie?

— Mon Dieu, oui, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais en faisant mes fleurs je m'étais assoupie...

— Ah! c'est étonnant, toi qui aimes tant à veiller tard... Mais si tu as envie de te coucher, je ne veux pas te gêner, je m'en vais...

— Non, non, entre donc... par exemple! me coucher à huit heures et demie... Je ne suis pas encore si poule que ça... au contraire j'avais envie d'aller me promener, il fait si beau...

— Eh bien! alors je ne veux pas t'en empêcher.

— Mais je ne peux pas sortir puisque j'ai une commande pressée... il faut bien que je travaille, quoique ça ne m'amuse pas du tout.

Augusta est entrée; d'un coup d'œil elle voit qu'il y a sur la table les fleurs en train, les outils pour travailler, puis un volume de roman, et sur la cheminée une assiette contenant le restant d'un pâté, puis du pain, une bouteille et un verre et des prunes dans une corbeille à ouvrage. Tout cela semble étalé avec trop de soin pour être naturel.

Augusta s'assoit et prend son ouvrage, Coralie va et vient dans la chambre, elle prend une fleur, puis une autre, elle fouille dans sa com-

mode, ouvre et referme tous les tiroirs, prend une chaise dont elle ne se sert pas, fait tomber ses outils, se met à quatre pattes pour les chercher, va s'asseoir comme si elle voulait travailler, puis se lève et recommence ses manœuvres dans sa chambre.

Augusta voit tout ce manége sans avoir l'air d'y faire attention. Enfin, Coralie lasse de se trémousser, s'arrête devant son amie, en lui disant :

— Veux-tu goûter un peu de mon pâté ? je t'assure qu'il est bien bon.

— Non, je te remercie, je n'ai pas faim... il n'y a pas très-longtemps que j'ai dîné.

— Moi, je dîne souvent avec du pâté, parce que c'est commode, c'est tout fait et on n'a pas de feu à allumer.

— C'est vrai, mais moi je préfère allumer du feu et manger quelque chose de chaud.

— Oh ! en été, je n'y tiens pas... allons... il faut pourtant se mettre à travailler.

— Il est certain que si tu as de la commande pressée tu feras bien de t'y mettre.

— C'est que... c'est bien ennuyant de toujours faire la même chose, toujours des fleurs... Quelle triste existence !...

— Si tu ravaudais des bas, je comprendrais ton ennui ; mais des fleurs... Ce n'est pas, il me semble, un ouvrage désagréable... C'est joli... c'est coquet... et puis tu ne fais pas toujours la même...

— On voit bien que tu n'en fais pas, toi ! Ah ! à propos, Augusta, je savais bien que je voulais te demander quelque chose... Est-ce que tu as été dernièrement au bal d'Auteuil ?

— Moi ? répond Augusta en baissant les yeux sur son ouvrage pour cacher la rougeur qui vient de lui monter au visage, mais non... pourquoi me fais-tu cette question ?

— Parce que quelqu'un m'a assuré... positivement, t'avoir rencontrée près de la mare d'Auteuil. Or, comme on ne va pas ordinairement par là rien que pour contempler la mare, j'ai pensé que tu étais allée au bal qui est à côté.

— La personne qui t'a dit cela s'est trompée.

— C'est possible ! après tout, tu es bien ta maîtresse.

Augusta étouffe un soupir et ne dit plus rien.

Mademoiselle Coralie se décide pourtant à se rasseoir et à se mettre véritablement à travailler. Mais elle regarde Augusta en dessous comme si elle voulait interroger sa physionomie.

Pendant quelques moments les deux jeunes filles échangent quelques phrases sans intérêt; puis enfin Coralie, qui semble retenir avec peine une envie de rire, s'écrie :

— Augusta, est-ce que tu n'as rencontré personne dans l'escalier en montant?

— Si fait, j'ai rencontré un monsieur qui se cachait le nez avec son mouchoir et dégringolait si vite les marches qu'il a failli tomber sur le carré au-dessous.

Mademoiselle Coralie n'y tient plus, elle se met à rire aux éclats tout en disant :

— Ah! que j'aurais voulu qu'il s'étalât devant sa porte et que sa femme l'ouvrît dans ce moment-là... Figure-toi que c'est ce grand serinard de Barigoule... qui était encore venu m'ennuyer... me demander pourquoi je lui avais jeté de la panade cette nuit... Oh! c'est que tu ne sais pas que nous avons eu une nuit très-orageuse... une foule d'aventures plus grotesques les unes que les autres... Il y a eu un train sur mon carré... Je crois que toute la maison s'y était donné rendez-vous!...

— Je sais cela...

— Bah!... et par qui donc?

— Par Cotonnet qui est venu me conter ses

peines... Ce pauvre garçon ! il t'en aurait fait si tu avais pu le voir tantôt pleurer chez moi... oui, pleurer en parlant de toi... qui l'as si cruellement mis encore à la porte; et pourtant je puis t'affirmer, moi, qu'il ne t'a pas mentien te disant qu'il t'avait apporté des huîtres; hier au soir, en sortant de chez toi, je l'ai rencontré dans la rue... il était assis sur une borne devant ta maison, il n'osait plus monter, car le portier lui avait dit que tu étais sortie, et cependant il ne pouvait se résoudre à rentrer se coucher sans t'offrir ces huîtres qu'il avait achetées pour toi, et il tenait la bourriche sous son bras; quant à cela, je l'ai vue... bien vue de mes yeux... et j'ai promis à ce pauvre garçon de te le dire, car il est assez chagrin d'avoir perdu ton amour, il ne veut pas encore que tu croies qu'il t'a offert quelque chose qu'il n'avait pas. Voilà la vérité, Coralie, tu la sais maintenant. Ah! je voudrais que cela pût te réconcilier avec Cotonnet, car je suis bien persuadée que jamais, non jamais, tu ne rencontreras un homme qui t'aime aussi sincèrement que lui.

La figure espiègle de la fleuriste n'a exprimé qu'un calme parfait pendant qu'Augusta parlait; lorsque celle-ci se tait, quelques instants

s'écoulent sans que Coralie rompe le silence, enfin elle se décide à répondre :

— Vois-tu, Augusta, eh bien ! si tu me dis tout cela pour que je me raccommode avec Cotonnet, je te certifie que tu prends une peine inutile... mon parti est pris... je ne veux plus de liaisons qui ne mènent à rien...

— Comment l'entends-tu ? Cotonnet, j'en suis certaine, t'aurait épousée si tu l'avais voulu.

— Oh ! ce n'est pas comme cela que je l'entends ; beau mariage vraiment ! Un garçon qui n'a qu'un emploi de rien du tout, avec moi qui gagne très-peu de chose... et puis on a des enfants... on est dans la misère... il faut se priver de tout pour élever ses mioches... Bel avenir ! oh ! c'est que je raisonne, moi, vois-tu... Je ne suis pas si étourdie qu'on le croit !... je pense à la suite !...

— Cela te regarde... fais-toi un sort heureux pour l'avenir... Tu feras bien... c'est dommage pourtant que ce soit aux dépens du bonheur de quelqu'un.

— Oh ! du bonheur... parce que Cotonnet a pleurniché devant toi, tu te figures qu'il sera malheureux... Il m'aimait... c'est possible... je ne dis pas non... eh bien ! il en aimera une autre, voilà tout !...

— Tu juges les autres cœurs par le tien!...

— Oh! ma chère amie, si tu te figures que les hommes sont des modèles de fidélité, tu seras bien souvent trompée!

— Souvent! non, je ne le serai pas souvent, car je ne m'y exposerai pas...

— Ah! prout!... on dit cela! est-ce qu'on peut répondre de rien?... Le plus triste de tout cela, c'est que ce nigaud de Cotonnet avait des huîtres pour moi et qu'il se les est laissé chiper.

Augusta ne dit plus rien, la dernière réflexion de mademoiselle Coralie lui a semblé si égoïste qu'elle ne juge plus nécessaire de rien ajouter en faveur du pauvre Cotonnet. On travaille, en échangeant quelques phrases indifférentes. Neuf heures ont sonné depuis longtemps à une horloge voisine. Coralie fait des plaisanteries sur M. Barigoule, elle se moque beaucoup de son amour, cependant elle semble préoccupée, distraite; de son côté, Augusta ne peut s'empêcher de songer qu'un beau jeune homme lui a donné rendez-vous dans le passage de l'Opéra qui donne rue Grange-Batelière, et elle n'est pas beaucoup à la conversation. Quelqu'un qui eût écouté les deux jeunes filles eût été surpris du peu de suite de leurs discours et de les entendre se répondre

quelquefois tout de travers; mais elles ne s'en apercevaient ni l'une ni l'autre, parce qu'elles se parlaient en pensant à tout autre chose qu'à ce qu'elles se disaient.

Il y avait pourtant un sujet de conversation qu'Augusta grillait d'entamer; mais elle ne voulait pas commencer, et toutes les fois que le nom d'Achille Rocheville venait sur le bout de ses lèvres, elle les pinçait bien fort pour ne point le laisser sortir.

A dix heures, Augusta murmure :

— Je vais m'en aller.

— Déjà! répond froidement Coralie.

Puis dix minutes s'écoulent encore.

— Il faut pourtant que je rentre, dit Augusta, sans cependant plier son ouvrage.

Cette fois, son amie ne répond rien.

Cinq minutes s'écoulent et Augusta continue de travailler, lorsqu'on frappe fortement à la porte.

Coralie semble troublée. Augusta sent son cœur battre plus vite.

— Tiens, on a frappé chez moi, je crois, dit la fleuriste.

— Oui... est-ce que tu n'ouvres pas?...

— Pourquoi donc? je me flatte d'ailleurs que ce n'est pas M. Cotonnet.

— Oh ! sois tranquille, le pauvre garçon ne viendra plus.

— Si c'est M. Barigoule, je vais le prier de me laisser tranquille, sans quoi je lui ferai peur de sa femme ou de sa bonne...

Tout en parlant, Coralie est allée ouvrir. Elle pousse un petit cri de surprise qui n'annonce pas de la colère. Augusta entend ensuite quelques chuchotements, puis une voix qui répond très-haut :

— Eh bien ! que m'importe que vous ayez du monde ? est-ce que votre amie vous a défendu de me recevoir ?

Quelques minutes après, Achille Rocheville entre avec Coralie dans la chambre où est Augusta. L'élégant jeune homme salue la jeune fille avec un air de respect si exagéré, et s'incline devant elle si profondément, que celle-ci a quelque peine à conserver son sérieux, tandis que mademoiselle Coralie s'écrie :

— Mon Dieu ! monsieur, vous saluez Augusta comme si c'était l'empereur du Maroc !... que de cérémonies ! il me semble pourtant que ce n'est pas la première fois que vous la rencontrez ici.

— En effet, j'ai déjà eu l'avantage de me trouver avec mademoiselle, mais c'est une raison de

plus pour que je m'incline devant une personne si respectable...

— On dirait que vous parlez de votre grand'-mère ou d'une vieille douairière !...

— Je ne doute pas que mademoiselle n'ait droit par ses vertus aux égards que l'on rendrait à *Andromaque* si elle vivait encore...

— *Andromaque !...* ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Une femme illustre de l'antiquité... illustre par ses vertus...

— Moi, je n'aime que l'huile antique... et toi, Augusta, tu ne réponds pas aux beaux compliments que t'adresse mon voisin ?... est-ce que tu les prendrais de travers ?...

Augusta, qui a fort bien remarqué le ton railleur du jeune homme, mais qui devine que toutes ces plaisanteries ne sont qu'un moyen de cacher son dépit, répond d'un air presque riant :

— Mon Dieu, que veux-tu que je réponde à tout cela ? compliments, hommages, prières... On sait bien que monsieur ne dit jamais que des plaisanteries, on aurait aussi tort de s'en formaliser que de les prendre au sérieux.

Achille s'incline de nouveau en murmurant :

— Aurais-je eu le malheur d'offenser made-

moiselle?... alors ce serait bien sans le vouloir!

— Mais non, monsieur, pas du tout! en vérité, je ne sais pas pourquoi Coralie me mêle ainsi dans la conversation... quand ce n'est pas pour moi... je veux dire... quand vous avez à causer de choses plus intéressantes.

Le jeune homme, qui est debout devant Augusta, tâche de rencontrer son regard qu'il voudrait fasciner par le sien, mais c'est en pure perte qu'il amasse de l'électricité dans ses prunelles, celle qu'il voudrait magnétiser ne le regarde pas et continue de fixer son ouvrage.

Cependant Coralie est allée chercher une chaise qu'elle présente à son voisin, en lui disant :

— Monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir... C'est bien aimable à vous d'être monté me dire un petit bonsoir... Par quel événement rentrez-vous de si bonne heure... vous, qui avez l'habitude de ne jamais revenir avant minuit?... Est-ce que par hasard une de vos belles conquêtes du grand monde vous aurait manqué de parole ce soir?... Je suis bien curieuse, n'est-ce pas?... mais j'aime beaucoup les intrigues d'amour... c'est intéressant! et quand on connaît les personnages, c'est encore bien plus drôle!...

Achille s'est étalé sur la modeste chaise de paille que la fleuriste vient de lui offrir, il se penche en arrière et se balance comme s'il était sur le boulevard des Italiens, lançant des œillades à Coralie et regardant toujours à la dérobée si Augusta lèvera les yeux.

— Mademoiselle... si je suis venu vous dire bonsoir, veuillez bien croire que ce n'est pas par désœuvrement... Un jeune homme qui est reçu dans le monde a toujours bien quelque toit hospitalier sous lequel il pourrait s'abriter... Ce soir j'étais attendu chez le duc de Lagrangellière... chez le vicomte de Monthabor... chez madame la princesse de Kranousky...

— Et vous venez ici quand on vous attend chez des princesses !.. ah ! par exemple, monsieur, voilà de ces choses que je ne comprends pas... Si un prince m'attendait, il me semble que je quitterais tout pour aller le retrouver...

— Vous croyez cela ?... et si ce prince ne vous plaisait pas ?...

— Oh ! un prince... ça me plairait toujours...

— Vous êtes d'une franchise ravissante... D'après cela, mademoiselle Coralie, je vois que la bourgeoisie a peu de chances près de vous...

— Ah ! voyons, M. Rocheville, ne vous moquez donc pas ainsi d'une pauvre fleuriste... qui habite au sixième...

— Eh mon Dieu ! mademoiselle, l'étage n'y fait rien... notre voisin du cinquième a bien voiture !...

— Ah ! dites donc, à propos des Barigoule, ils sont encore sans bonne.., ils ont renvoyé Lolotte aujourd'hui... Ah ! si vous saviez tout ce qu'elle dit sur leur compte...

— Voyons, contez-nous cela... les cancans, c'est si amusant... à moins cependant que cela ne déplaise à votre sévère amie !...

Achille espère qu'Augusta va répondre. Celle-ci ne souffle pas mot ; mais Coralie s'écrie :

— Comment savez-vous si mon amie est sévère ou non ?

— C'est d'après la physionomie de mademoiselle que je me permets de dire cela.

— Entends-tu, Augusta ? monsieur trouve que tu as l'air sévère.

— Monsieur doit se connaître en physionomies, répond Augusta sans lever la tête.

Achille, dépité de ce que ses efforts sont vains, se décide à changer de batteries ; il rapproche sa chaise de Coralie et se tourne vers la

fleuriste, dont tout en causant il prend de temps à autre ou la main ou le genou.

— Eh bien ! ces cancans sur les Barigoule?

— Monsieur prend tous les matins un bain de pieds et madame un lavement.

— Voilà des gens qui seraient dignes d'être mahométans!

— Est-ce que les mahométans prennent beaucoup de lavements?

— Du moins pratiquent-ils de fréquentes ablutions. Poursuivez, le début promet.

— Monsieur a fait la cour à Lolotte et a voulu obtenir ses faveurs.

— C'est mademoiselle Lolotte qui dit cela ! il est permis de douter du fait. Quand un homme a eu le malheur d'avoir quelques accointances avec une de ses bonnes, il ne peut plus en entrer une seule chez lui sans qu'on suppose entre eux les mêmes relations. J'ai connu un particulier qui avait une épouse assez jolie et que l'on accusait de la même infirmité que M. Barigoule. Pour tâcher de faire taire la médisance, il prit une bonne, bossue et borgne; on continua de tenir le même propos; il prit une négresse à son service, on ne l'épargna pas davantage. Oh! alors il se moqua des mauvaises langues et choi-

sit pour domestique une fille jeune, bien faite et fort jolie...

— Ah! comme on dut cancaner!

— Au contraire, on prétendit alors que la bonne était trop bien et devait avoir trop d'amoureux pour vouloir écouter son maître. Vous le voyez, c'est toujours la fable du *Meunier, son fils et l'Ane*. Le sage est celui qui fait ce qui lui plaît sans s'occuper du qu'en dira-t-on. Est-ce que l'odeur du cigare vous serait désagréable, mesdemoiselles?

— Non, monsieur, pas du tout; au contraire, j'aime beaucoup cette odeur-là...

— Alors je vais en fumer un... si mademoiselle Augusta ne s'y oppose pas.

— Moi, monsieur! d'abord je n'ai ici aucune volonté, ensuite je ne déteste pas l'odeur du cigare.

Le jeune homme sort de sa poche un charmant porte-cigares, dans lequel il choisit un havane qu'il allume et fume tout en continuant la conversation.

— Ah! nos voisins sont encore sans bonne... Diable! voilà M. Barigoule obligé d'être lui-même son palefrenier... Vous avez une main bien douce, mademoiselle Coralie...

— Laissez-la donc tranquille, ma main... vous m'empêchez de travailler. Lolotte a dit encore que chez les Barigoule on vivait fort mal, que l'on n'achetait que de la basse viande, que l'on ne mangeait que du pain dur comme du biscuit de mer et que l'on buvait de la *lavasse*. Tout cela afin d'économiser pour avoir une voiture.

— Cela prouverait que ces gens-là font plus de cas de leurs jambes que de leur estomac... Vous avez une coiffure qui vous sied à ravir, mademoiselle Coralie...

— Vous trouvez, monsieur?... mais je suis coiffée comme tous les jours... les cheveux ondés... j'adore cela...

— C'est que je ne l'avais pas encore remarqué aussi bien que ce soir...

— Ah! par exemple, quelqu'un qui a de bien beaux cheveux, c'est madame Houssepignole... vous savez, notre voisine du quatrième... ils sont d'un si beau noir qu'ils ont un reflet bleu... mais vous devez avoir remarqué cela, vous, M. Achille, qui examinez si bien les dames?

— Vous croyez que j'examine les dames?...

— Vous avez cette réputation, du moins... est-ce qu'elle n'est pas méritée?

— Je ne me défends pas de rendre hommage

aux jolies femmes... mais aux jolies seulement, et elles ne sont pas aussi communes que vous semblez le croire. Quant à madame Houssepignole, qui se fait maintenant appeler Saint-Lambert, elle est encore assez bien pour un commençant, mais je vous prie de croire qu'elle ne m'a jamais séduit...

— Ah! c'est singulier... on a dit pourtant dans la maison que vous aviez été chez elle pendant une semaine...

— Il me paraît qu'on dit beaucoup de choses dans la maison... et ne peut-on aller chez une dame sans être son amant?... Vous voyez, mademoiselle, que je viens chez vous fort innocemment...

— Oh! certainement, monsieur... je sais bien que le monde voit du mal souvent où l'on ne pense pas à en faire!

— Vous avez un pied charmant, mademoiselle Coralie.

— Ah! M. Achille, avez-vous fini de vous moquer de moi?

— Je ne me moque pas, et vous savez fort bien que vous avez un joli pied que l'on a dû suivre souvent...

Augusta vient de casser sa laine, elle la rat-

tache pour la recasser encore; cependant elle fait ce qu'elle peut pour écouter avec indifférence les galanteries que M. Achille débite à mademoiselle Coralie, mais il y a chez les femmes un orgueil qui provient du désir de plaire, et cet orgueil-là n'est jamais attaqué impunément. Seules, elles veulent bien qu'on ne leur dise pas qu'on les aime; mais devant elles, elles trouvent fort mauvais que l'on fasse cet aveu à une autre. Déjà plusieurs fois Augusta a rassemblé son ouvrage pour partir, et pourtant elle n'a pas eu le courage de se lever.

— A propos de notre illustre voisine du quatrième! elle vient de prendre dans ses filets un jeune homme fort gentil, ma foi!... et qui a, je crois, de la fortune... C'est un nouveau débarqué... qui se croit adoré... et s'imagine avoir fait une conquête superbe... pauvre garçon... mais je le désillusionnerai.

— Et pourquoi donc, monsieur? s'il est content ce jeune homme... vous allez lui faire du chagrin... on a toujours tort de dire aux personnes qu'elles sont trompées, c'est un triste service qu'on leur rend... n'est-ce pas, Augusta?... Mais pourquoi donc ne dis-tu rien, Augusta?... tu restes là comme si tu étais en cire.

— Moi... mais je vous écoute et cela m'amuse beaucoup.

— Mademoiselle pense peut-être à ses amours? dit Achille d'un air railleur.

— Non, monsieur, car je n'en ai pas, et je m'en félicite encore en ce moment.

— Tiens! comme tu dis cela!...

— Je le dis comme je le pense...

— Vous le connaissez donc ce jeune homme qui est amoureux de la voisine du quatrième?

— Certainement! j'ai manqué de me battre avec lui ce matin.

—Vous battre!... et pourquoi donc cela...?

— Pour la célèbre Houssepignole... mais comme véritablement le sujet n'en valait pas la peine, l'affaire s'est arrangée... ce jeune pigeon ne sera pas aussi plumé que les autres par son Andalouse...

— Vous lui en voulez donc beaucoup à cette dame?... Ah! M. Achille! cela semblerait prouver que vous avez eu beaucoup à vous plaindre d'elle.

— Non, mademoiselle, je vous certifie que vos conjectures sont fausses. S'il ne s'agissait que de moi, ce serait une bagatelle! mais plusieurs de mes amis ont eu à se plaindre de la façon d'agir un peu trop excentrique de cette dame... elle a

plumé quelques pauvres garçons d'une manière trop brutale. Qu'une femme ruine un homme qui l'adore... mon Dieu, ce n'est pas défendu... cela se voit encore tous les jours ! puisqu'il y a des hommes assez bêtes pour croire qu'à force de sacrifices ils s'attacheront une femme et l'empêcheront de changer !...

— Et il y en aura toujours, monsieur !

— C'est aussi mon opinion, mademoiselle. Mais lorsque le pauvre diable a tout donné, qu'on ne veuille plus le recevoir... lui accorder de temps en temps un petit souvenir... ah ! fi ! voilà qui est vilain, voilà qui annonce un mauvais cœur. Une femme galante doit rester l'amie de tous ses amants ; alors, ceux-là même qu'elle a ruinés disent encore en parlant d'elle : C'est égal ! c'est une bonne fille !

— Vous ne vous ruinerez jamais pour une femme, vous, M. Achille ?

— Eh ! mademoiselle !... que sait-on?... on se moque des autres... mais quelquefois on fait pis qu'eux !... D'ailleurs, il y a des sacrifices qui sont au-dessus de la fortune !... quand on sacrifie son bonheur, son repos, sa vie...

— Ah ! ah ! ah !... est-ce que vous êtes capable de faire de ces choses-là ?...

— Moi, mademoiselle... je suis capable de tout... on voit bien que vous ne me connaissez pas!... Tenez, une fois, une dame que j'aimais me dit : « Achille, si vous voulez que je croie à votre amour, il faut m'en donner une preuve. Je souffre beaucoup de douleurs névralgiques; quelqu'un qui a beaucoup voyagé m'a assuré que sur le sommet du Rigi il y avait une source dont l'eau était efficace pour guérir les névralgies; une petite fiole suffit : on imbibe plusieurs fois un bandeau que l'on pose sur son front et on est guéri. Allez me chercher de cette eau et je croirai à votre amour. »

— Et où est-ce cela, le *Rigi*, monsieur?

— Oh! mademoiselle, c'est un mont du canton de Schwitz, en Suisse, qui s'élève entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Lowertz; il est d'une hauteur prodigieuse. L'endroit sur lequel on a bâti une auberge, le *Rigi-Kulm*, est à cinq mille six cent soixante et seize pieds au-dessus du niveau de la mer.

— Oh! mon Dieu! c'est plus haut que les tours Notre-Dame, alors!...

— Mais oui, un peu.

— Et vous avez été là chercher de l'eau?

— Oui, j'en ai rapporté une fiole à la dame de

mes pensées ; mais quand je revins, je ne possédais plus les siennes ; elle en aimait un autre, j'en fus pour mon ascension sur le glacier. Cela ne m'empêcha pas une autre fois, me trouvant dans la Forêt-Noire avec une autre dame...

— De grimper encore sur le sommet d'un mont ?

— Non... la personne que je courtisais et qui voyageait pour s'amuser, sous le prétexte de rétablir sa santé, me dit un jour qu'elle avait très mal à l'estomac, et que, pour se guérir, on lui avait assuré qu'il fallait manger du bifteck d'ours.

— Ah ! par exemple... voilà une idée... Elle était donc enceinte, cette dame-là ?...

— Non, vraiment ! mais enfin elle était persuadée que le filet d'ours était fort bon pour l'estomac. En chevalier galant, me voilà tout de suite à la chasse aux ours ; j'en tue un magnifique et j'en apporte un morceau énorme que je dépose aux pieds de ma belle... qui prétend que cela sent très-mauvais, que j'empoisonne l'ours, et qui part sans vouloir que je l'approche... me laissant là avec mon filet...

— Que vous avez mangé ?

— Oui, mademoiselle, c'est délicieux, cela

sent le pré-salé. Enfin, une autre fois, une jeune personne fort jolie, mais fort coquette, et encore plus exigeante, ne s'avisa-t-elle pas de me demander un colibri vivant, un véritable colibri?

— N'est-ce pas un oiseau cela?

— Oui, mademoiselle, c'est un oiseau extrêmement petit, c'est presque un oiseau-mouche, mais qui est remarquable par l'éclat quelquefois métallique de ses couleurs, qui imitent l'or, le rubis, la topaze, le saphir. On ne trouve guère de ces sortes d'oiseaux qu'au Brésil, à la Guyane et aux Antilles...

— Et vous avez été en chercher un pour cette demoiselle?

— Certainement, j'ai fait exprès le voyage du Brésil, je suis parvenu à rapporter un charmant colibri vivant; mais quand j'arrivai avec mon oiseau, cette demoiselle s'était fait enlever par un jeune Persan qui voyageait en France pour son instruction... J'en fus pour mon voyage au Brésil!

— Et votre colibri?

— J'en ai fait présent au cabinet d'histoire naturelle, où l'on s'est empressé de l'empailler afin d'être plus certain de le conserver.

Augusta a écouté sans dire un mot les récits

merveilleux de M. Achille Rocheville; cependant de temps à autre les deux coins de sa bouche, en se relevant, ont exprimé quelque chose qui n'annonçait pas une foi bien vive dans les hauts faits de ce monsieur.

Mécontent sans doute de l'effet qu'il produit sur Augusta, Rocheville rapproche encore sa chaise de Coralie, jette à terre son bout de cigare et semble disposé à attaquer plus vigoureusement le cœur de la fleuriste, qui fait une foule de petites mines coquettes en voyant les yeux de son voisin se fixer amoureusement sur les siens, tout en murmurant :

— Comment! M. Achille, vous faites de ces choses-là... pour les femmes que vous aimez... mais c'est superbe!...

— Et cela vous surprend?...

— Oui. j'avoue que cela m'étonne... et toi, Augusta, est-ce que cela ne te semble pas bien fort?

— Moi! rien ne me paraît surprenant de la part de monsieur! et il nous dirait qu'il s'est déjà tué deux ou trois fois par amour, que je le croirais tout autant.

— Ah! entendez-vous, M. Achille?... Augusta se moque de vous... Eh! voulez-vous finir?... laissez mon genou tranquille, monsieur.

Cette fois Augusta se lève brusquement, roule son ouvrage, recule sa chaise et se trouve en moins d'une minute contre la porte.

— Ah! tu t'en vas? dit Coralie ; au fait... il y a déjà longtemps que tu voulais partir.

— Oui... j'avais oublié l'heure... mais je vais courir... Bonsoir, monsieur ; bonsoir, Coralie.

La jeune fille s'est élancée et a gagné la porte et l'escalier sans jeter un regard sur le beau jeune homme qui vient de se lever et sans écouter son amie qui lui crie :

— Attends donc que je t'éclaire.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

MONSIEUR VALDENER.

Le dimanche est venu ; c'est le jour de l'invitation faite par Albert Monbreilly au jeune Benjamin Godichon. Celui-ci voit arriver avec plaisir ce moment qui doit le faire se trouver de nouveau avec Achille Rocheville ; il a plusieurs raisons pour désirer le revoir et causer avec lui.

D'abord il a revu Berthe le samedi matin ; il a encore reçu sa visite dans la matinée du dimanche ; madame Saint-Lambert est toujours aussi tendre, aussi passionnée ; l'amour qu'elle témoi-

gne à Benjamin ne fait que croître, mais il n'embellit pas, parce qu'il menace de tourner au tragique. Si son amant lui était infidèle, Berthe ne lui cache pas qu'elle le tuerait ainsi que sa rivale, soit par le fer, le feu ou le poison ; il doit se tenir pour bien averti qu'il payerait de sa vie la plus légère trahison.

Ceci une fois bien posé, Berthe n'en est que plus voluptueuse, plus caressante; mais avant de sortir de chez son amant, elle se souvient toujours qu'elle a des emplettes à faire, et elle est trop étourdie pour avoir songé à prendre de l'argent chez elle. Il est donc tout simple qu'elle s'adresse à son bon ami pour réparer cet oubli ! C'est un billet de cinq cents francs qu'elle demande en annonçant toujours à Benjamin qu'elle lui rapportera sa monnaie. Il n'est pas nécessaire de dire que cette monnaie est comme le mirage du désert, que l'on a sans cesse en perspective, mais que l'on ne touche jamais.

Quoique novice et amoureux, Benjamin, arrivé au dimanche, trouvait déjà que sa nouvelle connaissance lui coûtait fort cher, et en calculant à cinq cents francs chaque visite que lui ferait sa tendre amie, il se disait : « Pour peu qu'elle continue pendant quelque temps de venir

tous les jours, cela me coûtera trois mille cinq cents francs par semaine ou quinze mille francs par mois ; » il trouvait que c'était fort cher, même pour une femme qui lui promettait de le poignarder s'il lui était infidèle.

D'autant plus que son amour n'allait pas *crescendo* comme celui que lui témoignait sa maîtresse ; il devenait au contraire beaucoup plus calme, par la raison que la passionnée Saint-Lambert avait voulu être aussi libérale en faveurs que son amant l'était en billets de banque.

Les femmes ont souvent le défaut d'être trop généreuses de leurs passions et de ne point vouloir y mettre de gourmettes. Un amant trop bourré d'amour est comme un enfant auquel on a fait avaler plus de bouillie qu'il n'en désirait, cela lui ôte pour quelque temps l'appétit.

Benjamin désire donc se retrouver avec Achille Rocheville, pour lui demander des conseils, dans le cas où son amour pour Berthe venant à s'éteindre, il voudrait cesser de voir cette dame sans s'exposer à être poignardé.

A cinq heures et demie, Benjamin se promenait sur le boulevard Montmartre devant le passage Jouffroy ; il est abordé par Albert Monbreilly qui donne le bras à un jeune homme d'une

taille gigantesque, mais porteur d'une figure assez agréable.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, de ne point avoir oublié mon invitation, dit Albert en allant tendre la main à Benjamin.

— Quand c'est un plaisir que l'on se promet, monsieur, je crois qu'il est rare qu'on l'oublie.

— Je tâcherai que votre attente ne soit pas trompée. Permettez-moi de vous présenter un de nos convives, M. Sinagria, jeune Grec, qui est venu en France pour étudier la médecine, et qui trouve qu'à Paris il y a tant de choses curieuses à étudier qu'il ne reste plus guère de temps pour la médecine.

Le gigantesque jeune homme répond avec une légère difficulté de prononciation habituelle aux étrangers, ce qui ne l'empêche point de s'exprimer en fort bon français.

— Oh! oui... Paris... c'est une ville bien agréable... il y a tant de choses pour s'amuser... même sans dépenser d'argent, rien qu'en se promenant sur vos boulevards on a tant à voir... à examiner... sans compter les dames qui mériteraient bien une mention particulière; elles ont quelque chose... je ne puis pas bien dire... mais cela vous charme tout de suite... Quand je

retournerai à Constantinople, mon seul désir sera de revenir vite à Paris...

— Mais si vous ne retourniez pas à Constantinople, ce serait bien plus simple.

— Il n'y a pas moyen... ma famille m'attend là-bas.... mais je ne partirai qu'au printemps prochain, j'ai le temps d'amasser des souvenirs... Oh! tenez... voilà encore une dame bien jolie... et c'est si agréable... au moins elles laissent voir leur figure! à Constantinople toutes les femmes bien sont voilées; ce n'est que dans le peuple, dans le tout petit monde qu'elles se laissent voir.

— Ici, mon cher Sinagria, nos dames sont plus humaines, et, en général, quand elles se voilent, c'est qu'elles n'ont rien de bien séduisant à nous montrer. Ah çà! j'espère que Rocheville ne va pas se faire attendre comme c'est son habitude?

— Si c'est son habitude, il est bien probable qu'il n'en changera pas pour nous.

— C'est un fort bon garçon, mais qui n'a jamais su ce que c'était que d'être exact à un rendez-vous.

— Oh! tant pis. Est-ce avec les femmes qu'il a pris cette habitude-là?...

— Oh! voilà vos questions qui commencent. M. Benjamin, je vous donne ce grand Grec pour

le garçon le plus curieux que l'Orient nous ait jamais envoyé.

— Puisque je suis venu en France pour m'instruire, il faut bien que je questionne.

Un monsieur qui annonce une quarantaine d'années, et dont la toilette est celle d'un dandy, vient alors de traverser la chaussée ; il se trouve devant Albert Monbreilly auquel il adresse un gracieux salut, en lui disant :

— Eh bonjour, M. Monbreilly, je ne vous croyais plus à Paris, il y a si longtemps que l'on ne vous a aperçu dans le monde! vous avez donc abandonné la société? c'est mal, à votre âge!... Tout le monde s'en plaint, je vous assure.

— Vous êtes trop bon, monsieur, et le monde me fait beaucoup d'honneur de s'occuper de moi. Mais, je n'ai jamais été grand amateur de ce qu'on appelle, dans le monde, des plaisirs... les réunions, les bals, le jeu, tout cela m'offre peu d'attraits... peut-être changerai-je de goût plus tard, on ne peut jamais répondre de l'avenir.

— Tenez, dernièrement encore on parlait de vous chez madame de Servigny... elle a donné une fête charmante à sa campagne le mois dernier.

— Je le sais; j'ai reçu une invitation.

— Mais vous n'y êtes pas venu... vous avez

eu tort, je vous certifie que c'était charmant ; les plus jolies femmes de Paris étaient là, et puis des artistes en renom, des hommes de lettres... de ceux qui méritent ce titre parce qu'ils l'ont véritablement gagné à la pointe de leur plume... enfin des célébrités en tous genres remplissaient les salons et les jardins... On a joué la comédie, vous savez que Servigny a fait faire un théâtre dans son parc ?

— Non, je l'ignorais.

— Oh ! c'est extrêmement amusant ; vous n'ignorez pas qu'en société on aime beaucoup à jouer la comédie bourgeoise, mais habituellement on joue dans un salon que l'on transforme en théâtre, en abîmant, en arrachant, en bouleversant tout ce qui fait obstacle. Servigny a pensé que l'on serait beaucoup plus à l'aise pour se livrer à ce genre d'amusement dans un véritable théâtre au milieu de son bois, et il en a fait construire un. Rien ne manque : rideau d'avant-scène, coulisses, frises... il a des décorations qui ont été peintes par *Devoir*, c'est vous dire qu'elles sont ravissantes. Aussi... c'est une fureur, chacun lui demande à jouer sur son petit théâtre, où les représentations ne sont jamais assez nombreuses au gré des amateurs.

— Et le public, où se place-t-il, est-ce qu'il y a aussi une salle pour lui?

— Non, le public est en plein air, au milieu des bois, à l'ombrage des arbres, dans un espace préparé pour lui. Tout cela a quelque chose d'agreste, de pittoresque, qui en double le charme. Le théâtre n'étant pas clos au fond, lorsque dans la pièce la scène doit représenter une forêt, on ne met point de rideau de fond, et on a alors un bois naturel; c'est fort joli, et on obtient des effets de lumière très-piquants.

— Vous jouez sans doute sur ce théâtre-là, M. Valdener?

— Je ne me suis pas encore risqué, mais on m'a sollicité de prendre un rôle... il est probable que je ferai mes débuts cette saison; mais pardon de vous avoir retenu si longtemps, M. Monbreilly, je vous présente mes salutations.

A peine ce monsieur était-il éloigné, que le grand Grec dit à Albert :

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

Albert sourit en répondant :

— Si vous ne m'aviez pas adressé cette question, je vous aurais cru indisposé. Mon cher ami, M. Valdener est un homme du monde dans toute la force du terme, c'est ce que l'on appelle un

homme de plaisir ; il est de toutes les fêtes, de toutes les parties; dans la même soirée on le voit dans plusieurs réunions, car il se multiplie pour se montrer partout. C'est un homme habitué à plaire, à être recherché, désiré, fêté; il craint de perdre de sa renommée, et, après avoir été porté par elle, je crois que maintenant c'est lui qui la porte et qu'elle doit lui peser un peu!

— Comment? je ne comprends pas bien.

— Je vais tâcher de me faire comprendre. Lorsqu'on est jeune et que l'on aime le plaisir, on s'y livre avec ardeur, on lui sacrifie son temps, sa santé, sa fortune! Mais on est jeune et le temps semble immense devant soi! La santé est capable de résister aux excès, ou bien, si elle chancelle parfois, elle reprend bien vite son allure fière; enfin la fortune que l'on dissipe, reviendra, on en fera une autre! dix autres! L'argent est fait pour rouler. Voilà les raisonnements que se font les jeunes viveurs, lorsque toutefois ils veulent bien prendre la peine de raisonner. Mais quand on a atteint quarante ans, le temps semble marcher à pas de géant; on entrevoit avec effroi que l'on est susceptible de vieillir; la santé, usée par les excès, n'est plus aussi robuste,

enfin la fortune peut toujours se dépenser aussi facilement, mais on a appris par l'expérience qu'il n'est pas toujours aussi facile de la refaire. Cependant, habitué aux plaisirs, à une existence où l'on ne s'appartient guère, habitué surtout aux conquêtes, aux succès près des femmes, et à être convié, recherché dans le monde, on ne veut pas changer de manière de vivre; croyez-vous que ce soit par amour pour ces jouissances dont on abuse depuis longtemps? Non vraiment, on commence à en être rassasié, saturé; on donnerait souvent les plus belles fêtes pour une journée de repos, les bals les plus brillants pour une bonne nuit passée dans son lit! Mais si on faisait cela, le monde dirait : « Monsieur un tel n'est plus des nôtres... on le voit bien moins cet hiver... Ah! on s'aperçoit bien qu'il vieillit!... il n'est plus ce qu'il était autrefois!... » *Il vieillit!* comprenez-vous, mon cher ami, la force, la puissance de ce mot redoutable... surtout dans notre belle France, où la vieillesse ne reçoit pas tous les égards qu'elle mérite, et qu'en revanche elle trouve chez des nations moins *civilisées?* Notre homme du monde ne veut pas absolument vieillir, il est parfaitement décidé à rester toujours jeune, ou du moins à faire tout ce qu'il faudra

pour le paraître. Par conséquent il continue à courir les réunions, les fêtes, les bals ; il est de toutes les parties que montent les jeunes gens ; souvent même c'est lui qui est leur boute-en-train, et il n'est pas rare de voir un homme entre deux âges faire plus d'excès, plus de folies qu'un jeune homme, toujours pour faire croire qu'il l'est encore ; inutile de vous dire que dans sa toilette il a plus de recherches, plus de soins, plus de coquetterie qu'il n'en avait à vingt ans ; qu'il est plus galant, plus empressé que jamais près des femmes !... et lorsque arrive la cinquantaine, croyez-vous que cette existence... qui semble semée de roses, ne soit pas horriblement fatigante, et que, pour soutenir sa renommée, il ne faille pas souvent sacrifier son repos, sa santé, son avenir?... Eh bien, voilà, si je ne me trompe, quelle a été et quelle est encore l'existence de ce monsieur avec qui je causais tout à l'heure. M. Valdener a passé la cinquantaine...

— Pas possible !... il ne paraît guère que quarante ans.

— Je vous certifie qu'il en a plus de cinquante, mais c'est un petit-maître achevé, c'est un homme de plaisirs, et il sacrifie tout à cette réputation qu'il veut conserver quand même !...

— Eh bien! trouvez-vous donc que ce soit si désagréable de paraître toujours jeune?

— Cela ne serait nullement désagréable si cela arrivait tout naturellement, si c'était un don de la nature! Mais quand cela coûte tant de peines, c'est bien dangereux! et les révolutions sont terribles! Lorsque M. Valdener se mettra à vieillir, ce sera effrayant!...

— Ma foi, dit à son tour Benjamin, ce qu'il y a de certain, c'est ce que ce monsieur est fort bien, il est mince, il a la tournure leste, dégagée; ses traits sont beaux, réguliers.

— Oui, mais sa physionomie a peu d'expression, ou plutôt elle annonce l'homme qui n'est occupé que de lui, qui, parce qu'il était blond et possédait de grands yeux bleus, pensait qu'aucune femme ne pouvait lui résister, et vit toujours avec cette croyance.

— Décidément vous n'aimez pas beaucoup ce monsieur.

— Je n'aime pas les gens qui s'aiment tant.

— Et qu'est-ce qu'il fait ce M. Valdener? reprend le grand Sinagria avec son parler mielleux.

— Mais il me semble que je viens de vous le

dire, à moins que vous ne vouliez que je recommence...

— Alors il a de la fortune, car pour mener cette existence de plaisirs, il faut avoir beaucoup d'argent...

— Il en a, sans doute ; il a fait des affaires à la bourse... Je ne sais pas s'il en fait toujours ; comme je ne suis pas à Paris pour mon instruction, je vous avoue que cela m'inquiète peu... Ah ! voilà Rocheville enfin !... et Durbinot est avec lui... C'est heureux.

Achille Rocheville s'avance accompagné d'un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, dont les traits sont assez bien, mais qui a le visage pâle, l'air fatigué, les yeux bordés de rouge, enfin tout l'extérieur d'un homme qui a passé la nuit ; deux grands yeux à fleur de tête, dont l'expression est toujours vague et inquiète, ajoutent encore à l'originalité de cette physionomie.

— Me voici, messieurs, me voici ! ne me grondez pas ! s'écrie Achille en abordant la société. Ce n'est pas moi qui suis en retard, mais j'attendais Arthur qui devait me prendre chez moi et qui n'arrivait pas...

— Parce qu'il m'est arrivé un événement, répond le jeune homme pâle.

— Eh ! mon Dieu ! on le devine, est-ce qu'il ne t'arrive pas toujours des choses extraordinaires ? Tu es l'homme aux événements !... Tu devrais t'associer à un auteur dramatique, tu lui fournirais des péripéties. Garde-nous ton événement pour le dîner, il ne peut que gagner à être encadré de chambertin et de champagne. M. Benjamin, enchanté de vous revoir... J'espère qu'aujourd'hui nous ferons plus ample connaissance... Salut au plus grand homme de la Grèce moderne !... Il y a beaucoup de coquetterie de la part de votre pays à nous avoir envoyé un gaillard de votre taille, Sinagria !

— Comment l'entendez-vous, monsieur le... monsieur de la...? oh ! je ne sais pas si je dois risquer le mot...

— Risquez donc, mon cher, je vous passe tous les mots que vous voudrez ! d'ailleurs n'êtes-vous pas étranger ?

— Oui, mais avant de dire, je m'assure toujours si mon expression est... parlementaire... et je n'osais pas trop vous appeler monsieur le *blagueur*... parce qu'on m'a dit que c'était un peu risqué... mais que cependant cela était admis maintenant dans la plus haute conversation.

— Oh! certainement, blagueur est reçu, adopté... Eh! mon Dieu! la langue française n'est pas si riche! pourquoi ne pas lui faire de temps à autre de petits cadeaux? Blagueur est moins offensant que menteur, car ce dernier terme indique l'homme qui ne dit jamais la vérité et dont on doit toujours suspecter la bonne foi. Blagueur, au contraire, ne s'adresse qu'à celui qui, pour vous faire rire, invente quelquefois des faits plus ou moins excentriques; mais maintenant, Sinagria, je vous demanderai seulement pourquoi vous me donnez cette épithète.

— Parce qu'on m'a dit que vous disiez souvent des... des blagues!... alors je me suis informé, et je sais que celui qui dit des blagues peut être appelé blagueur.

— Décidément, ce Grec deviendra trop savant à Paris. On ne voulait en faire qu'un médecin, et nous le renverrons académicien. Albert, attendez-vous encore du monde?

— Non, nous sommes complets,

— Alors nous pouvons faire comme les *omnibus* : en route, c'est à vous de nous indiquer le chemin.

— Ma foi, messieurs, si vous le trouvez bon, nous irons chez *Vachette;* c'est à deux pas, et on

y est bien; c'est pourquoi j'y ai fait retenir un petit salon pour nous.

— Très-bien, j'ouvre la marche avec Arthur.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

·ᴇ, Histoire
1 et 2.
.. 2 v. in-18.
18.
:8.
·rmat anglais.
!. in-18.
·aud. 2 v.

ᴇ, par

'anglais

T. 1

·iras.

édi-

Kock.

·!8.
v.

LA

MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

TOME TROISIÈME.



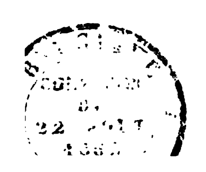
BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | **LEIPZIG.**
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1852

LA

MARE D'AUTEUIL.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA

MARE D'AUTEUIL

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« Il n'y a point de sots si incommodes
« que ceux qui ont de l'esprit. »
Maxime de LA ROCHEFOUCAULD.

TOME III.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

CHAPITRE PREMIER.

I

CHEZ LE TRAITEUR.

Benjamin, qui marchait à côté d'Albert Monbreilly, entend presque aussitôt le grand Sinagria dire à leur amphitryon :

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Arthur qui est venu avec M. Rocheville ?

— Ah ! c'est juste, vous ne dîneriez pas bien si vous n'étiez pas renseigné sur chaque convive...

— Mais n'est-ce pas l'habitude ici comme en

Angleterre, de se dire avec qui l'on se trouve ?

— Non, pas autant qu'en Angleterre; mais si vous habitiez longtemps Paris, je suis persuadé que vous y amèneriez cette mode-là. Arthur Durbinot est le fils d'un médecin...

— D'un bon médecin ?

— Je ne puis pas vous dire au juste, il y en a tant à Paris ; cependant je crois que son père ne manque pas de clientèle, il est riche, et le fils jusqu'à présent s'est borné à manger un assez gros héritage que lui avait laissé une tante, et à vivre aux crochets de son père ; mais il doit toujours faire quelque chose ; il y a bien longtemps que c'est son intention ; voilà ce que je puis vous dire sur ce jeune homme.

— Mais pourquoi est-il si pâle ?... est-ce qu'il est malade ou est-il habituellement comme nous le voyons aujourd'hui.

— Il est presque toujours comme vous le voyez aujourd'hui. Cela tient probablement aux aventures extraordinaires dont il est si souvent le héros.

— Quel genre d'aventures ?

— Dans tous les genres. Mais nous sommes arrivés.

Au bout de quelques minutes les cinq jeune

gens, réunis dans un salon où était une table élégamment servie, préludaient au repas avec de l'absinthe, du vermouth ou d'autres liqueurs auxquelles on accorde bien à tort le privilége d'ouvrir l'appétit.

— Eh bien, dit Achille en prenant Benjamin dans un coin, êtes-vous toujours aussi amoureux de madame Houssepignole de Saint-Lambert, et voulez-vous encore que nous nous percions le flanc pour ses beaux yeux ?

— Je crois que ce serait une folie, répond Benjamin en souriant. Cette dame est très-agréable assurément... et... elle est très-forte sur l'amour... Je suis loin de regretter d'avoir fait sa connaissance... Cependant je crois que vous me rendriez service en m'apprenant comment on peut la quitter...

— Ah! bah! vous en êtes déjà las?

— Oh! je ne dis pas... C'est seulement pour plus tard... D'après ce qu'elle dit, il n'y aurait pas moyen de se délier de ses chaînes... elle m'a positivement annoncé qu'elle me tuerait si jamais je changeais... en laissant toutefois le genre de mort à mon choix.

— Ah! ah! si ce n'est que cela qui vous inquiète !... elle en a dit autant à tous ses amants...

C'est une habitude de langage. Au reste, je vous apprendrai le moyen le plus simple pour rompre, sans avoir de scènes désagréables.

— Messieurs, nous sommes servis, dit Albert.

— A table alors.

— Vive l'appétit et la bonne humeur !

— C'est singulier, dit Arthur Durbinot en se tâtant l'estomac, j'avais bien plus faim avant d'avoir pris de l'absinthe.

— Pourquoi en avez-vous pris alors ?

— Puisqu'on dit que ça donne de l'appétit.

— A ceux qui n'en ont pas, peut-être ; à ceux qui en ont, c'est tout le contraire.

— Messieurs, dit Achille, j'ai connu un monsieur qui buvait un verre d'absinthe avant chaque plat qu'on lui servait, et de cette façon il pouvait toujours manger, il avait toujours faim, on lui servait trente, quarante plats... il mangeait le dernier avec le même appétit que le premier ; si sa fortune avait pu y suffire, il aurait chaque jour demandé tout ce qui est sur la carte d'un restaurateur en faisant précéder chaque mets d'un verre d'absinthe.

— Oh ! ceci doit être une... une blague ! dit le grand Grec en secouant la tête.

— Pourquoi donc cela, monsieur le Turc ?

— Non pas Turc ! Grec !

— Ça ne fait rien ! vous vivez les uns chez les autres... Si vous voulez payer à dîner à ce monsieur, je vous ferai faire sa connaissance.

— Oh non ! ce n'était pas la peine... Je n'aime pas les *Gargantua*.

— Eh bien, M. Arthur, est-ce que cela ne va pas?

— Si, si, cela va venir, je vais me mettre en train.

— Est-ce votre aventure qui vous a ôté l'appétit ?

— Ah ! à propos... vous devez nous la conter votre aventure, nous vous écoutons maintenant.

— Mon Dieu, messieurs, voilà ce que c'est. D'abord, il faut vous dire que je rentre généralement fort tard chez moi... je travaille beaucoup maintenant...

— Et vous ne travaillez pas chez vous?

— Non... j'apprends la tenue des livres... pour entrer chez un banquier... où j'aurai tout de suite une place très-belle. Enfin je rentre donc tard, et il faut que vous sachiez aussi que je demeure aux Batignolles... c'est hors barrière. Hier au soir je rentrais tranquillement chez moi... Ah ! il faut encore que je vous dise que j'ai toujours des

pistolets sur moi, en cas d'événements... C'est une bonne précaution... Je n'en avais qu'un hier, mais avec un pistolet on peut toujours se défendre. Je remontais donc aux Batignolles... lorsqu'un peu en dehors de la barrière, j'entends chanter... chanter!... plusieurs voix en chœur; je me dis: «Ce sont des ivrognes, ou des gens qui viennent de s'amuser...» Ce n'est pas rare, en été, de rencontrer des gens qui viennent de s'amuser à la campagne. C'était une noce qui rentrait à Paris... Du moins cela ressemblait à une noce... Malgré cela, comme les gens de la noce paraissaient fort en goguettes, je veux me ranger pour ne point me trouver au milieu d'eux; alors je traverse brusquement la chaussée, j'entends une voix d'homme qui crie: « Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là, à nous regarder sous le nez?» Et je vous jure que je n'avais regardé personne sous le nez. C'est égal, on me suit en me disant des injures... en me donnant une foule de vilains noms. Cela m'ennuie; je m'arrête, et je dis à l'homme qui me suivait: « Je vous prie de me laisser tranquille. » Il veut se jeter sur moi; je le repousse, il tombe par terre, je le laisse et je m'en vais; mais j'entends bientôt qu'on crie: « Il a battu le cousin... arrêtons-le... rossons-le... il a jeté le

cousin par terre.» Et puis j'entends qu'on court après moi. Alors je me dis : «Je ne peux pas me défendre contre tous ces gaillards-là... Je ne serais pas de force. Sauvons-nous. » Et je me mets à courir. Mais les autres me poursuivaient en criant : « Arrêtez-le. » Ma foi, j'aperçois un café ouvert, je me jette dedans. Puis je songe que si on m'arrête et qu'on trouve un pistolet sur moi, ça peut me compromettre. Sans avoir l'air de rien, je cache mon pistolet dans une blouse du billard. Ceux qui me poursuivaient entrent dans le café, se jettent sur moi. Nous nous battons... le maître du café va chercher la garde ; on m'arrête, et on m'emmène au poste où j'ai passé la nuit et où je crois que je serais encore si un des amis de mon père n'était venu à passer, et ne m'eût réclamé ce matin... et je suis rentré avec un habit tout déchiré, et je n'ai pas retrouvé mon pistolet dans le billard... Voilà mon aventure... C'est amusant, hein?

— Dans tout cela, c'est vous qui avez été attaqué, battu et ensuite arrêté et mis au violon.

— C'est cela même, et mon habit déchiré!...

— Et vous avez perdu votre pistolet. Je vous conseille de ne plus porter d'armes sur vous, ça ne sert qu'à vous embarrasser.

— Oh ! si fait... j'ai toujours un pistolet dans ma poche, tenez...

Et Arthur Durbinot sort de son habit un petit pistolet qu'il montre à la société.

— Comment, vous le prenez même pour aller dîner en ville ?

— Ce n'est pas pour le dîner, mais pour rentrer le soir... on ne sait pas ce qui peut arriver...

— Si M. Rocheville avait conté cette histoire, dit tout bas Sinagria à Benjamin, je croirais encore que c'est une blague ! mais il nous a si bien défini, tout à l'heure, la différence qui existe entre le menteur et le blagueur, que je pense maintenant que nous sommes à même de distinguer l'un de l'autre.

Avec le dessert la conversation est devenue plus animée, plus gaie, plus expansive ; Bacchus pousse toujours aux confidences, et comme c'est assez l'usage entre hommes, chacun conte ses bonnes fortunes, ses aventures galantes, excepté Albert qui déclare avec humilité qu'il n'a pas la plus petite conquête sur son agenda.

Benjamin ne parle pas de la sienne, on la connaît assez, peut être trop, il juge convenable de ne point remettre Berthe sur le tapis.

Le grand Sinagria prend à son tour la parole.

— Messieurs, dernièrement... c'est-à-dire il y a près d'un mois, je rencontrai le soir dans la rue une fort jolie femme...

— Oh! dans la rue!... le soir... Assez! assez!...

— Autre chose!...

— Messieurs, je vous en prie, attendez; ce n'est pas du tout ce que... vous pensez... Je vis bien que cette dame n'était point une coureuse de rues; elle marchait très-vite et était suivie d'assez près par un monsieur qui lui adressait peut-être de fort jolies choses, mais il paraissait que ces jolies choses n'étaient point du goût de cette dame, car elle doublait le pas, puis traversait la rue et retraversait encore; mais chaque fois son poursuivant en faisait autant, et reprenait place à son côté. J'examinais tout cela de loin; ma foi, le manége de ce monsieur finit par m'ennuyer, et je résolus de débarrasser cette dame de ses obsessions. En quelques enjambées je fus près d'eux, et m'adressant au monsieur, je lui dis: « Vous tourmentez beaucoup madame, il y a longtemps que je m'en aperçois, je vous prie de vouloir bien la laisser, sinon c'est à moi que vous aurez affaire... »

— Bravo!... s'écrie Benjamin, je me reconnais là !...

— Moi, j'aurais sur-le-champ bousculé ce monsieur sur une borne! dit Arthur en roulant des yeux effarés sur tous les convives.

— Oh ! mais vous, M. Durbinot, dit Albert en souriant, vous êtes pour les grands moyens, aussi vous arrive-t-il toujours de terribles aventures.

— Voyons, jeune Grec, la suite.

— Le monsieur auquel je m'adressais parut surpris... il me demanda de quoi je me mêlais et si j'étais le cavalier de cette dame. « Je le serais si madame le voulait bien,» lui dis-je; alors la dame, qui m'avait examiné pendant ce colloque, me prit aussitôt le bras en s'écriant : « Oui, monsieur, je le veux bien, soyez mon cavalier, je me mets sous votre protection, car je vois bien que vous êtes un homme comme il faut. » Vous comprenez que me voilà très-content, et, quant au monsieur, il tourna aussitôt les talons et on ne le revit plus... Je fis donc route avec cette dame ; elle s'exprimait très-bien ; je lui demandai ce qu'elle faisait... cela vous fait rire, messieurs, il me semble cependant que pour faire connaissance il faut bien commencer ainsi.

— Allez ! continuez... seulement si vous aviez

eu réellement affaire à une femme comme il faut, elle vous aurait demandé pour qui vous la preniez.

— Eh bien, cette dame ne se formalisa point; elle me dit qu'elle était veuve.

— D'un général, sans doute ?

— Non, d'un banquier du Brésil... qu'elle ne pouvait pas me recevoir, parce qu'elle recevait fort peu de monde et ne me connaissait pas. Je lui dis : « Nommez-moi les personnes qui vont chez vous, il y en a peut-être que je connais et qui pourront alors vous donner des renseignements sur moi... »

— Ah! ah ! ah ! Bravo... la demande était bien dans vos habitudes... comment fut-elle accueillie?

— Cette dame ne jugea pas convenable d'y acquiescer. Comme nous étions arrivés devant la porte et que j'insistais pour avoir le bonheur de la revoir, elle me répondit enfin : « Eh bien, trouvez-vous, demain, chez le somnambule dont voici l'adresse. Je m'y rendrai de mon côté... Vous vous mettrez en rapport avec lui, et on l'interrogera ; alors je saurai si je puis me fier à vous... »

— Oh ! bon ! les somnambules... c'est très à la mode dans ce moment... Ceci promet de devenir piquant... Garçon, des cigares !...

—Oh! oui, des cigares... quel bonheur de fumer!

— C'est moi qui ai vu des choses miraculeuses par le somnambulisme! s'écrie Arthur Durbinot en ayant déjà l'air effrayé de ce qu'il va dire.

— Parbleu! nous avons eu tous des aventures de somnambules!... dit Achille, moi je vous promets sur ce sujet une anecdote très-véridique!... Mais avant de dire nos histoires, laissons Sinagria finir la sienne...

— Et avant qu'il ne reprenne la parole, dit Albert, portons un toast à la galanterie française, qui menace de s'en aller en fumée, en pipes et en cigares... Ce que je dis là, messieurs, n'est nullement pour vous blâmer de fumer maintenant; entre hommes, tout est permis; mais s'il y avait des dames avec vous, je gage que vous les quitteriez pour aller fumer...

— Ma foi, c'est bien possible!...

— Fi! messieurs, préférer des habitudes d'estaminet, de tabagie, à la conversation des dames!... Quand on fait de ces choses-là, on mérite bien que de leur côté ces dames se laissent faire la cour par les hommes qui ne sentent pas le tabac.

Le toast étant porté, même par les fumeurs, Sinagria reprend le récit de sa bonne fortune.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

AVENTURES DE SOMNAMBULES.

— Messieurs, reprend Sinagria après avoir replacé son verre sur la table, je dois d'abord vous avouer que je n'avais jamais été chez des somnambules. Mais pour voir cette dame et faire sa connaissance je serais allé jusqu'aux enfers, comme ce brave *Orphée*, le modèle des maris. Je répondis à mon inconnue que je serais exact le lendemain à huit heures du soir. Nous étions arrivés rue de Rivoli ; cette dame s'arrêta devant une porte cochère, sonna et me dit adieu. Avant

de la quitter je lui demandai son nom, elle hésita et me répondit enfin en me disant son nom, puis ajouta :

« — Mais je vous défends de vous présenter chez moi avant d'avoir été chez le somnambule.

« Demeuré seul, après avoir examiné la maison pour la reconnaître au besoin, je m'approchai d'un réverbère pour déchiffrer la carte que cette dame venait de me donner... Tenez, messieurs, je l'ai encore dans ma poche, permettez-moi de vous la faire lire, pour que vous soyez persuadés que je ne vous conte pas des... des blagues !...

Le grand Grec tire de sa poche une carte imprimée qu'il passe à Achille Rocheville, celui-ci la prend en riant, et lit tout haut :

M. *Sanximort*, après six mois de résidence auprès du bey de Tunis, et autant de temps dans une illustre famille princière, qu'il lui est défendu de nommer, est enfin de retour dans la capitale, où l'on peut le consulter tous les jours, de midi à minuit, rue de Clichy, 60. »

— Tiens! Sanximort ! c'est le mien, c'est mon somnambule ! s'écrie Arthur. Ah ! non... le mien c'était une femme... elle se nomme mademoiselle Montmort... cela se ressemble un peu... il y a du rapport.

— Il y en a toujours entre les somnambules.

— Mais mon histoire est effrayante...

— Ce Durbinot est terrible ! il est tellement pressé de nous effrayer qu'il ne veut pas laisser le grand homme achever son histoire.

— Messieurs, reprend Sinagria, je n'ai pas besoin de vous dire que le lendemain soir je fus exact au rendez-vous que l'on m'avait donné. Je me rendis rue de Clichy chez le somnambule... il demeurait au quatrième, mais l'appartement est fort beau. On m'introduisit devant M. Sanximort; il était seul, cette dame n'était pas arrivée, et quand il me demanda ce que je désirais savoir, je lui dis le but de ma visite et lui avouai qu'en l'absence de cette dame je serais bien satisfait s'il pouvait me donner sur elle quelques renseignements.

« M. Sanximort, qui est un jeune homme charmant, rempli de bonnes manières et mis avec une extrême élégance, me répondit en souriant :

« Je voudrais bien vous satisfaire, mais il me « faudrait quelque chose qui eût appartenu à cette « dame ou qu'elle eût porté quelque temps... n'im- « porte quel objet. » J'étais désolé, car je ne possédais pas un seul cheveu de ma belle, lorsque tout à coup je me rappelai la carte qu'elle m'avait

donnée et qu'elle avait tirée d'un porte-monnaie qu'elle portait sur elle. Je la présentai au somnambule qui s'écria : « Cela pourra peut-être me suffire. » Aussitôt il appela une grande fille fort bien faite, ma foi! mais qui avait des moustaches... moi je n'aime pas les femmes qui ont des moustaches... et il lui dit : » Julie, endors-moi;
« monsieur t'indiquera les questions que tu dois
« me faire. » Aussitôt M. Sanximort se plaça fort à son aise dans un fauteuil et la grande fille se mit à faire devant lui de la pantomime... vous savez, ce que l'on appelle des passes... elle y allait! elle y allait d'un train!... enfin comme quelqu'un qui en fait son état. En fort peu de temps elle endormit le somnambule qui tenait la carte appuyée sur sa poitrine, alors elle me dit : « Que voulez-
« vous savoir? » Je répondis : » Demandez-lui ce
« que c'est que cette dame qui m'a remis sa carte. »

« Le somnambule interrogé répondit après avoir poussé un léger gémissement : » Je ne vois pas
« bien cette dame... ah! attendez... je commence à
« la voir un peu... oui, à présent je la vois... c'est
« une jolie blonde... elle porte ses cheveux on-
« dés... elle a une grande bouche... de belles
« dents... elle a beaucoup voyagé... mais elle est
« Française... elle est veuve... elle a été fort ri-

« che... elle désire l'être encore... elle est cour-
« tisée par plusieurs individus... mais elle n'en
« aime aucun. »

Tout cela me satisfaisait médiocrement, je transmis cette question à la grande fille : « Que fait-elle en ce moment, et pourquoi ne vient-elle pas au rendez-vous qu'elle m'a donné? »

M. Sanximort consulté se mit à sourire et balbutia : « Oh ! je ne sais pas si je dois répondre « à cette question... ce que je vois... ce me sem- « ble... ce serait indiscret à divulguer. » J'insistai, car cela piquait ma curiosité. Le somnambule se décida alors à répondre : « En ce moment cette « dame est dans son cabinet de toilette... elle « s'occupe de sa toilette la plus intime... elle est « assise sur un petit meuble de propreté qui est fait « comme une guitare et monté sur quatre pieds. »

— Oh! la superbe chose que le somnambulisme !... s'écrie Achille en riant aux larmes. Voyez, messieurs, quel parti on peut tirer de la seconde vue !... Décidément je voudrais être doué de cette faculté, je déclare que j'en userais et même que j'en abuserais en certaines occasions. Pardon de vous avoir interrompu, jeune Grec, vous étiez resté à un endroit bien intéressant.

— Ma foi, messieurs, je vous avouerai que je m'attendais si peu à ce que le somnambule venait de me révéler que je restai quelque temps tout interdit et sans oser poser de nouvelles questions. La grande fille à moustaches, présumant que j'étais satisfait de ce que l'on m'avait appris concernant cette dame et que j'en savais assez, réveilla son maître, qui me rendit la carte en s'écriant :

« — Eh bien! ai-je répondu à vos désirs? êtes-vous instruit de ce que vous désiriez savoir ? »

« — Il me semble que vous vous êtes réveillé trop tôt... je vous demande un peu à quoi pourrait me servir la confidence que vous venez de me faire, et quel usage vous voulez que j'en fasse pour m'insinuer dans les bonnes grâces de cette dame ?

« — Mais est-ce que par hasard vous croyez que je sais à présent ce que je vous ai dit tout à l'heure en dormant? s'écria M. Sanximort. Je l'ignore complétement; une fois éveillés, nous ne conservons pas le moindre souvenir de ce que nous faisons ou disons en état de somnambulisme.

« Je voulais que ce monsieur se rendormît pour le questionner encore, mais il prétendit qu'il était fatigué et qu'avec le secours d'une carte il ne pourrait jamais m'en dire davantage.

« Cependant le temps s'écoulait et cette dame ne venait pas ; il me semblait singulier qu'elle persistât aussi longtemps dans l'occupation où le somnambule prétendait l'avoir vue. Je ne suis pas très-patient, et au bout de trois quarts d'heure, ne voyant arriver personne, je sortis de chez M. Sanximort et me dirigeai du côté de la demeure de ma belle. Je reconnus parfaitement la maison ; je demandai madame une telle. » Elle « vient de sortir, me dit le concierge, il n'y a pas « deux minutes qu'elle vient de monter en voi- « ture. » Je pensai qu'elle était allée chez le somnambule, et je vis que je n'avais pas eu assez de patience ; me voilà donc reparti.

« Je me remets en route pour la rue de Clichy... Comme j'ai de grandes jambes, je me dis : J'arriverai presque aussitôt que cette dame, ce n'est pas la peine de dépenser de l'argent en voiture... Et puis je n'aime pas les voitures, j'y suis trop gêné. J'arrive chez M. Sanximort, je me fais introduire... Cette dame venait de repartir. » Pardieu ! me dis-je, je joue de malheur; retournons chez elle. « Et me voilà qui redescends vers la rue de Rivoli... Du reste, j'aime beaucoup à me promener. J'arrive chez ma belle, cette fois elle venait de rentrer. Je monte, une femme de

chambre vient m'ouvrir et me dit d'un ton sec :

« — Madame n'y est pas.

« — Pardonnez-moi, je sais que madame y est, le concierge vient de me dire qu'elle venait de rentrer.

« — Alors, monsieur, c'est que madame ne peut pas recevoir... elle est occupée.

« — Occupée ! me dis-je, il n'est pas possible que ce soit comme avant de sortir.

« J'insistai près de la femme de chambre et la suppliai de dire à sa maîtresse que le monsieur qui demandait à la voir était celui qui venait de chez le somnambule. La caméristе consentit à faire ma commission. J'attendis assez longtemps, enfin cette fille revint ; elle tenait un petit billet plié et cacheté qu'elle me remit en me disant :

« — Madame ne peut pas recevoir monsieur, mais voilà ce qu'elle vient d'écrire pour lui.

« Je pris la lettre et sortis; comme vous pensez bien, j'étais fort curieux de savoir ce qu'on m'écrivait ; c'est pourquoi je m'arrêtai encore près d'un réverbère où je lus le billet que voici... je puis aussi vous le montrer, messieurs, il n'y a pas d'indiscrétion, il n'est pas signé.

— Et si nous reconnaissons l'écriture ? dit Achille.

— Ah ! c'est juste, il vaut donc mieux que je lise. Voici ce qu'on m'écrivait :

« Monsieur, quand un homme se sert du minis-
« tère d'un somnambule pour lui faire des ques-
« tions aussi indiscrètes que les vôtres, il ne doit
« plus se présenter devant la personne dont il a
« trahi la confiance. J'espère donc que vous ne
« prendrez pas la peine de revenir chez moi. »

« Voilà le billet, messieurs, jugez de ma surprise. Cette dame était furieuse parce qu'on m'avait dit à quoi elle était occupée pendant que je l'attendais, mais était-ce de ma faute?... pouvais-je deviner, moi, ce que le somnambule me répondrait ? et pourquoi me donne-t-elle rendez-vous chez un somnambule si elle craint que je ne lui fasse des questions indiscrètes.

— Mais comment cette dame avait-elle su cela ? dit Benjamin, puisque le somnambule prétend qu'éveillé il ne se souvient plus du tout de ce qu'il a dit en rêve.

— C'est aussi ce que je me demandai d'abord, mais ensuite je me rappelai que la grande fille à moustaches avait aussi entendu les paroles du somnambule, et celle-là les retient très-probablement. Cette dame lui avait sans doute demandé ce que j'avais fait en l'attendant chez

M. Sanximort. Cependant je ne me tins pas pour battu. Le lendemain, j'écrivis un billet en vers à cette dame... En voici la copie...

— Il paraît que vous ne marchez pas sans vos pièces, grand docteur ?

— C'est toujours pour vous prouver que ceci est de l'histoire... Voici ma missive à cette dame, elle devait, il me semble, apaiser sa colère... et en lui adressant des vers, je pensais que cela me ferait plus aisément obtenir mon pardon : car en général les femmes aiment assez qu'on leur fasse des vers. Voici les miens :

« Pourquoi donc vous fâcher, vous, pour qui mon cœur brûle?
Si le hasard, quelquefois indiscret,
M'a, par le fait d'un somnambule,
Mis de moitie dans un petit secret ;
Ce que je sais n'a rien qu'on blâme dans le monde !
Pourquoi donc en rougir et qui s'en défendra?
Vénus, quand elle habite l'onde,
Doit passer son temps à cela. »

— Bravo!... dit Benjamin, c'est ravissant!

— C'est digne d'être de *Voisenon,* s'il vivait encore, dit Albert.

— Eh bien, messieurs, on ne daigna pas me répondre. Je me présentai encore une fois; on me dit que madame n'était pas visible. Cette fois

je me tins pour battu. Et voilà ma dernière aventure, dans laquelle le somnambulisme m'a joué un si mauvais tour.

— Ce pauvre Sinagria! vous devez peu aimer les somnambules depuis ce temps?

— Je les crains... cependant souvent je voudrais bien en avoir un près de moi pour le consulter; c'est si agréable de savoir des choses... qu'on ne nous dirait pas.

— Vous y croyez alors ?

— Vous voyez bien que ce M. Sanximort m'avait dit vrai, puisque cela a vexé cette dame.

— Messieurs, ce que je vais vous raconter, moi, est bien autrement extraordinaire.

— Laissons parler Arthur Durbinot, il y a assez longtemps qu'il en meurt d'envie.

— Avez-vous, comme monsieur, les pièces à l'appui ?

— J'ai mieux que cela... j'ai encore des cicatrices... que je vous montrerai si vous le désirez.

— Diable! mais cela promet de fortes émotions! nous écoutons.

— Messieurs, il faut pour commencer que vous sachiez que je demeure aux Batignolles...

— Vous nous l'avez déjà dit tout à l'heure.

— Ça ne fait rien... Je ne vous ai pas dit que

c'était dans une rue fort déserte... et avant d'arriver à ma porte, il y a un coin à passer... un endroit où il n'y a pas de maisons... c'est très-dangereux... on y assassine presque tous les soirs...

— Et vous restez dans ce voisinage-là ? dit le grand Grec.

— Ah !... l'habitude... on se fait à tout.

— Et puis vous oubliez que monsieur porte toujours un pistolet sur lui.

— Je dois aussi vous dire que j'ai une maîtresse qui, pour le moment, demeure avec moi. Elle tient ma maison... nous mangeons chez le traiteur, mais ça ne fait rien, elle tient ma maison. C'est une belle brune... je parle de ma maîtresse comme de raison... c'est une jolie femme... un peu forte... mais moi j'aime les femmes fortes... J'ai deux fenêtres sur la rue et deux sur le derrière... je parle de ma maison... au premier... un premier très-bas, presqu'un entre-sol... Elle a des cheveux noirs magnifiques qui lui descendent jusqu'aux mollets... je parle de ma maîtresse... C'est petit, mais c'est très-logeable...

— Ah ! sapristi ! Arthur, décidez-vous; est-ce de votre maîtresse ou de votre logement que vous

voulez nous parler? Si vous continuez longtemps comme cela, nous ne nous y retrouverons jamais, ni vous non plus!

— C'est de ma maîtresse que je dois d'abord vous parler... mais j'étais bien aise de vous dire auparavant comment j'étais logé... Alors Nonore... c'est le petit nom de ma maîtresse... je peux bien vous dire son petit nom! elle s'appelle Éléonore, mais moi je la nomme tout simplement Nonore... ou Lénore... ça ne fait rien... Je vous disais donc que Nonore est très-belle femme... elle m'aime beaucoup, c'est une femme passionnée! vous savez... de ces femmes nerveuses... qui vous grifferaient dans un accès de jalousie et qui en seraient fâchées l'instant d'après... Quand je rentre tard et qu'elle ne sait pas où je suis, ce sont des crises... des scènes... elle veut se jeter par la fenêtre... Mais je l'embrasse et ça se passe tout de suite.

« Cependant depuis quelque temps, quand je rentrais plus tôt que de coutume, j'avais remarqué que l'on était longtemps à m'ouvrir.... Ensuite j'entendais comme si on ouvrait et fermait des fenêtres... puis comme si quelque chose de lourd tombait dans la rue... c'est-à-dire par derrière où ce sont des marais... des terrains qui

ne sont pas clos. Mais quand je questionnais Nonore à ce sujet, elle avait l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire. Ou bien elle me disait que nos voisins étaient bien libres d'ouvrir leur fenêtre et de jeter par là ce qu'ils voulaient... rien ne défendant sur le derrière de se livrer à cette coutume marseillaise. Je me disais: Nonore peut avoir raison... à quoi vais-je penser? Pourtant, étant revenu plusieurs fois dans la journée sans trouver ma maîtresse au logis, je ne pus me défendre de soupçons jaloux. Nonore eut beau me dire qu'elle était allée à son cours de danse... Elle adore la danse, elle fait les pas les plus nouveaux et les exécute avec succès à la salle Bréda en attendant que je la mène chez *Cellarius*... Vous devez avoir entendu parler des bals que donne en hiver cet illustre professeur... ils sont très-élégants, très bien composés, très-suivis, et Nonore me tourmente toujours pour que je l'y mène. Bref, quoique ma maîtresse m'eût expliqué ses absences... je me figurai qu'elle me faisait des queues... Le mot est populaire... mais il se dit. Je voulus savoir à quoi m'en tenir; j'avais entendu parler d'une fameuse somnambule, mademoiselle Montmort, qui vous disait tout ce que vous aviez fait la veille et ce que vous

aviez dans votre poche... dans votre portefeuille... Enfin des choses extraordinaires. Je résolus d'aller la consulter, mais auparavant je dis à Nonore :

« — Donne-moi donc une belle mèche de tes cheveux.

« — Pourquoi faire? me demanda ma maîtresse.

« — Pour me faire faire un bracelet que je porterai sous ma flanelle.

« Cette idée plut à Nonore, car le lendemain elle me remit une superbe mèche de ses cheveux... il y aurait eu de quoi faire une ceinture. Ayant mis cela dans ma poche, je me rendis chez la somnambule.

« Je monte à un troisième étage, dans une assez vilaine maison, où il y a une vilaine portière. Je sonne, une petite naine vient m'ouvrir. L'aspect de cette femme de chambre me cause une sensation peu agréable ; figurez-vous une vieille femme pas si haute que ce tabouret et se tortillant en marchant comme une cane incommodée; je me rappelai tout de suite les contes de fées que j'avais lus, et je me dis : Si on croyait encore à ces merveilles-là, on se dirait : Voilà une fée... la fée *Urgèle* peut-être!... elle va me prier de l'embrasser, et elle se changera en jeune sylphide!...

Mais la vieille naine ne me pria pas de l'embrasser, elle se contenta de pousser un grognement sourd, puis elle me donna un petit carton sur lequel il y avait un numéro, comme ceux que nous remettent les cochers quand nous montons dans leur voiture. Je dis à la naine : « Qu'est-ce que ça?... des billets de loterie? je n'en « veux pas, je n'y gagne jamais. » Mais sans me répondre la vieille ouvrit une porte, et me poussa en avant, puis referma la porte sur moi.

« Je me trouvai alors dans une pièce où il y avait beaucoup de monde. La compagnie n'était pas élégante, mais en revanche elle était très-mêlée. Il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes, et toutes ces personnes tenaient comme moi un petit numéro à leur main. Je compris alors qu'on était là pour attendre son tour.

« J'avais le numéro onze, il me fallait de la patience. Mais quand on est jaloux, on se sent capable de tout pour arriver à son but. J'eus donc le courage d'entendre les radotages de toutes ces femmes rassemblées là. L'une avait amené son petit garçon et venait consulter la somnambule pour savoir s'il avait des vers ; une autre avait avec elle sa petite fille et voulait qu'on

lui expliquât pourquoi sa petite tirait la langue à son père toutes les fois que celui-ci voulait l'embrasser. Celle-ci venait consulter pour des coliques ; celle-là pour des faiblesses d'estomac ; l'une voulait savoir si elle deviendrait riche, l'autre si elle était susceptible d'avoir des enfants et pour quel motif son mari ne lui en faisait pas. Enfin tout le monde parlait en même temps, chacun ne s'occupant que de ce qu'il disait, sans écouter les autres, mais d'accord pour faire l'éloge du talent extraordinaire de la somnambule qui ne se trompait jamais, ni dans ses prédictions, ni dans ses visions.

« On appelait les numéros. Je vis avec joie que cela allait plus vite que je ne l'espérais: quand on appela le numéro neuf, il était tellement occupé à bavarder avec le numéro dix, que je pris sa place et fus introduit dans le sanctuaire de la somnambule.

« Je vis une femme fort laide, peu jeune, et ayant un air revêche, qui me demanda ce que je désirais savoir. Je lui expliquai le but de ma visite et lui remis la superbe mèche de cheveux que Nonore m'avait donnée.

« Mademoiselle Montmort prit la mèche, se plaça dans une bergère et sonna.

« Aussitôt parut une jeune femme mulâtre, coiffée d'un madras rouge, dont les cornes menaçaient le ciel, et donnaient à cette figure cuivrée quelque chose de satanique.

« — Azaïa ! endors maîtresse ! dit la somnambule à la mulâtre. » Et celle-ci se mit à sauter, à gambader, à faire une foule de contorsions dans le genre nègre, qui me rappelèrent les ballets que j'avais vus dans les pièces à sauvages.

« Cependant, tout en se livrant à ses exercices de Caraïbe, la mulâtre faisait aussi des passes pour endormir sa maîtresse ; seulement il me sembla qu'elle en faisait autant avec ses pieds qu'avec ses mains. Mais qu'importe par quel moyen on opère ? le principal est d'endormir, et ces gens-là y arrivent toujours.

« Mademoiselle Montmort étant endormie en tenant contre son nombril les cheveux que je lui avais donnés, la mulâtre me pria de lui dicter les questions que je voulais adresser à sa maîtresse. Comme de raison, je demandai si ma maîtresse m'était fidèle, et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête en entendant cette réponse :

« — Je vois la personne à qui appartenaient les cheveux que j'ai là sur mon sein... (Je trouvais qu'elle plaçait son sein un peu bas, mais ceci ne

faisait rien à la réponse.) Je la vois... en ce moment, elle est avec un grand monsieur de cinquante ans, mal conservé... mais qui a un coupé... je crois même qu'il a deux coupés... il les a mis à la disposition de cette dame... avec ses chevaux et son cocher. Prends garde à toi! rien ne séduit les femmes comme les coupés... c'est étonnant comme elles font du chemin dans ces voitures-là...ta maîtresse se laisse embrasser par ce monsieur... il la mène au bois de Boulogne... chez un traiteur où il y a des cabinets... tout ce qu'il y a de plus confortable... on renvoie le garçon... je ne vois pas bien... il y a quelque chose qui me gêne...

«Quant à moi, comme j'y voyais assez, je m'écriai :

« — Passons à autre chose. Que fait ma maîtresse le soir, quand je n'y suis pas?

« — Elle reçoit un monsieur...

« — Celui aux coupés?

« — Non, un autre, qui a une berline et une américaine.

« — Ah! mon Dieu! toujours des hommes à voitures... mais qu'elle se mette tout de suite avec un carrossier, elle aura encore plus de choix.

« — Les carrossiers n'ont pas de chevaux à leurs voitures ; d'ailleurs, ils les vendent et ne les offrent pas à des dames.

« — Enfin... achevez de m'instruire... est-ce que le monsieur à la berline est aussi l'amant de Nonore ?

« — Il l'est aussi...

« — J'espère que c'est tout...

« — Attends... je vois encore un jeune homme qui a un cab... il vient aussi courtiser ta maitresse.

« — Sapristi... mais il doit y avoir une file de voitures à la porte de Nonore... cette femme-là aura un petit Longchamps devant sa demeure... comment ferai-je pour la surprendre avec un de ces messieurs ?

« — C'est bien facile... elle donne rendez-vous pour ce soir au monsieur qui a le coupé... celui à la berline viendra après... le jeune homme au cab arrivera ensuite.

« — Elle les reçoit donc tous les trois à la fois?

« — Quand l'un arrive elle fait cacher l'autre !

« — Mais c'est pis que *la Tour de Nesle* cette femme-là !

« — Va faire le guet ce soir à onze heures derrière ta maison, tu verras sortir les galants par

la fenêtre qui donne sur les marais. C'est ordinairement par cette route qu'ils déguerpissent quand tu arrives.

« Je vous laisse à penser, messieurs, tout ce que j'éprouvais après avoir reçu les confidences de la somnambule. Cependant je dissimulai mes tourments aux yeux de Nonore, qui, ce jour-là, me sembla encore plus calme qu'à l'ordinaire. Je sortis le soir comme de coutume, en annonçant que je rentrerais tard; mais à onze heures je revins et je fus me poster dans les marais, derrière ma maison. J'avais aperçu une voiture qui stationnait près de la porte, mais je n'avais pu distinguer si c'était un coupé, une berline, ou un cab.

« J'attendis une demi-heure, puis une autre... le temps commençait à me sembler long, mais personne ne sautait par la fenêtre... Enfin, je vois de la lumière qui va et vient, je me rapproche... on ouvre une croisée... je lève le nez... et je reçois en plein visage le contenu d'un vase nocturne... Ah! fichtre!... j'étais inondé... dans ma colère je pousse des jurons très-énergiques; alors j'entends une voix crier : Au voleur! puis des chiens aboient et viennent de mon côté. Je me sauve, mais en marchant sans voir clair je me

trouve bientôt dans des couches de melons... je tombe, je glisse sur une cloche, elle se brise sous moi et je me sens blessé à cette partie de mon individu sur laquelle j'ai l'habitude de m'asseoir. Je pousse des cris horribles, un maraîcher arrive avec ses chiens, c'est le propriétaire des melons; il me prend pour un voleur et veut m'arrêter. Ce n'est pas sans peine que je lui fais comprendre que je suis seulement un jaloux. Enfin, il ne me lâche qu'après que j'ai payé la cloche que j'ai brisée. Je rentre chez moi, en boitant et exhalant une odeur peu agréable. Ma maîtresse se met à rire en me voyant dans un si piteux état. Moi je lui fais une scène, je lui déclare que je sais tout, et qu'elle peut s'en aller dans la voiture qu'elle préférera sans que j'y mette obstacle. Nonore me demande l'explication de mes paroles. Ma foi, je lui raconte ma visite à la somnambule et tout ce que celle-ci m'a appris. Vous croyez que Nonore est confondue... pas du tout! elle se met à rire plus fort... je lui donne les noms les plus odieux... elle rit toujours... Quand je ne trouve plus d'épithètes à lui appliquer, elle se calme enfin et me dit :

« — Arthur, tu n'es qu'un imbécile ; quand tu m'as demandé de mes cheveux, je ne me souciais

pas de m'en couper une mèche, mais je suis allée dans la journée chez une de mes amies, qui, justement, se faisait coiffer... elle est à peu près de ma couleur, et elle m'a très-volontiers fait cadeau d'une mèche qui gênait ses bandeaux. C'est donc les secrets de mon amie que tu sais. Si tu veux aller faire le guet devant sa porte, tu pourras t'assurer si ta somnambule a dit vrai.

« Jugez de ma joie en apprenant que Nonore ne m'avait pas donné de ses cheveux. Je tombai à ses pieds... j'allai me débarbouiller, elle m'appliqua des compresses sur mes parties blessées, et depuis ce jour, je ne suis plus si bête que d'être jaloux. »

— Et la voiture qui attendait à la porte?

— Nonore m'a expliqué que c'était pour une autre dame de la maison qui va très-souvent au bal.

— Et voilà cette histoire que vous nous annonciez comme si effrayante?...

— Mais je vous assure que j'ai eu très-peur!... et que j'ai encore des cicatrices de mes blessures...

— Tout cela ne prouve rien, ni pour, ni contre les somnambules; messieurs, je crois

que M. Durbinot a voulu rire à nos dépens...

— Ah! messieurs... par exemple...

— Enfin, mon cher, vous nous annoncez de l'extraordinaire, du miraculeux. et tout cela se borne à un pot-de-chambre qu'on vide sur votre tête, et une cloche de melon que vous brisez sous vous.

— Mais tout ce que la somnambule m'a conté était vrai. Nonore a su que son amie avait trois amants à voiture, sans compter ceux en cabriolet...

— A votre tour, Achille, dit Albert, vous nous aviez promis une anecdote sur le somnambulisme.

— Oh! moi, messieurs, je ne vous entretiendrai pas des faits merveilleux exécutés par ces personnes qui en font leur état... Du moment que c'est un métier, cela n'a plus de mérite pour moi; je me demande seulement comment des gens qui ont le don de voir là où ils ne sont pas, et dont la double vue perce les murailles les plus épaisses, n'ont pas encore eu le talent de découvrir un trésor n'appartenant à personne, et certainement... la terre en recèle... plus d'un! et dont la possession les mettrait à même de vivre sans le secours du public.

— C'est vrai! dit le grand grec, je me suis aussi fort souvent adressé cette question; mais de quoi nous parlerez-vous, alors ?

— D'un jeune homme qui était somnambule sans le savoir.

— Avez-vous connu le jeune homme?

— Beaucoup.

— C'est une blague! dit Sinagria à l'oreille d'Arthur Durbinot. Celui-ci roule ses gros yeux en répondant :

— Puisqu'il l'a connu.

— Du reste cela ne fait rien. Je préfère un conte qui m'amuse à une histoire qui m'ennuie.

— A vous de narrer, Achille.

— Dans un moment je suis à vous, messieurs. Rocheville quitte la table et sort du salon.

— Où va-t-il ? demande Sinagria.

— Je l'ignore; peut-être nous chercher le héros de son histoire.

— Peut-être nous ménage-t-il quelque surprise! dit Benjamin.

— Il va, je crois, nous amener des dames, dit Arthur.

— Le plus piquant serait qu'il ne revînt pas du tout, dit Sinagria.

— Mon Dieu, messieurs, il peut être sorti

pour un motif fort simple, dit Albert. Voyez ce que c'est que la réputation : les gens qui en ont ne peuvent faire un pas sans qu'on y attache de l'importance.

Mais au bout de quelques minutes Achille revint seul, et, ayant repris sa place à table, dit à la société :

— Messieurs, je vais vous conter ce qui est arrivé à M. Anastase Trottin.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

LE CAVALIER SOMNAMBULE.

Anastase Trottin avait eu dès sa plus tendre enfance un penchant tout à fait prononcé pour les chevaux. A six ans il ne voulait pour *joujou* que des chevaux de bois; lorsqu'on lui en donnait d'assez grands pour qu'il pût monter et se tenir dessus, il ne faisait plus autre chose, jusqu'à ce que le cheval fût cassé.

Un peu plus tard, si on le conduisait à quelque fête, à quelque jardin public, le jeune Anastase ne connaissait pas d'autres divertissements que le jeu

de bagues, et ce n'était jamais sur les cygnes qu'il se plaçait. Quand on voulait le mener au spectacle, il fallait que ce fût chez Franconi... Si l'hippodrome eût existé alors, il est probable que le petit Trottin n'en serait pas sorti ; bref, cet enfant semblait né pour devenir un parfait écuyer; où avait-il pris ce penchant hippique? C'est ce que je ne saurais vous dire; son père était un honnête employé qui n'avait pas monté à cheval de sa vie ; sa mère n'avait jamais revêtu un costume d'amazone, elle avait même peur sur un âne ; et la vertu de madame Trottin ne permettait pas de former d'autres conjectures... nous devons ajouter que cette dame était fort laide.

Mais pourquoi vouloir toujours chercher des causes aux choses que nous ne comprenons pas? La nature, bizarre dans ses caprices, ne nous permet pas de découvrir tous ses secrets. J'ai connu un monsieur qui voulait absolument savoir pourquoi les écrevisses, vertes quand elles sont vivantes, deviennent rouges en cuisant, et il est mort sans avoir percé ce mystère ; on assure que le chagrin qu'il en ressentait avait avancé le terme de sa carrière. Malheureusement pour le jeune Trottin, ses parents, dont le revenu était borné, n'encouragèrent point les goûts cavaliers

de leur fils, on l'envoya à l'école et non point au manége. On en fit un modeste employé, et non pas un écuyer, sous le prétexte que pour aller à son bureau un commis n'a pas besoin de connaître les principes de l'équitation, vu qu'ordinairement ces messieurs y vont à pied.

Mais ce que nous ne vous avons pas encore dit, c'est que, outre son goût bien décidé pour l'équitation, Anastase Trottin était aussi somnambule; l'un n'empêche pas l'autre, le somnambulisme a souvent aidé dans beaucoup de circonstances. Tout ce qui semble extraordinaire a de l'empire sur le vulgaire.

Dès l'âge le plus tendre, le petit Trottin avait parlé en rêvant, ce qui est du reste une chose si commune qu'il est plus rare de trouver des dormeurs parfaitement taciturnes que des personnes qui rêvent tout haut; ceci pourrait faire croire que le somnambulisme est presque un état normal, et si l'on voulait se donner la peine de rechercher tous ceux qui dans leur sommeil sont susceptibles de posséder ce que les Écossais appellent *la seconde vue,* on aurait la preuve que les *voyants* sont très-communs dans la société.

Mais comme cela ferait peur à beaucoup de gens de savoir qu'ils sont entourés de *voyants*, il

est probable qu'on ne s'occupera pas d'éclaircir cette question.

Revenons au petit Trottin : à six ans, il parlait en rêvant, et quelquefois alors il parlait si haut, que monsieur son père, qui couchait près de lui, et dont cela troublait le sommeil, se levait, dans un fort simple appareil, et, allant trouver son rejeton, lui administrait une correction cinglante sur certaine partie de son individu, que je ne crois pas avoir besoin de vous nommer.

Était-ce juste de fouetter un enfant parce qu'il parlait en rêvant, parce que, doué d'une nature forte et nerveuse, les sensations qu'il éprouvait dans ses songes se faisaient jour par l'organe de la parole ? Il me semble à moi que cela était au contraire très-injuste; c'est vouloir punir quelqu'un du rêve qu'il fait, et je n'ai point entendu dire, même dans le traité des songes, qu'il y ait jamais eu de tribunal établi pour juger les rêveurs.

Vous allez peut-être me répondre qu'en administrant le fouet à monsieur son fils parce qu'il rêvait tout haut, son père espérait le guérir de cette habitude, et lui procurer un sommeil plus calme. D'abord je doute que le fouet procure un sommeil calme, ensuite je crois fort peu qu'il

guérisse du somnambulisme ; pour me prouver qu'il a fait de belles cures, je crois que l'on serait aussi embarrassé que ce monsieur relativement au changement de couleur des écrevisses.

Le petit Trottin reçut donc des claques sur une partie bien précieuse de son individu, parce qu'il avait un sommeil trop bavard; le résultat de cette correction fut que plus tard, non content de parler, le petit garçon se levait sur son lit; puis, plus tard encore, il quittait son lit et se promenait dans la chambre; ensuite il ouvrit les portes et se promena dans l'appartement.

Et de temps à autre le papa Trottin courait après monsieur son fils, et lui administrait toujours le même remède, pénétré sans doute de cette maxime :

Qui benè amat, benè castigat.

Mais comme le remède semblait faire un effet contraire à celui qu'on en attendait, M. Trottin finit par y renoncer ; d'ailleurs son fils devenait grand, et pour lui ce genre de correction aurait eu quelque chose de trop humiliant. Il faut laisser le *knout* et la *schlague* aux Cosaques et aux Allemands.

Plus tard, en prenant de l'âge, en se livrant aux travaux si calmants de la bureaucratie, Anastase Trottin avait beaucoup moins pratiqué le somnambulisme. Le temps, ce grand médecin qui fait des cures si merveilleuses, le temps avait refroidi les sens du jeune homme... le temps refroidit tant de choses... C'est le premier de tous les réfrigérants.

Maintenant que vous connaissez cette particularité de la jeunesse de M. Anastase Trottin, il faut que vous sachiez qu'en devenant employé dans un ministère, le jeune homme était allé se loger aux Champs-Élysées, tout près de la barrière de l'Étoile ; c'était un peu loin pour un homme qui devait se rendre tous les jours au faubourg Saint-Germain ; mais les commis de bureau aiment assez à se loger loin de leur ministère, ils sont si longtemps assis qu'ils ont besoin de prendre de l'exercice avant de se mettre de faction à leur poste.

Ensuite, une autre raison avait décidé ce jeune homme à se loger sur cette belle entrée de Paris ; c'est que là, chaque jour et presque à toute heure, on voit passer des chevaux montés par des cavaliers plus ou moins élégants ; et cet amour des chevaux ne s'était pas éteint dans le

cœur d'Anastase Trottin, d'autant plus qu'il ne l'avait jamais satisfait, et on assure que ce sont ces amours-là qui durent le plus.

Vous vous étonnerez de ce que, devenu son maître, ce monsieur ne se soit point passé quelquefois la fantaisie d'une promenade à cheval; qu'il n'ait point été au moins jusqu'à la porte Maillot où l'on peut, pendant une heure seulement (si on n'en a pas deux à dépenser), se donner le plaisir de galoper dans les allées du bois de Boulogne.

Mais, fi donc! ce n'était point sur de telles montures qu'Anastase Trottin ambitionnait de galoper; il aimait les chevaux, mais il n'aimait pas les rosses; ce qu'il admirait, c'était un bel alezan ou un andaloux pur sang, ou un cheval arabe à l'allure fière, à la jambe fine, à la crinière flottante; il n'enviait pas le bonheur d'un commis-marchand, monté sur un coursier à six francs la demi-journée; mais lorsqu'il apercevait quelques-uns de ces hommes privilégiés qui ont dans leur écurie des chevaux de prix, lorsqu'il voyait le cavalier se lancer dans l'espace, en faisant voler au loin la poussière, que les pieds de son cheval semblaient à peine effleurer, alors il suivait des yeux le cavalier, autant

que ses regards pouvaient l'apercevoir, et il poussait un profond soupir, en disant :

— A la bonne heure! voilà un cheval !... Ah! si j'étais là-dessus, je crois que je ne m'arrêterais plus!

Et Anastase Trottin s'était logé à côté d'une maison élégante, dont le propriétaire avait de délicieux chevaux de selle.

Cette maison appartenait à un certain comte dont vous me permettrez de vous taire le nom; ce comte n'était plus de la première jeunesse, il commençait même à être assez avancé dans sa seconde, mais c'était encore un homme à la mode, renommé pour son élégance, ses équipages et ses chevaux ; quelque temps auparavant on le citait aussi pour ses conquêtes, ses aventures galantes; mais plus ce chapitre diminuait, et plus le comte voulait, au moins d'un autre côté, conserver sa renommée.

Comme il montait fort bien à cheval et s'y tenait toujours avec grâce, avantage que l'âge n'ôte jamais à un bon cavalier, le comte avait dans ses écuries des chevaux de prix, des chevaux de race, avec lesquels il manquait rarement d'aller aux courses et d'y faire courir, excepté lorsqu'il s'agissait d'une course au clocher; alors il montait

encore lui-même son andaloux favori qu'il avait nommé *Cerf-Volant*, et avec lequel il avait souvent gagné des paris considérables. Car le comte était aussi un grand parieur, un joueur déterminé ; il avait toutes les qualités de rigueur chez un homme du grand monde.

C'était tout à côté de ce *lion* que notre ami Anastase Trottin s'était logé ; il occupait, dans la maison voisine, un petit appartement fort modeste dans les mansardes ; mais il avait une vue superbe ; une de ses fenêtres donnait sur l'avenue des Champs-Elysées ; il pouvait voir tout à son aise galoper et caracoler les cavaliers, ce qui lui causait tout à la fois du plaisir et de la peine ; mais on assure que l'un ne va guère sans l'autre; le jeune Anastase trouvait plus simple de prendre les deux ensemble.

Une autre croisée de son logement donnait sur la cour de l'hôtel du comte. Cette cour était fermée par une grille ; puis, sur la droite, était l'écurie. Le matin le palefrenier ouvrait la porte de l'écurie qui était fort grande, et Anastase Trottin voyait parfaitement quelle place occupait chaque cheval. Il voyait aussi le domestique seller, desseller les chevaux, nettoyer les harnais, les mors, les gourmettes, enfin tout ce qui concer-

nait la toilette d'un cheval. Il se donnait presque chaque jour le plaisir de ce spectacle ; il en avait tellement l'habitude, qu'il aurait pu faire l'office du palefrenier, car il voyait où chaque chose était placée et où il fallait chercher ce dont on avait besoin.

Mais parmi les beaux chevaux de l'écurie du comte, c'était aussi *Cerf-Volant* qui avait particulièrement séduit le jeune voisin ; l'encolure fière et superbe de l'andaloux, le feu qui sortait de ses naseaux lorsque son maître le montait, enfin son trot noble, égal, son galop fringant, coquet, tout cela enchantait Anastase Trottin ; quand il voyait seller *Cerf-Volant*, il manquait l'heure de son bureau pour avoir le plaisir de regarder le cavalier partir sur son fier coursier. Puis, quand il ne pouvait plus l'apercevoir, il s'en allait tristement à son ministère en regrettant de n'être point un centaure. Oui, le pauvre Trottin aurait voulu être un de ces monstres de Thessalie, nés, comme vous savez, d'*Ixion* et d'une nue, que M. *Jupiter* avait substituée à sa femme *Junon*, et cela dans un moment où il était fort urgent que madame Junon fût ailleurs. Ah ! si les maris savaient faire des tours de passe-passe comme Jupiter, ce sont les séducteurs qui se-

raient bien attrapés. O prodiges de la mythologie, pourquoi n'êtes-vous pas des réalités? qu'il serait doux de rencontrer dans les bois des nymphes et des dryades, dût-on aussi y trouver quelquefois des faunes et des satyres; l'une ferait passer l'autre; et quel avantage, pour séduire une belle, de pouvoir se métamorphoser en fleur ou en bête, en cygne ou en pluie d'or!... de tout cela la pluie d'or est la seule merveille dont il nous soit permis de faire usage; de la mythologie c'est le seul talisman qui nous ait été transmis. Mais pardonnez-moi cette digression!...

Nous voici bien loin d'Anastase Trottin, qui ne pouvait pas se changer en pluie d'or pour satisfaire ses goûts équestres, mais qui, une après-midi, en revenant de son bureau, rencontra son voisin, le comte de ***, monté sur *Cerf-Volant*, et revenant du bois avec quelques autres cavaliers.

Jamais le bel andaloux n'avait eu une allure plus fière, plus martiale. Les cavaliers semblaient jouter à qui arriverait le plus tôt à l'hôtel. Tout à coup une petite charrette traînée par un âne et qui traversait la chaussée se trouve devant le comte et lui fait obstacle, car à droite et à gau-

che ses compagnons tenaient le chemin ; mais le comte montait *Cerf-Volant*, et avec lui il ne connaissait point de barrière infranchissable : piquant son fier coursier en lui enlevant légèrement la bride, il le lance en avant, et la charrette est franchie, aux grands applaudissements des promeneurs et même des cavaliers qui accompagnaient le comte.

Quant à Trottin, témoin de cette audacieuse voltige, il est demeuré ébahi, enchanté, ébloui ; il a voulu crier : bravo ! il est resté la bouche ouverte ; il a voulu applaudir, il est demeuré les bras en l'air ; enfin il n'y a plus depuis longtemps devant lui ni chevaux ni cavaliers, et il est encore en admiration à la même place.

Trottin va dîner à son restaurant habituel, mais il n'a pas d'appétit ; il a été tellement frappé de ce qu'il a vu qu'il ne cesse point d'y penser ; aussi au lieu d'un bifteck, il demande un cheval au cresson, pour potage un andaloux purée, et pour dessert une selle anglaise. Heureusement le garçon le connaissait et prenait tout cela pour des plaisanteries du Cirque.

Trottin entre chez lui. Il veut lire, il veut travailler, impossible ; le cheval franchissant la charrette était sans cesse devant ses yeux ; pour tâ-

cher de retrouver un peu de calme, le jeune homme se décide à se coucher et à chercher dans le sommeil l'oubli de l'événement de la journée.

Anastase Trottin s'endort ; mais son sommeil, après avoir été quelque temps lourd et profond, devient agité et fatigant ; enfin, que ce soit l'effet de son rêve, ou le résultat de la profonde impression qu'il a éprouvée dans la journée, le somnambulisme, dont depuis fort longtemps il n'avait point éprouvé les accès, lui revient alors avec une force surprenante.

Le jeune homme se lève tout endormi, il passe un pantalon, un gilet, met ses bottes, puis, sans endosser ni habit ni redingote, il sort de sa chambre, descend son escalier, arrive devant la porte de sa maison qui s'ouvrait en dedans par un secret connu des locataires. Il pousse le ressort, la porte s'ouvre, le voilà dehors ; il se dirige vers la maison voisine et va sonner à la grille de l'hôtel du comte.

Le suisse de cet hôtel avait l'habitude d'ouvrir toute la nuit sans se déranger de son lit, sans demander qui c'était, parce que les habitants de l'hôtel, étant fort peu rangés, rentraient à toute heure de la nuit.

On tire le cordon : notre somnambule pousse

la grille, la laisse toute grande ouverte, et, se dirigeant vers la cour du fond, marche droit à l'écurie. Il n'hésite pas un moment pour prendre la clef qui est pendue à un clou dans une encoignure. Il ouvre l'écurie et, sans se tromper, va prendre la selle, le mors, la bride de *Cerf-Volant;* puis s'approchant du superbe cheval, il le prend par la longe, lui fait quitter sa litière et se met à le seller.

En peu de temps tout est terminé ; Anastase Trottin ne s'est trompé en rien, quoiqu'il fasse très-noir dans l'écurie, mais on sait que les somnambules sont nyctalopes, qu'ils voient clair la nuit, avantage qu'ils partagent avec les chats.

Quand le cheval est parfaitement sellé, bridé, Anastase s'élance dessus avec l'agilité et l'aplomb d'un écuyer du Cirque, puis, le pressant des genoux, il sort de l'hôtel monté sur *Cerf-Volant.*

Une fois dans l'avenue des Champs-Élysées, le cavalier endormi fait tourner son cheval du côté de l'Arc-de-Triomphe, puis stimulant sa monture des genoux, du talon, de toute sa personne enfin, et avec ce tact, avec cet art qui dénotent sur-le-champ un parfait écuyer, qui sait dompter l'animal le plus fougueux, notre somnambule part avec la vivacité de l'éclair ; il ne trotte pas, il ne

galope point ; il vole, il dévore l'espace ; il dépasserait les waggons s'il y en avait sur la route ; à peine a-t-on le temps de l'apercevoir : on l'entend venir, et il est déjà tout près ; on veut le regarder, il est déjà trop loin ; c'est un farfadet qui se joue dans l'espace ; c'est une sorcière qui se rend au sabbat ; c'est le roi des Aulnes enlevant le pauvre enfant ; c'est le spectre de l'amant de Léonore, répétant à sa belle :

Les morts vont vite!

Le cavalier somnambule a passé la barrière, galopé sur la route de Neuilly. Puis laissant son cheval suivre ses habitudes, il est entré dans le bois de Boulogne ; *Cerf-Volant* prend l'avenue de Madrid ; stimulé par son étonnant cavalier, en quelques minutes il est au bout. Mais il ne s'arrête pas, il galope, galope, ou plutôt il vole toujours.

Après deux heures employées à parcourir le bois de Boulogne dans tous les sens, il en est ressorti par la porte Maillot, il reprend le chemin de l'hôtel du comte ; il franchit la barrière sans s'arrêter, les commis ont vu passer quelque chose comme un cavalier, mais ils n'ont pas eu

même le temps d'en approcher, il était déjà loin.

Anastase Trottin, toujours dans son état de somnambulisme, est rentré dans l'hôtel, dont la grille est restée ouverte.

Il ramène le cheval à l'écurie après l'avoir débarrassé de la selle et de la bride; enfin il remet chaque chose à sa place, referme l'écurie, sort de l'hôtel, rentre chez lui, retourne à sa mansarde, se redéshabille, se recouche, continue son sommeil et se réveille le lendemain matin sans avoir la moindre souvenance de ce qu'il a fait pendant la nuit.

Ce lendemain-là, le comte avait une partie arrangée avec quelques amis; on devait visiter à cheval les bois de Fleury, de Meudon, gagner Versailles et revenir par Saint-Cloud.

Le comte a dit à son valet de pied de seller *Cerf-Volant*, avec lequel il compte bien laisser souvent en arrière une partie de ses compagnons.

Mais cette fois, ce qui ne s'était jamais vu encore, c'est Cerf-Volant qui est dépassé par les autres chevaux.

En vain son maître l'excite, le pousse et lui fait même sentir l'éperon, ce qui jusqu'alors avait toujours été inutile avec le bel andaloux; le fier coursier prend pour un moment un beau galop,

mais il se lasse bien vite, il n'a plus ni feu ni vigueur.

— Voilà qui est bien extraordinaire, dit le comte, certainement *Cerf-Volant* a quelque chose... il n'est pas dans son état naturel... il faut qu'il soit malade; je vais le laisser reposer quelques jours ; après quoi, messieurs, j'espère bien prendre avec vous une revanche éclatante.

Et le comte fait ce qu'il a dit ; pendant trois jours il ne monte pas son cheval favori, le recommandant aux soins du palefrenier et ne doutant pas que ce temps ne suffise pour remettre le beau coursier dans son état normal.

Mais si M. le comte ne montait plus *Cerf-Volant*, il y avait quelqu'un qui se chargeait de le monter pour lui.

Depuis sa première course nocturne, Anastase Trottin se levait toutes les nuits à deux heures du matin en état de somnambulisme ; il s'habillait à peu près comme la première fois, c'est-à-dire qu'il restait en manches de chemise ; puis, comme la première fois, il sortait de chez lui, se rendait à l'hôtel, faisait sortir *Cerf-Volant* de l'écurie, le sellait, le bridait, le montait, et allait galoper pendant deux heures dans le bois de Boulogne ; ensuite il ramenait le cheval, remet-

tait chaque chose à sa place et remontait à sa chambre continuer son sommeil dans son lit.

Ces deux heures de course nocturne fatiguaient le bel andaloux beaucoup plus que n'aurait pu le faire une promenade d'une journée, car, ainsi que nous avons eu déjà l'honneur de vous le dire, monté par le cavalier somnambule qui le conduisait avec l'adresse et la vigueur du premier écuyer de l'Europe, le cheval ne galopait pas, il volait dans l'espace; sa course avait quelque chose de magique, de surnaturel; il semblait vraiment que *Cerf-Volant* sentait qu'il n'était point monté par un cavalier ordinaire, et qu'une force supérieure à sa propre volonté le fît aller toujours et quand même!

Les trois jours de repos accordés à l'andaloux étant expirés, M. le comte, qui a eu soin d'organiser une course, et engagé un pari de cent napoléons, a fait seller *Cerf-Volant* et le monte avec cette confiance d'un maître qui croit son serviteur incapable de le trahir.

Le pari consistait à arriver à Courbevoie dans un temps donné.

Lorsqu'on est sorti de la barrière, le signal est donné, les cavaliers partent, mais bien loin d'être vainqueur, *Cerf-Volant* arrive le dernier au but,

et encore y arrive-t-il tout haletant et n'en pouvant plus.

Le comte est très-vexé, d'abord de voir son cheval vaincu par les autres, et ensuite de perdre son pari.

De retour à son hôtel, le comte gronde son palefrenier, son piqueur, ses valets, il gronde tout le monde; il veut que l'on prenne plus de soins de ses chevaux; il prétend que c'est par la faute de ses gens que son cheval n'est plus bon à rien; enfin il fait venir des vétérinaires, des amateurs, des écuyers; il consulte, il fait voir, examiner *Cerf-Volant;* si l'on croyait encore aux sorciers et aux sortiléges, le comte ne mettrait pas en doute que son cheval favori a le *mauvais œil.*

Cependant on commençait à parler dans le bois de Boulogne et aux environs de ce cavalier nocturne qui, toutes les nuits, passait avec une rapidité effrayante et sans se reposer jamais en chemin.

A la barrière, les commis avaient plus d'une fois tenté de l'arrêter, mais impossible; une nuit le cavalier avait, avec son cheval, passé par-dessus la tête de deux gabeloux qui voulaient lui barrer le passage; depuis ce temps, messieurs

les employés de l'octroi se rangeaient bien vite dès qu'ils entendaient le galopeur nocturne.

Le costume du cavalier prêtait encore au merveilleux ; les bonnes gens disaient : « C'est un fantôme qui s'amuse à faire la course toutes les nuits. » Les commis de l'octroi appuyaient cette opinion, pour s'excuser de ne point arrêter à son entrée dans Paris le cavalier nocturne.

Les gens raisonnables disaient : « C'est un fraudeur, ou un amoureux ; dans l'un ou l'autre cas, il ne veut pas être surpris et reconnu ; mais quel qu'il soit, le plus certain de l'affaire, c'est qu'il monte à cheval de manière à défier les premiers écuyers des quatre parties du monde... en supposant que le monde n'ait que quatre parties, ce qui n'est pas mon opinion. »

Ces bruits arrivèrent aux oreilles du comte, qui était toujours d'une triste humeur depuis la dernière défaite de son andaloux, et qui se creusait la tête pour deviner ce qui pouvait avoir privé *Cerf-Volant* de ses moyens.

D'abord le comte fit peu attention à cette histoire de fantôme, de coursier magique galopant toutes les nuits dans le bois de Boulogne.

Puis une idée le frappa, et, s'étant informé de l'heure où passait ce cavalier, que personne ne

pouvait atteindre, il dit à son palefrenier :

— Ne te couche pas, fais le guet cette nuit, près de l'écurie, et si tu vois quelque chose, ne dis rien, mais viens me prévenir.

Le palefrenier exécuta les ordres de son maître : à deux heures et quelques minutes, par une nuit assez noire, il vit arriver Anastase Trottin en manches de chemise ; il se jeta à genoux, ne doutant point qu'il n'eût affaire à un fantôme ; il vit le soi-disant spectre seller *Cerf-Volant,* le monter et partir avec lui.

Alors le palefrenier se rendit près du comte, et, d'une voix que la frayeur faisait trembler, lui dit :

— Vous aviez bien raison, monsieur, c'est votre cheval favori, c'est ce pauvre *Cerf-Volant* que le fantôme du bois de Boulogne vient enfourcher à deux heures du matin... je viens de le voir... Il l'a sellé aussi bien que je l'aurais fait moi-même... Oh ! il ne s'est pas trompé ! il sait où chaque chose est placée... le mors, la bride... la selle... ce qui prouve bien que c'est un revenant, car dans l'écurie, il ne fait pas clair du tout. Il est parti dessus... parti... comme le vent !... comme l'éclair... Ce n'est pas étonnant si votre beau cheval n'a plus de force dans la journée, après le métier qu'on lui fait faire les nuits ! car il paraît qu'il y

a déjà près de trois semaines que le diable vient le monter. Ah ! monsieur, c'est fini, vous pouvez dire adieu à votre cheval... il est endiablé !... Quant à moi, je ne le monterais pas maintenant pour tout l'or du monde, car je suis bien persuadé qu'il m'arriverait malheur dessus.

Le comte, qui ne croyait pas aux revenants, mais qui voyait dans tout cela quelque chose dont il voulait avoir la clef, se leva, et se rendit à son écurie en se disant :

— Ce qu'il y a de certain, c'est que le cavalier n'est pas un voleur, puisque tous les jours on retrouve *Cerf-Volant* dans son écurie. Par conséquent je le verrai revenir.

Le comte dit à son palefrenier d'aller se coucher, et il eut la patience d'attendre seul le retour de son andaloux.

A quatre heures du matin, un galop lointain se fit entendre, le comte écoutait en tressaillant, le bruit se rapprochait si rapidement que le comte eut presque un moment d'effroi ; car il lui paraissait difficile qu'un homme pût se tenir à cheval en allant de cette vitesse-là.

Mais il avait déjà honte de ce mouvement de superstition lorsque le cavalier s'arrêtait à la grille de l'hôtel.

Le comte se tint à l'écart pour ne point être aperçu, il ignorait que celui qui lui ramenait son cheval ne l'aurait pas vu, lors même qu'il se serait placé positivement en face de lui.

Après que Trottin eut ramené le cheval à son écurie et tout remis à sa place, il le vit sortir par la grille, il le suivit, et ne fut pas médiocrement surpris de le voir entrer dans la maison voisine de la sienne.

D'abord le comte avait eu l'envie d'entrer après ce monsieur, pour lui demander de quel droit il se servait toutes les nuits de son cheval favori ; mais avant d'en venir là, ce qui maintenant était chose facile puisqu'il avait découvert le cavalier mystérieux, le comte, grand amateur d'équitation, ne put résister au désir de juger par lui-même du talent extraordinaire de ce monsieur qui ne permettait même pas aux gabeloux de l'arrêter. Il ne dit donc rien cette nuit-là, et rentra se coucher. Le jour venu, il recommanda à son palefrenier d'avoir les plus grands soins de *Cerf-Volant* et de lui donner double ration, car il comprenait que son andaloux n'avait d'autre maladie que la fatigue.

Le soir, le comte dit à son piqueur :

— Qu'on me tienne un de mes meilleurs che-

vaux... pas *Cerf-Volant,* mais un autre, tout prêt, tout sellé, un peu avant deux heures du matin.

Tout cela se fit comme le comte l'avait ordonné. A deux heures moins cinq minutes il montait à cheval, laissant son palefrenier ébahi de sa hardiesse, car il devinait que son maître avait l'intention de faire une petite course avec le diable.

En effet, le comte était allé se poster à quelques pas de la maison du voisin, bientôt il vit Trottin en sortir et entrer à l'hôtel. Ce qui surprenait le comte, c'était le costume léger adopté par son voisin pour aller à cheval. Mais on était en été et il se dit :

— Cela lui est sans doute plus commode pour galoper.

Le comte n'attendit pas longtemps sans voir le jeune homme en manches de chemise passer avec *Cerf-Volant.* Aussitôt le propriétaire de l'andaloux piqua des deux pour tâcher de suivre le cavalier nocturne ; vains efforts ! pendant quelques secondes il vit bien au loin galoper *Cerf-Volant,* mais quoiqu'il allât lui-même ventre à terre, il lui fut impossible de suivre plus d'une minute l'homme qui montait son bel andaloux.

— C'est merveilleux !... c'est vraiment admira-

ble ! disait le comte, tout en laissant son cheval reprendre haleine. Ma foi, voilà un gaillard qui va joliment à cheval ! C'est plus fort que tout ce que j'ai vu dans ma vie... et pourtant j'ai assisté à toutes les courses intéressantes qui ont eu lieu. Ce garçon-là éreinte mon pauvre cheval, et pourtant je ne puis m'empêcher de l'admirer... Parbleu ! il faudra qu'il me fasse regagner tout ce qu'il m'a fait perdre... maintenant que je connais son talent, je suis bien sûr de mon affaire... Allons jusqu'au bois de Boulogne, j'aurai du moins le plaisir de le voir repasser.

Le comte met son cheval au petit trot et va du côté de la porte Maillot. Il n'est pas là longtemps sans apercevoir le cavalier en chemise qui revient de Courbevoie et entre dans le bois de Boulogne. Mais tout cela s'est fait si vite que le comte n'a pu ni le voir venir, ni le suivre des yeux... il lui semble qu'il vient d'avoir une vision et il revient tout doucement à son hôtel en répétant :

— C'est superbe !... c'est au-dessus de tout ce que l'on peut croire. Il n'y a pas moyen de se fâcher contre un homme qui monte si bien à cheval ; mais il ne pourra refuser à son tour de m'être agréable, ce sera bien le moins pour s'être ainsi servi de mon bel andaloux.

Le comte est rentré à son hôtel et il dit à son valet de chambre :

— Quand ce monsieur qui monte *Cerf-Volant* sera revenu, vous le suivrez dans la maison voisine où il demeure. Vous vous informerez de son nom, vous saurez à quel étage il loge, et demain vous me direz tout cela.

Le valet de chambre paraît fort effrayé de la commission qu'on lui donne, car il partageait la terreur du palefrenier, relativement au cavalier nocturne ; cependant, comme avec le comte il fallait obéir sans répliquer, il se met en devoir de faire ce que son maître lui a ordonné.

Anastase Trottin est revenu suivant sa coutume ; il a reconduit *Cerf-Volant* à son écurie, a remis tout en place et retourne à sa demeure. C'est alors que le valet de chambre qui le guettait court après lui en s'écriant :

— Monsieur... pardon ! mais votre nom, s'il vous plaît... car mon maître désire vous parler demain... il prétend que vous n'êtes pas un revenant... ni un diable... est-ce vrai, monsieur, êtes-vous bien vivant ?

Ces paroles n'obtiennent aucune réponse, le jeune homme ne s'est même pas retourné et il continue son chemin.

— Voilà un monsieur qui n'est guère poli, se dit le domestique; comment ! il ne daigne pas même me répondre?... c'est qu'il est sans doute tout confus d'avoir été surpris... N'importe, il faut que j'exécute les ordres de mon maître.

Et le valet de chambre suit toujours Trottin; il entre après lui dans la maison voisine; il grimpe après lui les étages. Mais lorsque le jeune employé est entré chez lui et a refermé sa porte, le domestique, ne pouvant aller plus loin, se décide à s'en retourner en disant :

— Si je ne sais pas le nom de ce monsieur, je sais du moins où est sa porte.

Le lendemain, au moment où il se disposait à partir pour son bureau, Anastase Trottin est tout surpris de voir entrer chez lui le comte, son voisin, qu'il reconnait parfaitement. Celui-ci salue le jeune commis, en lui disant d'un ton légèrement ironique :

— Permettez-moi, monsieur, de venir vous faire mes compliments pour la manière dont vous faites galoper mon cheval andaloux ; en honneur, monsieur, vous n'avez pas de rivaux, et moi-même, qui me croyais assez bon écuyer, j'avoue que je ne serais pas de force à lutter avec vous.

Anastase a écouté le comte d'un air tant soit

peu hébété; lorsque celui-ci a fini, il lui répond :

— Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je crois que vous faites erreur en ce moment, et me prenez pour un autre... je n'ai de ma vie monté à cheval... ce n'est pas l'envie qui m'a manqué pourtant... mais je n'étais pas en position de la satisfaire... car je n'aime pas les chevaux médiocres, moi... Je voudrais en avoir comme les vôtres, monsieur, voilà ce qui me charmerait.

Le comte sourit et reprend :

— Vous avouez au moins que vous connaissez mes chevaux... C'est déjà quelque chose... Vous aviez sans doute remarqué *Cerf-Volant*... mon superbe andaloux...

— Oh ! oui, monsieur, celui que vous montez si bien...

— Pas si bien que vous !...

— Ah ! monsieur, c'est une plaisanterie alors...

— Tenez, M. Trottin, il est inutile de nier davantage... tôt ou tard d'ailleurs cela devait se découvrir ; mais puisque vous voyez que je ne me fâche pas, ne persistez pas à vous défendre. J'aurais préféré cependant que vous vinssiez tout franchement chez moi me dire : « Je fais à cheval

des choses surprenantes... permettez-moi de monter quelquefois votre andaloux, et vous en serez témoin. » A la vérité, je ne vous aurais pas prêté *Cerf-Volant* tous les jours... car vous la mettez sur les dents, cette pauvre bête ! et quand je veux m'en servir à présent... il n'y a plus moyen.

— Moi, monsieur !... je me sers de votre cheval !...

— Eh ! pardieu, oui !... toutes les nuits, depuis deux heures du matin jusqu'à quatre !... Mais vous employez bien ces deux heures-là !... Oh ! personne ne ferait ce que vous faites en si peu de temps...

— Encore une fois, M. le comte, vous plaisantez ou vous vous trompez... Je suis tous les soirs rentré à onze heures, et je ne sors plus que pour aller à mon bureau, comme à présent.

— Encore une fois, monsieur, je ne plaisante pas, et je ne me trompe pas. D'ailleurs de nombreux témoins peuvent affirmer le fait. On vous a vu et suivi, monsieur. Vous sortez de cette maison à deux heures du matin...

— Moi ?

— Vous-même... Vous ne prenez même pas le temps de passer un paletot. Vous sonnez chez

moi, on ouvre la grille, vous allez droit à l'écurie... oh! vous connaissez parfaitement les êtres; vous sellez *Cerf-Volant*...

— Moi?

— Eh! oui, vous! vous-même! vous le montez et galopez avec lui sur la route de Neuilly, puis dans le bois de Boulogne!

— Mais encore une fois, c'est impossible, monsieur!

— Mais je vous répète qu'on vous a vu... suivi... moi, mon palefrenier... mon piqueur... et puisque le fait est avéré, je ne comprends pas que vous vous obstiniez à le nier.

Le pauvre Trottin se donnerait au diable pour deviner le mot de cette énigme; il se tâte, se regarde dans sa glace, se pince pour être sûr que c'est à lui que l'on s'adresse. Au bout d'un moment, frappé d'une idée subite, il s'écrie :

— Monsieur, si véritablement j'ai fait tout ce que vous dites là, il faut que ce soit en dormant... car je me rappelle que j'étais somnambule étant tout jeune, monsieur, et cela m'a peut-être repris sans que je le sache.

Le comte se met à rire en répondant :

— L'excuse est fort drôle. Ah! vous dormiez en galopant sur mon cheval de manière à dépas-

ser un convoi de chemin de fer !... voilà un rude sommeil !... Mais je crois peu à de tels prodiges. Quoi qu'il en soit, j'ai compté sur vous, monsieur, pour me faire gagner un pari que je vais engager dès aujourd'hui... Il sera considérable, mais je suis tranquille, vous laisserez vos compagnons bien loin derrière vous !... Ce sera pour d'aujourd'hui en huit. D'ici là, vous voudrez bien laisser reposer mon cheval... d'ailleurs je vous avertis qu'on ne vous ouvrira plus. Au revoir, monsieur, je vous ferai savoir au juste le jour, l'heure et l'endroit où la lutte aura lieu.

Le comte a quitté Trottin; celui-ci se rend à son bureau en rêvant à cette singulière aventure; il est toujours persuadé que l'on se trompe ou que son voisin veut lui faire quelque mystification. Ce qu'il y a de plus bizarre dans tout cela, c'est que cette nuit-là notre somnambule demeure fort paisiblement couché et ne se lève pas comme il le faisait depuis une quinzaine de nuits... et il reste également dans son lit le lendemain et les jours suivants. Pourquoi? Nous ne nous chargerons pas de l'expliquer; la nature a des secrets devant lesquels notre science doit baisser pavillon.

Six jours s'étaient écoulés; Anastase Trottin n'avait plus entendu parler de son voisin; il

commençait à croire que la plaisanterie était terminée et n'aurait pas d'autres suites, lorsque le septième jour le comte vint de grand matin chez lui, et, le saluant d'un air fort aimable :

— C'est pour demain, M. Trottin, c'est fixé; j'ai choisi ce jour parce que c'est un dimanche, et que vous, employé, n'êtes libre que ces jours-là... Demain à deux heures... J'espère que je puis compter sur vous?

— Sur moi, monsieur, et pourquoi faire?

— Pour courir à cheval sur *Cerf-Volant*, mon bel andaloux, que vous aimez tant et que vous montez si bien.

— Moi, M. le comte, vous voulez que je monte votre beau cheval?...

— Et que vous fassiez dessus deux fois le tour du Champ-de-Mars en trois minutes... C'est un tour de force, cela semble impossible, cela ne s'est jamais fait même en quatre minutes! aussi je n'ai pas manqué de parieurs quand j'ai proposé cela! Mais je gagnerai, car je vous ai vu dans le bois de Boulogne, et vous allez plus vite que le vent. Ah! cette fois cela en vaut la peine; il y a mille napoléons d'engagés contre moi... mais je vous en offre le tiers... Vous voyez que ce sera aussi pour vous une bonne affaire.

— Ainsi, M. le comte, vous croyez que je ferai deux fois le tour du Champ-de-Mars en trois minutes?

— J'en suis sûr.

— Moi, je vous déclare que je ne demande pas mieux, mais j'en doute beaucoup, vu que je n'ai jamais monté à cheval!

— Ah! M. Trottin, est-ce que nous allons recommencer?

— C'est vous qui recommencez votre plaisanterie.

— Vous nierez encore que c'était vous qui, toutes les nuits, veniez chercher *Cerf-Volant* à son écurie et le faisiez courir deux heures dans le bois de Boulogne... Mais alors, monsieur, pourquoi donc, depuis que je suis allé vous prier de laisser mon cheval tranquille, personne n'est-il venu le chercher? pourquoi depuis ce temps n'a-t-on pas revu passer le cavalier nocturne qui effrayait les bonnes femmes et même les employés de l'octroi? Car je me suis informé, monsieur, j'avais envoyé du monde partout, et je n'avance pas un fait sans en être certain.

Trottin est confondu, il répond d'un air contrit:

— Alors, c'est moi... Je le veux bien, mais c'est que je dormais en faisant tout cela.

Le comte part de nouveau d'un éclat de rire et lui dit :

— Comme vous voudrez ; dormez en galopant si cela vous est agréable, mais gagnez notre pari, voilà l'important, C'est donc bien convenu : trouvez-vous demain un peu avant deux heures au Champ-de-Mars. Allez tout doucement en vous promenant, ne vous fatiguez pas d'avance, et habillez-vous légèrement ; au reste, mes recommandations sont inutiles, car vous entendez tout cela mieux que personne. Je ferai conduire *Cerf-Volant* en main par mon piqueur... il est superbe, plein de feu, bien reposé! Vous pouvez hardiment le lancer. A demain donc, M. Trottin, et je vous certifie que vous allez acquérir une grande renommée, car ce qu'il y a de mieux à Paris, tout le Jockey-Club, tous les amateurs de courses seront là.

Le comte est parti.

Trottin se dit :

— Abandonnons-nous à la Providence!... J'ai toujours adoré les chevaux, apparemment que le talent de l'équitation m'est venu en naissant, peut-être naît-on écuyer comme on naît rôtisseur.

Le lendemain, dimanche, le Champ-de-Mars était de bonne heure envahi par une foule im-

mense, car on avait entendu parler d'un pari considérable engagé entre des membres du Jockey Club ; d'un écuyer extraordinaire qui surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Il y avait quelques personnes qui parlaient tout bas, mystérieusement, d'un cavalier nocturne que les employés de l'octroi n'avaient jamais pu arrêter, parce qu'il passait comme un éclair, et qui répandait l'effroi sur son passage, par la rapidité fabuleuse de sa course, si bien qu'on assurait qu'un habitant de l'autre monde pouvait seul galoper ainsi.

Enfin, parmi tous les causeurs, c'était à qui amplifierait sur ce que son voisin avait dit du cavalier nocturne, si bien qu'on en vint à assurer qu'il avait une queue comme les singes, des jambes velues comme un bouc, et des cornes comme beaucoup de personnes en ont dans la société.

Le comte était dans l'enceinte réservée, entouré de ses amis et de ses adversaires,

Cerf-Volant, tenu par un piqueur, hennissait d'impatience à quelques pas de son maître ; le fier animal, entièrement remis de ses fatigues, frappait la terre de son pied, et semblait appeler son cavalier.

Tout le monde se demandait où était l'étonnant cavalier, chacun voulait le voir, le comte lui-même commençait à craindre qu'il ne fût arrivé quelque chose à son jeune voisin, lorsque enfin Trottin parut.

— Le voilà ! dit le comte en allant au devant du jeune homme.

Et tous les *gentlemen riders* de s'écrier :

— Comment!... c'est ce petit monsieur? Qui, diable! se douterait que c'est là un écuyer extraordinaire? il a l'air de ne point oser avancer... et c'est là le cavalier qui fera deux fois le tour du Champ-de-Mars en trois minutes?

En effet, Trottin, tout confus en se voyant le point de mire de la foule, était très-rouge, très-gauche, très-embarrassé.

Le comte va à lui, le rassure, lui secoue la main et lui montre *Cerf-Volant* en lui disant :

— Il vous attend... allons, quand vous voudrez.

Trottin regarde le beau cheval et tourne autour, car il ne sait pas de quel côté il doit le monter; heureusement le piqueur lui présente l'étrier, sur lequel il met d'abord son pied droit, ce qui fait surgir un murmure dans l'assemblée.

— Mais il ne sait pas seulement monter à cheval ce monsieur, dit-on de tous côtés.

Le comte rit en s'écriant :

— Il se moque de vous!... vous allez le voir tout à l'heure!...

Trottin est enfin parvenu à se mettre en selle, et il secoue la bride de son coursier en se disant :

— Le sort en est jeté.

Cerf-Volant ne demandait qu'à partir ; à peine se sent-il monté qu'il s'élance rapidement dans l'arène ; mais le pauvre Trottin a bientôt perdu l'équilibre. Éperdu, effrayé, il abandonne les rênes, il se penche sur le cou de son cheval, et se retient à sa crinière.

— Cet homme ne sait pas monter à cheval ! s'écrie-t-on de toutes parts, il va tomber, il est impossible qu'il coure.

Et le comte, toujours entêté, ne voulait pas en croire ses yeux, et disait :

— Il fait semblant, tout ceci est un jeu... Je l'ai vu, moi, dans le bois de Boulogne.

Mais le pauvre Trottin, qui ne faisait pas semblant, est bientôt jeté à terre où il se donne une entorse. *Cerf-Volant* s'amuse à cabrioler dans le milieu du Champ-de-Mars, et au lieu de ga-

gner mille napoléons, le comte perd honteusement son pari, car c'est à qui se moquera du pauvre Trottin, qui, tout en boitant, va se réfugier dans un fiacre, en murmurant :

— Il paraît que les facultés que nous donne le somnambulisme s'évanouissent avec le réveil !... Ce monsieur n'a pas voulu me croire quand je lui ai dit que je dormais, et pourtant c'était la vérité, à moins que ce ne soit lui qui ait rêvé tout cela.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

ACHILLE FAIT DES SIENNES.

— L'histoire est fort amusante, dit Monbreilly lorsque Rocheville a terminé son récit.

— Fort originale, dit Sinagria, que ce soit un conte, une blague ou une aventure arrivée, j'ai eu beaucoup de plaisir à l'entendre.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit arrivé? s'écrie le jeune Durbinot, pour un somnambule cela n'a rien d'extraordinaire!... ils font quelquefois des choses bien plus fortes!... il y en a qui restent endormis huit jours, et quand

ils se réveillent, ils n'ont pas plus d'appétit que s'ils avaient dormi deux heures !

Benjamin, seul, ne disaït rien, car il n'avait point encore fréquenté de somnambule.

En ce moment le garçon entre dans le salon de ces messieurs, il tient un billet fermé à la main.

— Pardon, messieurs, quel est celui de vous qui est M. Sinagria ?

— C'est moi, répond le grand Grec.

— Voici un billet qu'une dame vient de me prier de vous remettre.

— Une dame ! murmure le long jeune homme en rougissant de plaisir.

— Si c'est une jolie dame, faites-la donc monter, s'écrie Rocheville.

— La personne qui m'a remis cela est repartie tout de suite, dit le garçon.

— Ah ! voyez-vous ce Sinagria qui prétendait n'avoir point de maîtresse en ce moment, et qu'on vient réclamer jusqu'ici.

— Messieurs... je vous assure que j'ignore... mais permettez-moi de voir d'abord ce qu'il y a dans ce billet.

Le Grec ouvre la missive, en la lisant sa figure s'anime, le plaisir brille dans ses yeux.

A peine a-t-il achevé qu'il se lève en disant :

— En effet, messieurs, c'est une dame qui m'écrit... Je ne devine pas trop qui ce peut être, mais comme je suis fort curieux de m'en assurer, vous permettez que je vous quitte, je reviendrai... Oh ! je pense que je reviendrai...

— Allez ! allez ! mon cher, liberté entière et beaucoup de bonheur !

Le grand jeune homme est déjà sorti, lorsque le garçon s'approchant d'Arthur Durbinot lui dit :

— Je crois que monsieur se nomme Arthur Durbinot?

— Oui ! Pourquoi ? Est-ce que cette dame vous a remis aussi une lettre pour moi?... Ce serait drôle !... mais cela ne me surprendrait pas ! j'ai vu des choses si étranges.

— Non, monsieur, ce n'est pas cette dame, c'est une espèce de commissionnaire qui m'a donné cette carte pour vous, en me disant que c'était très-pressé...

— Donnez donc, alors.

Arthur prend la carte et lit tout haut.

« Pendant que vous dînez en ville, votre Éléo-
« nore est allée au Château-Rouge avec un mon-
« sieur qui est venu la prendre en coupé. »

— Comment ! voilà les coupés qui reviennent rôder devant chez moi ! s'écrie le pâle jeune homme en quittant vivement la table ; messieurs, vous le voyez, ce n'est pas ma faute... mais il faut que je tire cette affaire au clair, et cette fois, si Éléonore est fautive, qu'elle tremble !... Je lui donnerai une terrible leçon.

— J'espère que vous ne vous servirez pas de votre pistolet, M. Arthur?

— Messieurs, je ne réponds de rien; quand je suis exaspéré, je me fais peur à moi-même... Au revoir, messieurs, il va se passer des choses dont on parlera.

Arthur est sorti de la table en roulant ses yeux comme s'il avait le mal de mer.

— Vous ne craignez pas qu'il ne fasse quelque coup de tête? dit Benjamin en regardant Achille. Si nous allions avec lui ?

— Non... rassurez-vous, c'est inutile, nous connaissons ce jeune homme, il est beaucoup moins redoutable en actions qu'en paroles.

— Quant à moi, je voudrais que l'on vînt me dire que l'on a enlevé Berthe en coupé, ou même en berline, qu'elle est partie pour le Brésil ou la Californie... Je vous certifie que je ne courrais pas après elle.

— Vous dites cela, mais si vous la saviez avec un autre.

— Je l'y laisserais, puisque je voulais vous demander ce moyen que vous m'avez promis de m'indiquer, pour recevoir moins souvent de ses visites.

— Il est bien simple... ne lui donnez plus d'argent quand elle vous en demandera.

— Bah ! vous croyez que cela suffira pour diminuer son envie de me voir?

— Je suis même persuadé que cela la fera passer tout à fait.

— Si je le croyais !

— Essayez-en ! que risquez-vous ?

— Ce n'est pas agréable à dire que l'on n'a pas d'argent.

— Que vous êtes jeune ! les gens les plus haut placés disent cela tous les jours, et souvent ils ne mentent pas. Tandis que vous, vous avez la consolation de savoir que vous mentirez.

En ce moment, le garçon rentre dans le salon et présente à Benjamin un petit papier sur lequel quelques mots sont écrits au crayon, en lui disant :

— Un petit gamin m'a remis cela pour monsieur.

Le jeune homme prend le papier et lit :

« Mon cher Benjamin, ta Berthe est en gage
« chez Mabille, allée des Veuves, aux Champs-
« Élysées, où elle a, en courant, brisé une glace,
« qu'on a la petitesse de vouloir lui faire payer.
« Viens me délivrer, je t'attends. »

— Allons, bon, comme c'est agréable !... madame brise des glaces à présent... et il faut que ce soit moi qui paye...

— Ah ! ceci est un accident, vous ne pouvez laisser votre maîtresse en gage pour une glace.

— Mais comment a-t-elle su que je dînais ici ?

— Elle aura fait courir chez tous les bons restaurants ; on finit toujours par trouver...

— Allons... je vais délivrer cette dame... Mabille, allée des Veuves... Oh ! j'y suis allé déjà... Au revoir, messieurs, excusez-moi de vous quitter ainsi ; j'irai vous voir, M. Rocheville.

— Je l'espère bien.

— Ainsi que M. Monbreilly, qui a bien voulu me donner son adresse.

— Vous me ferez plaisir, M. Benjamin.

— Je vais prendre un cabriolet... Cette Berthe ne me laissera pas tranquille un seul jour.

Benjamin Godichon est éloigné.

Achille est resté seul avec Albert, il se dandine sur sa chaise en riant à en pleurer, lorsque le garçon rentre dans le salon, tenant une autre lettre à la main et s'approche d'Albert en balbutiant :

— Monsieur, ceci vient d'une dame qui...

Monbreilly ne laisse pas le garçon achever, il prend le papier, le roule dans ses mains, et en fait une boulette qu'il lui jette au nez en lui disant :

— Comment ! drôle, et à moi aussi ! ce n'est donc pas assez que monsieur que voilà se soit moqué de ces trois innocents qui étaient là tout à l'heure, il veut aussi jouer un tour de sa façon à son amphitryon, mais je ne tomberai pas dans le piége, moi ; c'est dommage... il doit pourtant être satisfait de sa soirée.

Le garçon s'est sauvé sans demander son reste.

Achille rit de plus belle.

Albert, qui a bien envie d'en faire autant, se tourne vers lui en lui disant :

— Vous serez donc toujours le même ?

— Eh ! mon cher, il faut bien rire un peu !...

D'abord je ne suis pas fâché de m'amuser aux dépens du Grec, qui est très-prétentieux et cache sous sa curiosité certain penchant au persiflage. Je l'ai envoyé au bal d'Asnières ; il prendra le chemin de fer, ça le promènera.

« Quant à ce malheureux Arthur, il est bien probable que sans le savoir j'aurai dit la vérité! son Éléonore lui en fait voir de toutes les couleurs, et si elle n'est pas au Château-Rouge, elle doit être dans quelque autre endroit plus ou moins champêtre avec ou sans coupé.

« Reste donc le jeune Benjamin, il disait qu'il n'aimait plus son Andalouse, j'ai voulu éprouver sa flamme ; qu'il coure après elle! si elle ne lui fait pas payer une glace, elle trouvera bien moyen de lui faire payer autre chose !

— Et moi, où comptiez-vous m'envoyer ?

— Oh ! avec vous, je m'attendais bien à ce que cela ne prendrait pas, et pourtant, ingrat, ce n'était pas une farce que je vous jouais, à vous, c'était bien près d'une jeune fille fort gentille que je vous envoyais !...

— Vraiment ! et quelle est cette jeune fille ?

— Ne vous ai-je pas dit que je courtisais une grisette qui loge dans ma maison sous les mansardes?

— En effet, une fleuriste, n'est-ce pas?

— Oui... Eh bien, mon ami, cette affaire-là est terminée.

— Quoi ! déjà?

— Déjà! il est charmant! c'est vendredi matin que je vous contais cela, et nous sommes au dimanche! Je vous ai dit que je menais les amours en chemin de fer!... grande vitesse.

— Enfin, qu'ai-je à faire dans tout cela?

— Voilà : mademoiselle Coralie, c'est ma fleuriste, m'a fait promettre d'aller ce soir la rejoindre au Château des Fleurs. D'abord, mon cher, le dimanche, ce jardin est un endroit très-bourgeois, très-honnête, on n'y danse pas le cancan et une mère pourrait sans crainte y mener sa fille.

— Et c'est pour cela que vous y envoyez votre Coralie?

— Je ne l'y envoie pas, mais elle y va en compagnie d'une de ses amies... Augusta... une autre belle jeune fille. Ah! mon cher ami, c'est de celle-là maintenant que je veux faire la conquête... et j'y parviendrai, car elle sera jalouse du triomphe de son amie et elle voudra lui enlever son amant.

— Mais vous êtes un monstre, un infâme, je n'oserai plus sortir avec vous.

— Je vous ai dit, mon cher, que je ne triomphais jamais que par le sentiment.

— Est-ce mieux de chercher à en inspirer que l'on ne partage pas ?

— Je les partage... pas longtemps ! mais je les partage un peu.

— Encore une fois, qu'ai-je à faire dans toutes vos séductions?

— D'abord, je ne puis pas aller tout de suite au Château des Fleurs... il faut que j'aille à une soirée dans le monde... cela ne m'amusera pas beaucoup, mais je vous ai parlé d'une certaine blonde, ravissante et très-sentimentale, que je courtise.

— Une dame mariée ?

— Positivement.

— Ah ! Achille, n'avez-vous pas assez d'occupation avec vos deux grisettes?

— Mais non ! mais non ! eh ! d'ailleurs, me croyez-vous assez niais pour compter sur leur tendresse?.. Mademoiselle Coralie, par exemple, qui marchera sur les traces de Berthe, mais qui n'a pas son esprit et ses moyens... et quant à l'autre, je n'en ai point encore triomphé. D'ailleurs, ma blonde est une femme distinguée, très-recherchée, très-courtisée dans le monde... faire

sa conquête, ce sera flatteur; pour lui plaire, je fais le romantique, je parle du murmure des ruisseaux, du gazouillement des oiseaux, de mon cœur d'homme, je lève les yeux au ciel en murmurant : Déception!... dérision!... damnation !... Ah ! ah ! ah ! C'est à pouffer de rire...

— Mais, si on vous croit, malheureux !...

— Eh! pourquoi une femme est-elle assez sotte pour croire un homme qui dit de ces bêtises-là?

— Ah ! vous avez raison, Achille; mais vous qui connaissez si bien les femmes, vous devez savoir que ce qui les charme, ce n'est jamais la vérité.

— C'est justement pour cela que je ne la leur dis pas. Voyons, Albert, soyez gentil, allez au Château des Fleurs, je vous jure que cela ne vous compromettra pas.

— Et que ferai-je là ?

— Vous y trouverez Coralie et Augusta. Vous reconnaîtrez facilement Coralie, taille moyenne, un peu boulotte, mais bien prise, brune, un nez un peu retroussé, bouche rieuse, des yeux qui ne se baissent pas facilement; mais ce n'est pas tout, voilà le signalement : Robe blanche, chapeau de paille, rubans bleu tendre et un petit

châle de soie de la même nuance que les rubans du chapeau. Vous ne pouvez pas vous y tromper; de plus, le rendez-vous est sur des chaises à la gauche de l'orchestre.

Albert balance, ses goûts et ses habitudes ne l'entraînent pas vers les grisettes; mais à la suite d'un bon repas dans lequel les toasts ont été souvent répétés, on est d'une humeur plus facile, plus conciliante, et on se laisse aller à faire des choses dont en toute autre circonstance on n'aurait pas voulu entendre parler.

C'est pourquoi Albert se lève en disant :

— Ma foi, puisque cela vous fait tant de plaisir, je vais aller au Château des Fleurs !

— Vous êtes un ami ! c'est bien cela, je vous en tiendrai compte.

— Mais ne croyez pas que ce soit dans le but de servir vos amours ! bien au contraire, j'y vais pour dire beaucoup de mal de vous à l'autre... pour la prévenir contre vos séductions !

— Tout ce que vous voudrez, mon cher, plus vous direz que je suis mauvais sujet, plus j'aurai de chance pour réussir.

— Plaisanterie à part... que dirai-je à ces demoiselles que je ne connais pas ?

— D'abord Coralie vous connaît pour vous

avoir vu venir plusieurs fois chez moi; je ne sais pas comment elle fait son compte, mais elle voit, elle sait, elle connaît tout ce qui entre ou sort dans la maison. Vous venez de ma part... vous me devancez... cela suffira pour vous faire bien venir... il n'est pas encore neuf heures, avec un cabriolet vous y serez dans vingt minutes ; moi dans une heure je vous rejoins... Ah ! quel dommage ! si j'y avais songé, j'aurais envoyé nos trois innocents au Château des Fleurs, et Coralie se serait chargée de les faire poser tous les trois ! ce sera pour une autre fois ; eh bien ! partons vite, et n'oubliez pas la robe blanche, chapeau de paille, rubans bleus, châle bleu...

— Et l'autre grisette ?...

— Oh ! pour celle-là je ne puis vous faire son portrait, mais je vous parie d'avance que ce sera la plus jolie du jardin... Celle-là... ce n'est point une grisette... c'est une femme ravissante... distinguée... gracieuse... c'est... Mais vous verrez Augusta, et je gage bien que vous serez de mon avis.

Albert solde le garçon, et les deux jeunes gens sortent de chez le traiteur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

LE CHATEAU DES FLEURS.

Les jardins publics manquent à Paris. Tous ces beaux établissements où se donnaient de somptueuses fêtes, où se tiraient de superbes feux d'artifice, ont été détruits, vendus par portions, et des maisons se sont élevées là où de beaux arbres prêtaient leur ombrage à des couples joyeux, à de nouvelles amours.

Heureusement le Château des Fleurs et le Jardin d'Hiver ont ouvert aux Parisiens leurs belles allées, leurs charmants bosquets, leurs

sentiers sinueux et odorants, leur serre magique, où les fêtes ont l'éclat et le merveilleux qui nous ont séduits dans les contes des *Mille et une Nuits*.

Ces établissements sont loin du centre de Paris et presque *extra muros;* mais pour chercher le plaisir on ne calcule pas la distance, et la foule se porte dans ces beaux jardins, trop heureuse de retrouver à Paris du gazon, du feuillage et des fleurs indigènes et exotiques.

Albert ne connaissait pas le Château des Fleurs; en entrant dans ce jardin, il éprouve la douce influence des fleurs et de la musique, deux des plus doux présents que nous aient fait la nature et les hommes; il y a beaucoup de monde, mais la foule se porte de préférence vers la danse, et dans les autres parties du jardin il est facile de circuler, de se promener à l'aise; il y a même encore quelques bosquets sombres, quelques allées peu fréquentées que les couples amoureux connaissent bien, et où ils iront échanger de doux propos d'amour... car vous savez que l'amour se glisse partout, qu'il est de toutes les réunions, de tous les bals, de toutes les fêtes, mais que c'est surtout sous le feuillage qu'il marche plus rapidement à son but.

Après avoir pris connaissance du jardin, Albert se dirige vers la danse, il se rappelle que c'est à la gauche de l'orchestre que doivent être les deux jeunes filles près desquelles Achille l'envoie ; et quoique persuadé qu'il ne les trouvera pas, ses yeux passent en revue ces minois plus ou moins agaçants que le désir d'être invités pour la danse fait stationner en cet endroit.

Bientôt ses regards se fixent sur une jeune personne qui est mise simplement, mais dont la figure a un charme qui attire, une expression qui séduit. Cette jeune fille est seule, mais une chaise vacante est près d'elle ; on est en ce moment en train de polker, la jolie personne semble peu occupée de regarder les danseurs, quoique ceux-ci méritent bien qu'on les remarque, la plupart ne se doutant pas de ce que c'est que de polker ; mais s'étant bravement lancés dans l'arène, ils vont à tort et à travers, presque jamais en mesure, poussant les uns, poussés par les autres, et arrivent ainsi à la fin de la polka sans avoir pu une seule fois réussir à en faire le pas.

Depuis que dans les bals publics la scotisch, la redowa, la mazurka, la polka, la valse en deux ou trois temps sont venues faire diversion à l'ancien quadrille, on ne se figure pas quel tohu-

bohu a lieu dans l'enceinte réservée aux danseurs ; à peine l'orchestre a-t-il donné le signal que tout le monde s'élance, chaque cavalier va prendre sa dame, ils ne savent pas ce qu'on va danser, peu leur importe, ils iront toujours. C'est une scotisch que l'on joue, les uns croient que c'est une valse, les autres une polka, ceux-ci un galop, et chacun se met à sauter suivant sa croyance : vous voyez d'ici le tableau que cela doit offrir ; lorsque parmi deux cents couples qui passent sous vos yeux, vous en avez vu quatre qui savaient vraiment danser ce que l'orchestre exécute, vous avez été très-heureux.

Mais lorsque la polka est achevée, un cavalier tout en sueur, les cheveux trempés comme s'il sortait de l'eau, ramène une danseuse qui est passablement rouge aussi, et dans cette jeune fille, qui vient se placer à côté de celle qu'il regardait, Albert ne doute pas qu'il ne voie mademoiselle Coralie; c'est bien le costume et le signalement qu'on lui a donnés.

Augusta avait consenti à accompagner la petite fleuriste, qui était venue lui proposer d'aller au Château des Fleurs, en lui annonçant que M. Achille viendrait les y retrouver. Car mademoiselle Coralie, tout en donnant à entendre à

son amie que le beau jeune homme était fort amoureux d'elle, ne lui avait pas avoué que ce monsieur n'avait déjà plus rien à lui demander; un reste de pudeur avait retenu sur ses lèvres cette confidence; en effet, cet amant avait été heureux si vite, qu'il était permis de douter qu'il eût eu le temps de parler d'amour; et puis, Coralie savait que son amie plaignait Cotonnet, que par conséquent elle blâmerait sa conduite, et elle voulait laisser s'écouler quelque temps avant de lui avouer que ce pauvre Cotonnet était entièrement remplacé.

Augusta, tout en blâmant la conduite de Coralie, ne la croyait pas capable de tant de légèreté; elle s'était éloignée toute chagrine la veille, en la laissant avec ce jeune homme, qui lui avait aussi fait la cour à elle, et lui avait écrit pour lui demander un rendez-vous. Une femme ne renonce pas facilement au plaisir d'être aimée, de l'emporter sur une rivale; nous en voyons qui, pour se donner cette satisfaction, accorderaient leurs faveurs à un singe qu'elles détesteraient; jugez donc s'il est facile d'y renoncer quand il s'agit d'un joli garçon qu'on ne déteste pas.

C'est pourquoi, après avoir hésité quelque

temps, Augusta s'était laissé entraîner au Château des Fleurs où elle ne dansait pas, mais où elle savait que M. Achille viendrait ; et pendant que sa compagne se livrait avec ardeur à toutes les danses en vogue, un petit jeune homme s'était approché d'un air craintif de la chaise occupée par Augusta, et, se glissant derrière elle, lui avait dit à l'oreille :

— Mam'selle!... si je l'invitais à danser... croyez-vous qu'elle me refuserait?..

Augusta avait tourné la tête en reconnaissant la voix de Cotonnet et lui avait répondu :

— Comment! vous êtes ici, M. Cotonnet!...

— Sans doute, mam'selle... puisqu'elle y est... vous concevez... je vous ai suivies de loin... je ne peux pas m'en empêcher... et comme j'ai vu que vous n'aviez pas d'hommes avec vous... ça m'a redonné de l'espoir... Me conseillez-vous de l'inviter à danser...

— Comme vous voudrez, M. Cotonnet, mais... tenez... je doute qu'elle vous accueille bien, et... à votre place...

— Je ne l'inviterais pas... au fait vous avez raison, il faut avoir du cœur... je vais me contenter de la regarder... sans qu'elle me voie... car je l'aime toujours autant, moi... j'ai

beau faire, ça ne peut pas se passer... Merci, mam'selle, au plaisir.

— Au revoir, M. Cotonnet.

Quelques instants après, Coralie, ainsi que nous l'avons dit, revenait s'asseoir à sa place.

— Ouf!... je n'en puis plus!... ce n'était pas un fameux polkeur celui-là... il se cognait toujours dans les autres... mais c'est égal, nous ne nous sommes pas arrêtés, et c'est le principal! il ne faut jamais s'arrêter!

— Comme tu as chaud!

— Ah! si tu crois que c'est facile de gigoter au milieu de tout ce monde-là... on vous marche sur les pieds, on reçoit à tout instant des coups de coude.

— Et tu trouves cela amusant?

— C'est un travail, mais c'est ce qui en fait le charme... tu n'as pas aperçu M. Rocheville...

— Non, il ne viendra pas, va!

— Par exemple! je voudrais bien voir cela, il me l'a promis, et s'il ne venait pas...

— Eh bien, que ferais-tu?

— Je lui défendrais de se représenter chez moi.

— Cela lui serait peut-être bien égal...

— Tu crois?... ce n'est pourtant pas ce qu'il me disait hier au soir...

— Que te disait-il?

— Que j'étais à croquer et qu'il était très-amoureux de moi.

— Il en dit autant à toutes les femmes.

— Qu'en sais-tu?

— Toi-même en convenais il y a quelques jours.

— Oh!... on dit tant de choses... je ne connaissais pas encore ce monsieur si à fond... Dieu! qu'il est aimable! Ah! ma chère, il a bien de l'esprit, va!

— Tu t'en es aperçue?...

— Ah çà! mais elle est étonnante... est-ce que tu me prends pour une imbécile?... tu crois qu'il n'y a que toi qui saches causer...

— Je n'ai jamais eu cette idée-là, mais plusieurs fois je t'ai entendue dire : « Les gens d'esprit sont prétentieux, bavards, j'aime mieux une bête, on en fait ce qu'on veut. »

— Fichtre! il me paraît que tu fais attention à ce qu'on dit, toi, et que tu retiens tout ça... Si j'ai dit cela, je ne pense plus de même depuis que M. Achille me fait la cour.

— Tu crois donc que c'est pour de bon?

— Oh! qu'elle est drôle cette Augusta! C'est peut-être pour madame Barigoule qu'il vient

chez moi... Ah ! mais attends... attends, ce monsieur, oui, c'est son ami... celui qui leur donnait à dîner aujourd'hui, il s'appelle M. Monbreilly celui-là.

Albert venait de s'approcher des deux jeunes filles.

Coralie lui laisse à peine le temps de saluer, elle s'écrie :

— Bonsoir, monsieur, est-ce que votre ami M. Rocheville n'est pas avec vous?

— Non, mademoiselle, Achille avait une visite à rendre, mais il va venir, et il m'avait chargé de l'excuser près de vous de ce qu'il était en retard.

— Ah! vous êtes bien honnête, monsieur ; mais comment nous avez-vous trouvées ? vous ne nous connaissiez pas.

— Achille m'avait fait un portrait trop exact pour que je puisse me tromper.

En ce moment l'orchestre joue le début d'une scotisch.

— Dansez-vous, monsieur? dit Coralie à Albert.

— Rarement, mademoiselle, d'ailleurs je ne sais pas cette danse-là.

— Ah ! ça ne fait rien, on n'a pas besoin de

savoir, on va toujours, on finit quelquefois par attraper le pas.

— Je crois que cela va mieux quand on le sait tout de suite.

Un jeune homme s'avance et invite Augusta qui refuse, alors il s'adresse à Coralie qui accepte et se lance avec lui dans le tourbillon.

— Vous n'aimez pas la danse, mademoiselle? dit Albert en s'asseyant près d'Augusta.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne sais pas cette danse-là, et je trouve, comme vous, que cela va mieux quand on la sait; ensuite, je ne suis pas folle de la danse comme Coralie, qui est infatigable... et puis c'est bien plus agréable de danser avec quelqu'un que l'on connaît qu'avec le premier venu...

— C'est vrai, mais quand on vient sans cavalier...

— M. Rocheville avait dit à Coralie qu'il serait le sien ici, mais il ne viendra peut-être pas.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, il viendra, j'en suis certain.

— Il aime beaucoup à se moquer, ce monsieur-là, et il a peut-être voulu s'amuser aux dépens de... c'est-à-dire, vous envoyer ici, sans avoir l'intention de nous y rejoindre.

— Ce jardin est fort joli.

— Vous ne le connaissiez pas, monsieur ?

— Non, mademoiselle.

— Je pense que M. Rocheville le connaît bien, lui ; il est de toutes les fêtes, il aime les plaisirs... il est si gai...

— Elle s'occupe plus d'Achille que mademoiselle Coralie, se dit Albert en détournant la tête, est-ce qu'elle l'aimerait ?... Pauvre fille... il a donc raison, il a trouvé le moyen de se faire aimer en faisant la cour à l'autre. Décidément, les mauvais sujets connaissent mieux les femmes que nous, c'est triste !

Après la danse, Coralie revient encore rouge, haletante et en nage, et elle se jette sur sa chaise en disant :

— Oh ! cette fois, j'avais un bien bon *choticheur*, il m'enlevait et me faisait tourner comme un tonton ; nous en avons jeté deux par terre, ils ne savaient pas se tenir, c'est leur faute. Ah ! monsieur, vous devriez bien *choticher !* si vous saviez comme c'est gentil !

— Je vous avoue, mademoiselle, que cela ne me tente pas du tout.

— Dis donc ! Augusta, il m'a semblé, tout en dansant, reconnaître une figure de connaissance,

qui ne me perdait pas de vue... Tu sais bien qui je veux dire, ce petit Coton...

— Oui, il est ici, il vient de me dire bonsoir, il avait bien envie de t'inviter à danser.

— Qu'il ne s'en avise pas, il verra comme je le recevrai... Est-ce qu'il compte me poursuivre partout, ce monsieur? je trouve cela fort malhonnête.

— Cet endroit est public, tout le monde a le droit d'y venir.

— Oui, mais je suis bien sûre qu'il n'y serait pas, lui, s'il ne nous y avait pas vues entrer... Quel imbécile! qu'il y a des hommes qui ont peu de cœur!

— Pauvre garçon! c'est qu'il en a trop au contraire.

— Alors, il devrait bien l'employer ailleurs...

— Ah! Coralie, que tu es dure pour ce jeune homme!

— C'est que cela m'impatiente de le voir, cela m'agace, il a toujours l'air d'avoir envie de pleurer en me regardant, comme c'est séduisant! Ah! voilà la musique, c'est une valse cette fois... Monsieur! monsieur!

Albert, qui s'était éloigné un moment pour

laisser librement causer les deux amies, se rapproche de Coralie.

— Valsez-vous, monsieur?

— Non, mademoiselle.

— Ah! que c'est dommage! mais vous ne faites donc rien?

— Je fais comme votre amie, je regarde.

— Augusta ne se contente pas toujours de regarder, c'est un genre qu'elle se donne aujourd'hui, mais je l'ai vue danser beaucoup; et, tenez, mon danseur vient de me dire, tout en se tenant sur une jambe : « Je reconnais votre amie, mademoiselle, j'ai eu le plaisir de la rencontrer jeudi dernier à Auteuil, près de la mare. » Décidément, tu vas donc pêcher des grenouilles par-là si tu ne vas pas au bal?

— Ton danseur me prend pour une autre.

— Comme tu voudras, mais pourquoi donc as-tu refusé ce jeune homme qui vient de t'engager, Augusta, toi qui aimes la valse?

— Parce qu'il m'a dit : En deux temps, mademoiselle, et moi je ne valse pas comme cela, et je ne comprends pas qu'on marque une autre mesure que celle que nous joue l'orchestre.

Un cavalier vient à Coralie et l'invite en lui disant aussi :

— En deux temps, mademoiselle?

Mais la petite fleuriste accepte vivement la main de son cavalier en lui disant :

— Deux, trois, quatre! tous les temps que vous voudrez, monsieur.

Albert ne peut s'empêcher de rire et Augusta en fait autant.

La valse est en train lorsque Rocheville se trouve à côté de son ami.

— Me voici! J'espère qu'on ne se plaindra pas de mon exactitude. Ah! je savais bien que vous trouveriez ces demoiselles... Je vous avais fait des portraits si ressemblants.

Augusta rougit beaucoup tout en rendant à Achille le salut qu'il lui fait.

— N'est-ce pas, Albert, que cette jeune personne est ravissante? dit Achille en se penchant vers son ami, mais en ayant soin de parler assez haut pour être entendu d'Augusta, qui pourtant détourne la tête pour ne pas avoir l'air d'écouter.

— Oui, cette demoiselle est très-bien.

— Oh! comme vous dites cela froidement! Trouvez-en donc une autre dans ce jardin qui puisse lui être comparée...

— Je n'ai pas cherché, son amie est en train de valser.

— Je m'en doute bien.

— Tenez, la voilà qui passe devant nous...

— Ah ! sapristi ! dans quel état !

En effet, la valse, la chaleur, rendaient Coralie écarlate ; de plus, ses cheveux, d'abord bouclés à la neige, étaient devenus des mèches et s'envolaient au gré du vent.

Toute sa toilette se ressentait du mouvement qu'elle se donnait pour aller aussi vite que son partenaire.

Le résultat de ce travail n'était pas avantageux à la danseuse.

Achille a fait, en voyant tout cela, une légère grimace qui n'a point échappé à Augusta.

— C'est une valseuse intrépide, dit Albert.

— Oui, et bien humide en ce moment.

— Avez-vous vu votre dame blonde, ce soir?

— Oui, elle était à la réunion de madame Duchampion.

— Comment ! c'est de chez madame Duchampion que vous venez?

— Sans doute, est-ce que vous connaissez cette maison-là ?

— Oui, j'y allais autrefois.

— Si quelque chose ne m'y attirait pas, je me priverais de cette société... Ah ! sont-ils en-

nuyeux, prétentieux, cérémonieux!... C'est à pouffer de rire. Au reste, vous concevez bien que je ne vais là que pour me moquer de tous ces originaux.

— Je vous en crois bien capable.

— Pourquoi n'y allez-vous plus?

— Pour ne pas rencontrer quelqu'un que je ne veux plus revoir... vous savez bien... cette personne qui s'est mariée.

— Oui, et que vous aviez aimée avant... Elle va donc chez les Duchampion cette dame?

— Ah! oui, du moins elle y allait autrefois avec son mari.

— Alors, je dois l'y avoir rencontrée... Comment se nomme-t-il ce mari?

— Vous êtes bien curieux, Achille.

— Vous ne voulez pas me le nommer, et si je devinais... Tenez, mon cher, votre ancienne passion... ne serait-ce pas madame Clairvillier, par hasard?...

Albert se trouble et murmure :

— Vous connaissez madame Clairvillier?

— Ah! mon pauvre ami! mais c'est justement ma blonde! Voilà ce que c'est que d'être trop discret avec ses amis... Après tout, vous ne pouvez pas m'en vouloir, au contraire, je vous venge.

Albert ne répond rien, il est demeuré pâle et interdit.

Mais en ce moment Arthur Durbinot vient avec son air effaré et ses yeux vagues saisir le bras d'Achille, en s'écriant :

— Éléonore n'était pas au Château-Rouge, alors je me suis dit : On s'est peut-être trompé de château, allons à celui des Fleurs. Je l'y crois d'autant plus, que j'ai vu des coupés à la porte.

— Ah ! vous voilà !... Pardieu ! vous avez eu là une heureuse idée, puisque cela nous réunit.

— Est-ce que vous êtes avec des dames ?...

— Oui, mais je vous présenterai.

Et Achille, se penchant vers Albert, lui dit tout bas :

— Si je pouvais lâcher Durbinot sur Coralie, comme ça m'irait !...

Mais Albert ne répond rien, il conserve son air sérieux et glacé.

La valse est achevée, Coralie revient dans un désordre extrême, ce qui ne l'empêche pas de courir à Achille.

— Ah ! vous voilà, monsieur... C'est bien heureux. Vous vous faites bien désirer.

— Heureusement, vous m'avez désiré en val-

sant, ce qui a dû vous sembler moins long.

— Oh! j'ai bien valsé, je suis toute décoiffée, n'est-ce pas?

— Vous avez un faux air de Vénus sortant de l'onde.

— Que vous êtes méchant! c'est que mes cheveux étaient crêpés, mais tant pis, je vais me faire des bandeaux... Augusta, aide-moi un peu.

Pendant que la sérieuse Augusta tâche de remettre un peu d'ordre dans la coiffure de son amie, Arthur dit à Rocheville :

— Elle est très-jolie cette dame...

— De laquelle parlez-vous?

— De celle qui a si chaud, est-ce une dame ou une demoiselle?

— C'est une demoiselle d'une très-grande famille, qui aura cent mille francs de rente quand tous ses oncles seront morts... elle en a six... elle vous a sur-le-champ reconnu.

— Moi?

— Vous, il paraît que vous polkez très-bien.

— Mais pas mal... avec Nonore.

— Elle vient de me dire à l'oreille: Voilà le premier polkeur de Paris... je donnerais un de mes oncles pour qu'il m'invitât.

Arthur s'épanouit de plaisir, il fait rouler ses prunelles comme des billes, et s'écrie :

— Oh ! je vais l'inviter.., ça ne lui coûtera rien, seulement.., j'ai peur en polkant que mon pistolet ne parte...

— Donnez-le-moi, ce sera plus prudent, je vous le rendrai lorsque vous aurez dansé.

Le pistolet passe incognito de la poche d'Arthur dans celle d'Achille. Celui-ci, en regardant autour de lui, s'aperçoit qu'Albert a disparu.

Mademoiselle Coralie, ayant, grâce à son amie, une toilette plus convenable, fait signe à Achille de venir s'asseoir à côté d'elle, ce que celui-ci ne fait pas avec beaucoup d'empressement.

— Venez donc là, monsieur, il me semble que vous pouvez bien causer un peu avec moi...

— Nous pouvons même causer beaucoup.

— Avez-vous pensé à moi depuis hier ?...

— Je n'ai pas fait autre chose !

— Hom ! menteur... vous nous avez envoyé un ami qui n'est pas très-aimable... il ne dit presque rien... je crois qu'il est parti, tant mieux... et quel est celui-ci qui a les yeux si étonnés?

— C'est un Danois... millionnaire, mais il fait semblant de n'avoir pas le sou, parce qu'il

veut trouver une femme qui l'aime pour lui-même.

— Voilà bien une idée de Danois!

— Il est fou de la polka et m'a demandé si je croyais que vous consentiriez à la danser avec lui.

— Pourquoi pas?... Ah! il y a un feu d'artifice ce soir ici?

— Oui, il se tire là-bas au bout.

— Il faudra bien nous placer pour le voir... j'adore les feux d'artifice.

— Et mademoiselle? dit Achille en s'adressant à Augusta, aime-t-elle les feux d'artifice?

— Moi, monsieur, cela me fait très-peur... et loin de m'en approcher... je m'éloignerais plutôt...

— Avancez donc, M. Durbinot... pourquoi vous tenez-vous ainsi en arrière?... ces demoiselles seront charmées de faire votre connaissance.

Arthur s'incline et s'approche en braquant ses prunelles sur Coralie, qui dit bas à Augusta :

— C'est un Danois millionnaire!

— Qu'est-ce que cela me fait?... il n'est pas plus beau pour cela.

— Voyons, mon cher, dit Achille, faites donc

votre invitation, vous en grillez d'envie, et vous attendez qu'un autre vous devance.

— C'est juste... Mademoiselle veut-elle bien m'accepter pour la première polka?

— Avec plaisir, monsieur.

— Parfait, s'écrie Achille, la demande et la réponse ont été irréprochables... mais écoutez... l'orchestre part.

— Oui, mais c'est un quadrille, dit Coralie.

Achille voudrait déjà entendre la polka parce qu'il espère alors rester seul avec Augusta, qui détourne la tête chaque fois qu'il la regarde, mais qui le regarde dès qu'elle croit qu'il ne la voit pas.

On vient engager Coralie pour la contredanse, mais elle refuse, à la grande surprise d'Augusta qui s'écrie :

— Tu es donc bien fatiguée?...

— Non... mais je ne veux pas toujours vous quitter...

Ces derniers mots sont adressés à Achille, qui aimerait tout autant que Coralie eût accepté, parce qu'alors il aurait envoyé Arthur à la recherche de Nonore.

— Comment saurons-nous lorsqu'on sera prêt à tirer le feu?

— Une détonation vous en avertira...

— Il paraît que M. Monbreilly est décidément parti, dit Arthur.

— Oui... c'est un être si singulier! vous ne cherchez pas votre Éléonore?...

— Je regarde... mais je ne la vois pas... pendant le quadrille je vais faire un tour dans les allées.

— Quelle est cette Éléonore qu'il cherche? demande Coralie lorsque Durbinot s'est éloigné.

— C'est une femme qui a voiture, coupé, calèche... et qui s'est déjà deux fois empoisonnée pour lui!...

— Ah! mon Dieu! quelle passion!... il ne l'aime donc pas, lui?

— Non, parce qu'elle prend du tabac.

— Elle prise?... ah! fi l'horreur?... et avec quoi s'est-elle empoisonnée?

— Avec des champignons... dans un vol-au-vent; à la vérité elle ne savait pas que les champignons étaient mauvais...

— Tenez, M. Achille, vous nous contez un tas d'histoires... Je gage que ce sont encore des blagues...

— Ah! mademoiselle... c'est bien mal de douter de ma bonne foi... au reste vous n'aurez qu'à

interroger Durbinot, vous verrez ce qu'il vous répondra.

Arthur revient à la fin du quadrille en disant :

— Je ne l'ai point aperçue... elle est peut-être au château d'Asnières...

— Vous avez envie d'y aller ?...

— Oh ! non, il est trop tard.

Enfin l'orchestre donne le signal que Rocheville attendait avec impatience, cette fois c'est une polka. Arthur offre son bras à Coralie et tous deux vont se mêler aux danseurs. Achille est resté près d'Augusta, il se hâte de mettre ce temps à profit :

— Je trouve donc un moment pour vous parler, mademoiselle ; ce n'est pas sans peine... car vous n'avez pas daigné l'autre fois vous rendre où je vous attendais...

— Je ne vous avais pas donné de rendez-vous, moi, monsieur... pourquoi pensiez-vous que j'accepterais le vôtre?

— Ah! sans doute j'ai eu bien tort de l'espérer... Je m'étais flatté que vous auriez quelque pitié de mon amour, de mes tourments...

— Votre amour... mais prenez garde, monsieur, vous vous trompez en ce moment... vous croyez sans doute parler à Coralie ?

— Non, mademoiselle, c'est vous seule que

j'aime, et si j'ai fait la cour à votre amie... c'était par dépit, par colère...

— Comme c'est aimable pour elle!

— Est-ce de ma faute si je n'ai jamais aimé que vous?...

— Ah! taisez-vous, monsieur, ne me tenez pas un tel langage... Coralie vous aime maintenant, elle croit à votre tendresse, et je serais bien désolée de lui causer le moindre chagrin...

— Vous êtes beaucoup trop bonne, à votre place elle n'en ferait pas autant...

— C'est possible... mais ce n'est pas une raison pour que je me conduise mal avec elle...

— Permettez-moi d'aller vous voir... elle n'en saura rien.

— Venir chez moi!... je ne veux pas... je ne reçois pas de messieurs.

— Pourtant vous avez reçu M. Cotonnet...

— Vous savez cela?

— Je sais tout ce que vous faites... aucune de vos actions ne m'est indifférente...

— Vous devez savoir alors que Cotonnet était l'amant de Coralie... celui qu'elle a oublié pour vous... et ce pauvre garçon l'aimait bien pourtant!...

— Permettez-moi alors de lui rendre sa Cora-

lie... et de ne plus m'occuper que de vous...

— C'est à Coralie qu'il faut dire cela ; mais heureusement la polka va bientôt finir... et elle va revenir...

— Vous croyez?... diable ! mais ça ne ferait pas mon compte... Ah ! une idée !...

Achille quitte vivement Augusta et la danse, il se dirige vers une allée sombre et solitaire, puis, tirant de sa poche le pistolet d'Arthur, il le décharge en l'air.

Au bruit de cette détonation, on croit que c'est le feu d'artifice qui va se tirer, et tout le monde se précipite du côté où il est dressé ; les polkeurs suivent la foule, ils abandonnent la danse, c'est un pêle-mêle, un mouvement général.

Augusta se trouve bientôt seule à la place qu'elle occupait, indécise, inquiète, ne sachant ce qu'elle doit faire. Achille, qui la guettait, caché derrière des arbres, court alors à elle en affectant un air ému.

— Ah ! mademoiselle... je vous cherchais... cette pauvre Coralie...

— Quoi donc, monsieur? lui serait-il arrivé quelque chose?...

— Tout à l'heure... dans la foule... en vou-

lant monter sur une chaise... son pied a tourné, elle s'est donné une entorse...

— O mon Dieu !

— Nous l'avons emportée avec Arthur... Je les ai laissés à la porte dans un fiacre... et je suis accouru vous chercher...

— Me voilà, monsieur... me voilà... je vous suis.

Et Augusta accepte le bras que lui présente Achille qui l'emmène en courant et la fait sortir du jardin.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

UN FIACRE A STORES.

Augusta, tenant toujours le bras de Rocheville, qui la fait marcher très-vite, est arrivée à la chaussée qui, des Champs-Élysées, monte au jardin des Fleurs. Elle regarde de tous côtés, elle aperçoit beaucoup de voitures, mais ne voit pas Coralie.

— Où donc sont-ils? demande la jeune fille à son conducteur.

Celui-ci continue de l'entraîner, en disant :

— Là-bas sur la route... dans les Champs-

Élysées... on aura forcé leur voiture à descendre... il ne leur est pas permis de stationner ici...

On arrive dans l'avenue des Champs-Élysées. Il y a une foule de voitures qui attendent qu'on les prenne, et des commissionnaires accourent de tous côtés, en criant :

— Voilà, bourgeois... un fiacre... un milord.

— Par ici mon bourgeois... holà ! eh ! cocher.

— Mais ! où donc est la voiture dans laquelle on a porté Coralie ? s'écrie Augusta avec inquiétude.

— Mon Dieu... je la cherche... je ne la vois plus... je crains qu'on ne les ait obligés à partir. Du moment qu'une voiture est chargée... les agents de police la font partir... Venez par ici, cherchons encore... ils avaient cependant promis de nous attendre.

Achille sait fort bien qu'ils ne trouveront point Coralie, c'est pourquoi il emmène Augusta tout le long des voitures dans lesquelles elle plonge inutilement ses regards.

— Ils sont partis, dit le jeune homme, nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de monter aussi en fiacre et de les suivre ; nous arriverons en même temps qu'eux.

Augusta hésite, elle ne sait ce qu'elle doit faire; mais déjà Achille a fait signe à un cocher qui a ouvert la portière de la voiture, et la jeune fille est poussée dedans avant de savoir si elle doit y monter. Son cavalier est près d'elle, le véhicule part. Tout cela s'est fait si lestement que le mouvement de la voiture rappelle seul Augusta à sa situation.

Alors la jeune fille éprouve une secrète émotion en se voyant seule, la nuit, dans une voiture avec un homme pour lequel elle ne peut se défendre de ressentir un tendre penchant, et pourtant aucun sentiment de frayeur ne vient augmenter les pulsations de son cœur.

Achille se tient d'abord fort respectueusement à sa place.

Il veut tâcher d'inspirer de la confiance à Augusta, d'autant plus qu'il sait avoir beaucoup de temps devant lui.

— Vous avez dit que l'on nous conduise chez Coralie, monsieur? murmure Augusta d'une voix émue.

— Oui, mademoiselle... mais que je suis heureux de ce hasard qui me permet d'être quelque temps seul avec vous!...

— Ah! monsieur, pouvez-vous me parler de

ces choses-là quand Coralie souffre... quand elle doit se désoler de ne point vous avoir près d'elle?...

— Oh ! de ce côté je suis très-tranquille... Coralie ne se désole pas du tout !

— Comme vous dites cela !... comme vous prenez gaiement cet événement !... Mais pourquoi donc y a-t-il des rideaux tirés devant les glaces de cette voiture?...

— C'est l'usage... le soir...

— Mais je trouve cela fort vilain, moi... on ne voit pas clair...

— Qu'importe, quand on sait près de qui l'on est ?...

— Je n'aime pas l'obscurité... d'ailleurs on étouffe dans cette voiture... Tirez donc ces rideaux, monsieur, je vous en prie...

— J'essaye... mais je ne peux pas, mademoiselle...

— Oh! pour le coup, c'est trop fort... j'en viendrai bien à bout, moi.

Augusta est quelque temps sans pouvoir faire jouer les stores, car ne sachant pas par où ils sont retenus, elle les tirait en vain ; enfin elle a trouvé le bouton, le rideau se relève, elle baisse une glace et jette un regard en dehors.

— Quel chemin prend-il donc?... il fait bien sombre ici... et je ne vois que des arbres.

— Il suit une allée de traverse, sans doute... Soyez tranquille, les cochers connaissent leur chemin...

Achille s'est insensiblement rapproché de la jeune fille, il passe un bras derrière elle, et donne une expression sentimentale à sa voix.

— Que l'on est bien ainsi... près de vous!... Ah! charmante Augusta, si vous étiez sensible à mon amour, que je serais heureux...

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je trouvais que c'était fort mal à vous de vous occuper de moi quand une personne, qui croit que vous l'aimez, est en ce moment blessée et souffrante... vous me feriez croire que vous avez un mauvais cœur.

— Oh! si ce n'est que cette raison qui vous empêche de m'écouter...

— Eh bien, monsieur... comment! vous riez?... qu'est-ce que cela veut dire?... vous seriez-vous joué de moi, monsieur?...

— J'ai voulu me procurer cet entretien, ce tête-à-tête après lequel je soupirais depuis longtemps... Vous ne vouliez pas me l'accorder, vous me défendiez d'aller chez vous, il a bien fallu trouver un autre moyen...

— Ah ! s'il était vrai !... comment ! cet accident arrivé à Coralie...

— Tout cela est de mon invention, même le signal du feu d'artifice que j'ai donné en tirant le pistolet de Durbinot... ah ! ah ! ah ! Tout le monde a cru que c'était le feu !...

— Mais c'est affreux... mon Dieu ! et j'ai cru tout... cela... et je me suis laissée emmener !...

— C'est bien ce que j'espérais...

— Mais vous me perdez, monsieur; que pensera-t-on de moi si on sait que je m'en suis allée seule avec vous ?... Coralie sera furieuse...

— Cela m'est bien égal !

— Mais cela ne m'est pas égal à moi, qui tiens à ne point passer pour ce que je ne suis pas... pour votre maîtresse...

— Dans la foule, dans ce mouvement qui a eu lieu, on peut fort bien perdre sa société dans un grand jardin... On ne saura pas si nous sommes partis ensemble.

— O mon Dieu !... mais où sommes-nous ?... où nous conduit ce cocher ? s'écrie Augusta en passant sa tête à la portière. M. Achille ! dites-lui donc de s'arrêter... Nous ne sommes plus dans Paris...

— Rassurez - vous , nous sommes dans le bois

de Boulogne... mais il fait si beau temps, n'est-ce pas un plaisir de s'y promener?... nous sommes nos maîtres tous les deux... N'a-t-on pas toujours le temps d'être dans Paris?...

— Monsieur, ce que vous avez fait là est mal... Si c'est ainsi que vous pensez me faire croire à votre amour, vous vous trompez beaucoup... Dites à ce cocher de nous ramener à Paris, monsieur, dites-le-lui sur-le-champ.

— Si vous l'exigez... mais j'étais si heureux d'être avec vous... loin du monde... loin de tous les regards!... Augusta, je vous aime, je vous adore... je vous aimerai éternellement!...

En disant ces mots, Achille, qui a passé son bras autour de la taille d'Augusta, la presse fortement contre lui et cherche à approcher sa bouche de la sienne; mais retrouvant toute son énergie en voyant le danger qui la menace, la jeune fille repousse d'une main ferme son séducteur, et, se précipitant sur la banquette en face, baisse une glace et crie au cocher :

— Ramenez-nous sur-le-champ à Paris, et descendez-moi à la barrière!

Puis, se tournant vers Achille, qui est demeuré tout saisi de ce qu'elle vient de faire, Augusta, s'efforçant de maîtriser son émotion, lui dit :

— J'aime à croire, monsieur, que vous ne recommencerez pas à me tourmenter... que vous comprendrez que vous m'avez mal jugée, car je ne veux pas être votre maîtresse; je suis honnête, moi... j'espérais que vous me respecteriez.

— Mademoiselle... l'excès de mon amour devrait me faire trouver grâce à vos yeux...

— Non, monsieur, bien loin de m'y faire croire, votre conduite me prouve que je m'étais trompée en vous jugeant susceptible d'en ressentir... Je n'ai pour seul bien que ma sagesse, et vous voudriez me faire descendre au rang de ces femmes que vous voulez bien courtiser quinze jours... tant que dure votre caprice, mais que vous n'aimez jamais et que vous méprisez toujours!...

— Augusta, croire que je pourrai vous mépriser... vous!...

— Tout comme une autre si je vous cédais. Ah! ce n'est pas ainsi que je comprenais l'amour, moi!... je me figurais que l'on était assez heureux de s'aimer, de se le dire... que l'on ne désirait jamais autre chose... tant qu'on n'avait pas le droit de l'obtenir. J'étais une sotte, je le vois bien. Tenez, monsieur, ne me parlez plus d'amour, je vous en prie... cela ne vous avancerait à rien, et

cela me rendrait malheureuse... vous ne vous occuperez plus de moi, n'est-ce pas?...

Achille ne répond rien, il réfléchit, il est tout démoralisé de se voir presque vaincu par une jeune fille qu'il se flattait de vaincre.

Pendant ce temps la voiture est arrivée à la barrière et s'y arrête comme on le lui a ordonné.

Augusta saute en bas du fiacre.

Achille court à elle, en lui disant :

— Vous me permettrez au moins de vous reconduire à pied, puisque vous préférez cela à une voiture?

— Je préfère m'en aller seule, monsieur, et il n'y a aucun danger pour moi. C'est dimanche, vous voyez que le chemin est encore très-fréquenté... Veuillez donc me laisser partir, et surtout ne prenez pas la peine de me suivre... cela me contrarierait.

— Comment! vous voulez que je vous laisse seule... si loin de votre demeure!... Augusta, ne soyez donc pas si sévère avec moi qui meurs d'amour pour vous...

— Bonsoir, M. Achille.

Augusta s'est élancée dans la grande avenue et elle marche si vite que bientôt Achille l'a perdue de vue.

Après l'avoir regardée quelques instants s'éloigner, il remonte dans son fiacre, en se disant :

— Ah ! elle fait trop sa tête... décidément elle m'embête... Cocher ! au café de Paris !



CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

COLÈRE DE CORALIE.

Augusta est arrivée chez elle sans trop savoir comment elle a fait sa route; elle était si préoccupée et elle marchait si vite que le chemin ne lui a pas paru long.

Cependant, quoiqu'elle eût défendu à Achille de la suivre, elle ne pensait pas qu'il aurait tenu compte de cette défense, et lorsqu'elle est devant sa porte, elle tourne la tête et regarde derrière elle.... mais elle ne voit personne, absolument personne.

Un profond soupir s'échappe de sa poitrine, ce qui nous prouve que quand une femme vous dit : « Je vous défends de me suivre ! » cela veut dire : « J'aurai très-mauvaise opinion de vous si vous ne me suivez pas. »

Le portier arrête Augusta pour lui dire que mademoiselle Coralie est venue s'informer si elle était rentrée, qu'elle paraissait fort en colère, qu'elle avait annoncé qu'elle reviendrait le lendemain matin.

« Voilà Coralie qui croit maintenant que je lui ai enlevé son amoureux... que je me suis fait reconduire par ce monsieur pour qu'il me fasse la cour !... se dit Augusta en montant se coucher. Tout cela n'est pas vrai, cependant !... mais le monde aime tant à penser le mal... Quand je dirai à Coralie ce qui s'est passé, elle ne voudra pas me croire... Comment donc faire ?... M. Achille n'est pas, je pense, capable de dire ce qui n'est pas... Mais le croira-t-elle... lui, qu'elle sait si habitué à mentir ?

« Ah ! j'ai eu tort d'accompagner Coralie et d'aller au Château des Fleurs... J'ai eu tort doublement, car je savais qu'il y serait, ce M. Achille... Je devais éviter de me retrouver avec ce jeune homme qui m'a déjà donné un rendez-vous...

qui m'a parlé d'amour... et bien loin de là ! c'est parce que je savais qu'il viendrait à ce jardin que j'y suis allée...

« Oh ! j'ai mal fait... je mérite ce qui m'arrive... je ne puis m'en prendre qu'à moi... »

Et avant de se coucher Augusta va se mettre à genoux devant le portrait de sa mère qu'elle regarde avec amour, en lui disant :

— Pardonne-moi, ma chère maman, j'ai eu tort de céder au désir de me retrouver avec ce M. Achille... qui veut me séduire... me tromper... Ah ! je resterai sage... comme si tu vivais encore...

« Tu aurais rougi de ta fille si elle s'était mal conduite... Je ne veux pas t'affliger, là où tu es maintenant. Mais donne-moi de la force... pour que je chasse de mon âme l'image de ce jeune homme, qui malgré moi y revenait sans cesse... Je n'ai que ton souvenir pour appui... Car mon père m'a abandonnée... comme il t'avait abandonnée, toi, si bonne, et qui jusqu'à ton dernier moment espérais qu'il reviendrait vers nous. Mon père !... il ne vient plus me voir... cela lui déplaît de me rencontrer... et moi, qui l'aime, malgré son indifférence, car une fille doit toujours aimer son père... je suis obligée d'agir de ruse... de me

cacher pour tâcher de l'apercevoir, pour guetter son passage !... Oh! tout cela est bien triste, n'est-ce pas, ma mère?... Veille donc sur ta fille... si malheureuse de t'avoir perdue! »

Le lendemain, il est à peine huit heures, lorsque Augusta entend frapper fortement à sa porte; elle s'empresse d'aller ouvrir et Coralie entre chez elle.

La petite fleuriste a les sourcils froncés, les lèvres pincées; elle s'efforce de paraître calme, mais il est facile de voir que cette tranquillité apparente cache un volcan qui ne demande qu'à faire irruption.

— Ah ! c'est toi, Coralie ?

— Oui, mademoiselle... Est-ce que vous ne m'attendiez pas? j'avais pourtant dit hier au soir à votre suisse que je viendrais ce matin.

Et tout en parlant, les yeux noirs de Coralie examinaient tous les coins de la chambre, comme pour s'assurer si quelqu'un n'y était pas caché.

— En effet, mon *suisse*, comme tu veux bien le nommer, m'avait dit que tu devais venir, mais je ne croyais pas que tu serais si matinale.

— Je vous dérange peut-être?

Et cette fois Coralie se penche pour regarder dans la ruelle du lit.

— Pourquoi me dérangerais-tu ? est-ce que tu m'empêcheras de faire mon déjeuner ? Mais qu'est-ce que tu regardes dans mon lit... et jusque dessous ?

— Je regarde si M. Achille n'est pas par là !

— Ah ! Coralie !

— Oh ! ne faites pas vos mines, vos grands airs, vos mensonges, tout cela ne me trompera plus ; je vous connais maintenant, mademoiselle Augusta, et je suis venue pour vous dire tout ce que je pense de votre conduite.

— Tu me connais !... Eh bien, alors...

— D'abord, mademoiselle, je vous défends de me tutoyer ; on ne tutoie que ses amies ; et je ne suis plus la vôtre, je ne suis plus celle d'une perfide, d'une traîtresse, d'une fausse.

— Ah ! Coralie, que c'est mal de me donner tous ces noms-là, à moi !

— Je vous en donnerai bien d'autres ; est-ce que par hasard vous avez cru que vous m'enlèveriez mon amant à mon nez, et que je ne dirais rien ?... Oh ! c'est trop fort... avec votre air de sainte nitouche, vous menez les choses lestement.

— Mais encore une fois, Coralie, écoutez-moi.

— Je ne veux pas que vous m'appeliez Coralie

tout court, vous pouvez bien dire mademoiselle... Je la suis autant que vous... et peut-être plus que vous! Oh! c'est affreux; si je vous avais trouvée hier au soir avec lui, je crois que je vous aurais arraché les cheveux; vous êtes bien heureuse que je me sois raisonnée, mais au moins je vous dirai tout ce que je pense, cela me soulagera; encore, si je vous avais caché ma liaison avec M. Achille!... mais vous saviez qu'il était mon amant.

— Votre amant!

— Oui, sans doute... faites donc un air étonné.

— Vous me disiez qu'il vous faisait la cour, voilà tout.

— Oh! que c'est joli!... et quand vous l'avez laissé chez moi l'autre soir, vous n'avez pas deviné ce qui allait se passer?

— Non, mademoiselle, car, si je l'avais deviné, je vous jure bien que je ne serais pas allée avec vous au Château des Fleurs.

— Mais, voyez donc! je crois que c'est mademoiselle qui va me faire des reproches. Je ne m'étonne plus, si on m'a dit si souvent qu'on vous avait rencontrée près de la mare d'Auteuil; il paraît que ce ne sont pas des mensonges, et

que c'est le lieu habituel de vos rendez-vous!

— Coralie! c'est mal ce que vous me dites là.

— Oh! ce que vous avez fait hier, c'est bien plus mal, car moi, mademoiselle, j'ai pris quelqu'un qui était libre, je n'ai pas fait comme vous, qui prenez l'amant de votre amie.

— Vous vous trompez, mademoiselle, vous êtes dans l'erreur, je n'ai jamais cherché à vous enlever l'amour de ce monsieur.

— Faut-il être effrontée! c'est qu'il n'est pas permis de se moquer des gens, comme on s'est moqué de moi hier... D'abord, ce scélérat d'Achille me lâche son Danois millionnaire pour que je m'en aille polker, très-bien. Voilà ce monsieur, qui a l'air bête comme plusieurs pots, qui, tout en polkant, se met à me parler de mes six oncles, de mon air distingué, de ma famille; j'ouvrais des oreilles, je me disais : « Il n'est pas possible, la musique me fait entendre de travers. » Tout à coup nous entendons un pétard, une détonation, tout le monde dit :

« — C'est le feu!

« On court, mon Danois m'entraîne avec la foule. Quand nous sommes huchés sur des chaises, rien ne part; on se met à dire :

« — Ce n'était pas le feu.

« C'était une fausse alerte. Je m'écrie :

« — Retournons près de notre société.

« Nous retournons à la place où je vous avais laissée... bonsoir, plus personne. On retire un pétard; cette fois c'était bien le feu, je dis au Danois :

« – Allons le voir, ensuite nous retrouverons bien Achille, il sait que nous sommes ici, certainement lui et mon amie ne s'en iront pas sans nous.

« Nous retournons au feu, j'ai beaucoup de peine à avoir une chaise. Le Danois m'avait placée justement derrière une énorme femme, dont le postérieur masquait tout le feu d'artifice. J'avais peu d'agrément, et au bouquet, cette dame, à force de gigotter, défonce sa chaise et se trouve au milieu comme ces petits enfants qui ne savent pas encore se tenir et que l'on met là-dedans pour qu'ils ne tombent pas.

« Le Danois voulait absolument la retirer de là, je lui dis :

« — Laissez donc cette dame jouer à la petite fille, allons rejoindre notre monde.

« Nous allons à la danse, nous ne vous trouvons pas, nous attendons, personne. Pendant ce temps-là le monde filait, bientôt il ne reste plus que nous et cet imbécile de Cotonnet, que je voyais

se glisser derrière les arbres, et me regarder en dessous; n'y tenant plus, je me décide à aller à lui, je l'aborde en lui disant :

« — Savez-vous où est Augusta ?

« Il devient tremblant comme un lièvre et me répond enfin :

« — Il y a longtemps qu'elle est partie...

« — Elle est partie!...

« — Oui, avant le feu, avec M. Achille Rocheville, ils se sont en allés tous les deux en courant... Je les ai vus passer la grille et descendre vers la route.

« Vous concevez qu'il n'y avait plus à en douter.

« Je reprends le bras du Danois qui restait là comme un jobard en murmurant :

« — Et mon pistolet! il a emporté mon pistolet! Je n'ai plus mon pistolet...

« — Mon Dieu! monsieur, lui dis-je, je pense que vous n'aviez pas l'intention de vous servir ce soir de votre pistolet; venez, allons-nous-en, il n'y a plus personne ici... Je suis pressée d'être chez moi.

« Nous partons, je laisse là Cotonnet qui avait l'air d'un saule pleureur. Ce monsieur millionnaire m'enmenait et me faisait trotter sans me proposer une voiture.

« Je trouvai cela par trop Danois, et je lui dis :

« — Monsieur, j'ai mal aux pieds, et je ne me soucie pas de faire près d'une lieue à patte, car je demeure dans la même maison que M. Achille, rue des Martyrs, et ce n'est pas ici à côté.

« Le Danois se décide alors à me faire monter dans un milord, et il s'y place à côté de moi en murmurant :

« — Je n'ai pas mon pistolet :

« J'avoue que j'en étais bien aise, car ce jeune homme a l'air si braque qu'il me faisait peur. Nous sommes arrivés ici, mais vous n'étiez pas rentrée, il paraît qu'on vous avait emmenée souper. »

— Ah! mademoiselle!

— Je vous conseille de prendre un air; il n'était pas rentré non plus, lui, ce monstre. J'ai congédié le Danois qui ne parlait que de son pistolet et m'ennuyait beaucoup, j'ai écouté... guetté... je n'ai pas entendu rentrer M. Achille. C'était bien clair, il a couché avec vous !

Augusta fait un mouvement vers le portrait de sa mère comme si elle voulait la supplier d'attester son innocence, mais presque aussitôt elle retombe sur sa chaise en versant un torrent

de larmes et sans avoir la force de prononcer un mot.

Coralie s'arrête, la vue de la douleur qu'elle vient de causer à celle qui fut son amie semble mettre fin à sa colère.

Elle reste quelques instants sans parler ; au bout d'un moment elle reprend d'un ton plus calme.

— Je sais bien que tout ce que je pourrai dire maintenant n'y fera rien, et que les hommes ne valent pas la peine que l'on se tourmente pour eux ; mais, je le répète, de votre part cela m'a été sensible, car nous avions été amies... Vous m'auriez dit franchement : « Je l'aime aussi ce M. Achille, il m'a donné dans l'œil, c'est plus fort que moi ; » alors je ne vous aurais pas engagée à venir avec moi au Château des Fleurs, et s'il m'avait un jour quittée pour vous, j'en aurais été moins surprise ; mais, le lendemain de notre liaison... le lendemain même me l'enlever, ne pas me le laisser au moins une semaine ! Ah ! voilà ce que je ne puis pas excuser.

« Au reste, il est probable que vous ne le captiverez pas longtemps non plus, vous, ce beau monsieur !... Au train dont il y va... c'est comme un chemin de fer avec lui !... Quelle locomotive...

« Adieu, mademoiselle Augusta, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire; à présent, je m'en vais. »

Augusta pleurait toujours.

Cependant, lorsqu'elle voit Coralie prête à sortir, elle se lève vivement en s'écriant :

— Coralie, je suis innocente... M. Achille n'est point mon amant, il m'a trompée pour m'emmener, mais je vous assure que je ne l'ai point écouté, et si vous vouliez m'entendre...

— A d'autres, mademoiselle, ce n'est pas à moi qu'il faut dire de ces choses-là...

« D'ailleurs, je me rappelle maintenant mille choses qui auraient dû m'ouvrir les yeux et me faire voir que vous étiez amoureuse de ce monsieur; ne vous donnez pas la peine de me faire des histoires ! Je puis être votre victime, mais je ne serai pas votre dupe. Adieu. »

En disant cela, Coralie sort de l'appartement dont elle referme avec violence la porte après elle.

Augusta retombe sur sa chaise et tourne ses yeux pleins de larmes vers le portrait de sa mère en murmurant :

— Toi, au moins, tu sais que je suis innocente.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

LA TENDRESSE DE BERTHE.

Par un hasard singulier, Benjamin avait trouvé madame Saint-Lambert chez Mabille.

Elle n'y avait point cassé de glace, mais elle en mangeait avec Sandarac au moment où son naïf amant la cherchait dans l'immense salle et dans les alentours du café.

En apercevant Berthe qui se délectait sur sa vanille, en face de ce monsieur qu'il sait maintenant n'être pas son oncle, le jeune homme éprouve un vif sentiment de dépit, et presque de colère.

Le dîner qu'il a fait lui a aussi monté la tête, et au lieu de se tenir à l'écart, il va s'asseoir à une table en face de sa belle et se fait servir du punch.

Berthe, qui a reconnu Benjamin, est toute surprise de le voir se placer si près d'elle.

Croyant qu'il ne l'a pas vue, elle se donne beaucoup de mouvement, parle très-haut, appelle le garçon, enfin fait tout ce qu'elle juge nécessaire pour être remarquée.

Elle joint à cela une pantomime expressive, des roulements d'yeux, des signes de tête, ce qui voulait dire :

— Éloignez-vous, imprudent !... vous allez me compromettre.

Mais Benjamin regarde tout cela sans s'émouvoir ; il boit tranquillement son punch, se dandine sur sa chaise et parfois même se permet de secouer la tête d'un air presque impertinent.

— Il n'est pas possible ! se dit Berthe, il faut qu'il soit gris... pourvu qu'il ne me parle pas !

Mais l'orchestre joue une valse, et M. Sandarac, valseur intrépide, emmène sa dame vers l'enceinte de la danse. Alors Benjamin quitte aussi sa table en se disant :

— Ah ! elle valse ! eh bien, je valserai aussi,

moi ; je prouverai à cette dame que je puis bien valser sans elle.

Circulant autour de la danse, le jeune homme passe en revue les femmes qui se promènent sans cavalier ; il a bientôt remarqué une blonde bien corsée, qui n'a pas la mine farouche ; il va faire sa demande, la blonde lâche aussitôt l'amie qui se pendait à son bras et accepte celui de Benjamin. Le jeune couple entre dans l'arène et se met à valser. Benjamin allait mieux depuis que Berthe lui avait donné des leçons ; la blonde allait très-bien, elle semblait collée après son valseur avec lequel elle ne faisait qu'un, et le jeune homme, électrisé par le talent, l'élasticité, le laisser aller de sa partenaire, et peut-être aussi par le punch qu'il venait de boire, n'avait jamais valsé avec tant d'entrain.

Mais pendant un temps d'arrêt, pour reprendre haleine, Berthe voit passer son jeune amant entortillé par une blonde qui réalise l'image du lierre et de l'ormeau.

Madame Houssepignole était déjà cerise, elle devient pourpre, elle est furieuse de ce que Benjamin se permet de valser avec une autre femme, et elle craint que cette blonde grimpante ne veuille plus se détacher de lui ; si le

couple était à sa portée, elle cracherait sur la valseuse ; mais comme il est déjà loin, elle se contente de montrer Benjamin à Sandarac, en lui disant :

— Vois-tu ce jeune blanc-bec là-bas... qui valse avec cette blonde qui a l'air de s'évanouir sur lui ?

— Oui, je les vois, eh bien ?

— Eh bien, ce jeune homme-là s'est permis un soir au Ranelagh de m'appeler *volaille* parce que je refusais de danser avec lui.

— Ah ! il s'est permis ça?... je vais le rosser...

— Non, non... pas de querelles, d'affaires... on vous ferait sortir du bal, ça ne serait plus amusant... fais-leur une farce, cela vaudra bien mieux... en valsant... tu sais... toi qui es fort.

— Compris... tu as raison, ce sera plus drôle et nous allons rire. En avant, et tiens-toi ferme après moi.

— Oh! tu sais bien que je ne bronche pas.

Berthe et Sandarac se remettent en valse, mais du coin de l'œil le cavalier de l'andalouse lorgnait les autres valseurs et attendait le couple qu'il voulait attaquer; bientôt Berthe fait un signe de tête à son cavalier en lui disant :

— Les voilà !...

En effet, Benjamin arrivait en tourbillonnant avec sa blonde; celle-ci avait la tête entièrement posée sur l'épaule du jeune homme, auquel elle servait de cravate; Benjamin respirait cette dame, avalait même de ses cheveux dont les mèches venaient flotter sur son visage; probablement il trouvait cela bon, car sa figure était radieuse et ses yeux brillaient comme du diamant.

Mais dans le plus beau moment de son abandon le jeune couple est poussé si vigoureusement par d'autres valseurs, que l'équilibre lui manque; Benjamin et sa blonde roulent sur le sol, on s'empresse de les tirer de là, sans quoi tous les valseurs leur passeraient sur le corps, car ces gens-là sont pis qu'un régiment de cavalerie; un cheval se détournera pour ne point fouler aux pieds ceux qu'il voit étendus sur son chemin, mais les valseurs ou les galopeurs iront toujours! faites-leur place, sinon ils vous écraseront.

Benjamin s'est relevé avec le nez meurtri, sa valseuse avec un œil poché, elle quitte aussitôt son cavalier en lui disant :

— Quand on ne sait pas se tenir mieux que ça, on ne vient pas valser ici.

Et le jeune homme, qui ne veut plus se pro-

mener avec son nez enflé, quitte Mabille et rentre chez lui.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, Berthe arrive chez son jeune ami, et trouve Benjamin en train de se bassiner le nez.

— Bonjour, petit ami... qu'est-ce que vous faites donc là ?

— Mais vous voyez... je m'imbibe le nez avec de l'eau de sureau...

— Cela vous apprendra à me faire des infidélités, à valser avec des blondes fadasses qui ont l'air de se pâmer sur vous... traître !

— En vérité, madame, je vous trouve étonnante!... vous valsez bien à Mabille, vous, pourquoi donc n'aurais-je pas le droit de vous imiter?...

— Mais, petit serpent, vous avez bien vu que je valsais avec mon oncle, moi...

— Oh! votre oncle... de la neige!...

— Qu'est-ce que c'est?... oh! grand Dieu! où prenez-vous de telles locutions?... quel est ce mauvais genre?... comme cela sent son Rocheville !...

— En effet, c'est lui qui m'a dit que votre oncle... n'était pas votre oncle... mais que c'était un amant ancien.

— Quelle horreur!... d'abord je n'aime pas

tout ce qui est ancien !... mais si vous voyez ce mauvais sujet, si vous l'écoutez, vous êtes perdu, Benjamin... un homme qui n'ouvre la bouche que pour mentir... Dieu! comme votre nez est enflé !

— On s'est jeté sur nous pendant que nous valsions.... on nous a fait tomber... il y a des gens si maladroits... je n'ai pas seulement eu le temps de voir ceux qui m'ont poussé.

Berthe se retourne pour ne point rire, puis elle revient vers Benjamin et lui donne une petite tape sur la joue.

— Je vous pardonne pour cette fois, jeune étourneau, mais à condition que vous n'irez plus à Mabille sans moi... embrassez votre amante... Ah! c'est que je t'aime tant... si je n'avais pas été avec mon oncle, je pulvérisais cette femme qui valsait avec toi... j'aurais eu tort, je le sens... mais je suis tellement jalouse de l'amour de mon Benjamin... laisse donc ton nez, il est assez bassiné!

— Il me fait très-mal.

— A propos, bon ami, je me rappelle que j'ai promis à ma modiste d'aller la payer ce matin... donne-moi donc un petit billet de cinq...

— Est-ce que vous devez cinq cents francs à votre modiste?

— Non, mais pendant que je serai en train, je payerai d'autres fournisseurs... on m'a dit souvent : Qui paye ses dettes s'enrichit ! et je t'avoue que je ne serais pas fâché de m'enrichir, cela me changerait.

— C'est que... je crois... je suis même sûr que je n'ai pas de billets de cinq cents francs...

— Qu'il est candide !... donne moi deux billets jaunes et un de cent... ou de l'or, ou de l'argent, ça m'est égal... je ne suis pas bégueule.

Benjamin se rebassine le nez et reprend :

— Vous m'avez mal compris... j'ai voulu dire que je n'avais pas d'argent en ce moment... mon père ne m'en a pas envoyé...

— Comment! ce respectable père est en retard avec son bijou de fils?... qu'est-ce que cela veut dire ? il se dérange donc ton père ? mais je présume que tu en attends de l'argent... on ne va pas laisser un joli garçon comme toi dans l'embarras.

— Oui, oui, j'attends des fonds... j'en attends toujours.

— Oh! à la bonne heure; eh bien, petit ami, nous ferons comme toi, nous attendrons, et il faudra bien que les fournisseurs nous imitent... C'est égal, je vais toujours aller me commander un chapeau... ça fera prendre patience à ma mo-

diste... Benjamin, promets-moi que tu n'écouteras pas les conseils de cet indigne blagueur qui se fait appeler Achille... mais dont je ne serai jamais l'*Iphigénie*... hein! cher ami, vous voyez que l'on connaît son *Racine!*... Embrassez-moi, soyez sage, pensez à votre Berthe, qui se jetterait dans le feu pour vous... et dont vous n'appréciez pas assez l'amour.

Madame Saint-Lambert a quitté Benjamin, celui-ci est tout attendri par les paroles passionnées que cette dame vient de lui adresser; il se repent presque de lui avoir refusé de l'argent; mais comme il a aussi la plus grande confiance dans Rocheville, et qu'il se sent entraîné vers lui par une secrète sympathie, il se rend au café Anglais où la veille son nouvel ami lui avait donné rendez-vous.

Achille déjeunait, mais il n'avait pas l'air aussi gai, aussi moqueur que d'habitude; il serre la main de Benjamin et, tout en lui faisant signe de prendre place devant lui, s'écrie :

— Vous avez bien fait d'arriver, jeune homme!... je ne sais pas ce que j'ai ce matin, mais cela ne va pas.

— Vous n'avez pas d'appétit?...

— Si fait... oh! ce n'est pas cela qui me man-

que... mais je suis mécontent de moi... j'ai manqué hier une occasion superbe... j'ai agi maladroitement...

— Avec une femme?...

— Justement, mon bon, avec une femme... une simple grisette à la vérité... mais bien jolie! bien séduisante! Enfin, cela se retrouvera, je l'espère... en ce moment j'ai autre chose qui m'occupe!

— Est-ce encore une femme?

— Toujours! je ne trouve que cela d'amusant au monde... mais cette fois ce n'est plus d'une grisette qu'il s'agit... c'est une dame du grand monde...

— Bah! est-ce que dans le grand monde on peut avoir aussi des bonnes fortunes?...

— Qu'il est innocent! encore plus là qu'ailleurs; pardieu! il faut que je vous mène chez les Duchampion!

— C'est une maison où l'on s'amuse?

— On s'y ennuie horriblement au contraire, mais moi je trouve moyen de m'y amuser, je vous indiquerai ce moyen-là. Vous trouverez là des conquêtes à faire...

— Vraiment! présentez-moi alors... le plus tôt possible...

— Oui, j'ai une idée... une idée bouffonne... si vous êtes gentil, nous la mettrons à exécution... d'ailleurs il ne faut pas s'étioler dans la société des grisettes et des femmes entretenues... un jeune homme prend là des manières un peu décolletées, qui dégénèrent quelquefois en mauvais ton, c'est pourquoi il faut de temps à autre se retremper en hauts lieux.

— Dites donc, j'ai trouvé hier Berthe à Mabille.

— Ah ! quel hasard !...

— Vous ne saviez donc pas qu'elle y était ?

— Non, vraiment... je vous avais envoyé là au hasard... comme Sinagria à Asnières et Arthur au Château-Rouge...

— Ah ! c'était pour vous moquer de nous ?

— Non... pour rire seulement... ce pauvre Arthur, il est venu ce matin me demander son pistolet...

— Berthe est venue, elle, me demander de l'argent, je lui en ai refusé... sous prétexte que mon père était en retard ; je vous assure qu'elle n'en a pas été moins aimable avec moi pour cela... elle m'a offert de se jeter dans le feu pour moi...

— Très-bien... continuez cependant de lui

refuser des fonds... inventez une histoire... une banqueroute survenue à votre père, et vous verrez... Mais je vous quitte, je vais aller chez Monbreilly... c'est un singulier garçon, il s'est fâché hier en apprenant que je faisais la cour à une femme qu'il a aimée autrefois... Je vous demande un peu qu'est-ce que cela peut lui faire?.. et lors même que nous courtiserions cette dame en même temps, serait-ce une raison pour que deux amis se brouillent?... Est-ce que des gens d'esprit doivent jamais prendre ces choses-là au sérieux?...

— Quelles choses?

— Eh! parbleu! l'amour...

— Ah! alors suivant vous, l'amour... n'est jamais sérieux?

— Jamais.

— C'est toujours pour rire qu'on le fait?...

— Toujours.

— Tiens! tiens!... au fait ce serait plus amusant... mais quand on se marie...

— Il ne faut jamais se marier par amour, car alors, quand l'amour passe, vous êtes fâché de vous être marié.

— C'est très-profond ce que vous dites là, mais pourtant...

— Au revoir, Benjamin, je n'ai pas le temps de causer davantage aujourd'hui.

Achille a quitté son nouvel ami, et Benjamin sort du café Anglais, en se disant :

— Si je refuse de l'argent à Berthe, ce n'est pas une raison pour ne point lui donner mon portrait que je lui ai promis. Allons prendre séance chez M. Tamboureau... il est midi et demi, il fera peut-être jour chez lui.

Par extraordinaire Tamboureau se levait au moment où Benjamin entre dans son atelier ; le jeune Buridan crayonnait en mangeant encore des prunes, fruit pour lequel il avait de la prédilection ; enfin Boucaros était étendu sur le canapé, la tête coiffée d'un morceau de toile à matelas, et il dormait profondément.

— Vous arrivez bien à propos, dit le jeune peintre à Benjamin, nous allons travailler ferme... j'ai fait hier tout le fond de votre portrait... j'y ai mis tout ce que vous m'avez demandé, tenez.

Benjamin est ravi en se voyant près d'un moulin et entouré de tous les animaux que Berthe lui a demandés.

— C'est charmant... comment ! M. Tambou-

reau? vous avez fait tout cela depuis hier... comme vous travaillez vite!

— Il faut bien que je me rattrape sur quelque chose, aujourd'hui je vais vous achever...

— Oh! bravo! tiens!... M. Boucaros dort...

— Oui... il a été malade cette nuit, il est rentré gentil!.. gris comme une grive... Encore si ce n'eût été que ça... mais il a voulu dîner quatre fois et ça lui a fait mal...

— Quatre fois!...

— Oui, comme il a été plusieurs fois jusqu'à trois sans en être incommodé, il a voulu voir s'il pourrait pousser cela plus loin.

— Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle pète! murmure le petit Buridan en examinant une prune comme s'il mirait un œuf.

—Tais-toi, rapin, et apprête-moi ma palette... M. Benjamin, j'ai commandé votre cadre, il sera magnifique!...

— Je m'en rapporte à vous, M. Tamboureau.

— On me l'a promis pour samedi prochain.

— Et vous m'aurez fini, moi?

— Vous! parbleu! vous le serez peut-être aujourd'hui... placez-vous!

— Est-ce que monsieur ne déjeune pas, ce matin? demande M. Buridan en regardant son professeur d'un air goguenard.

— Hom !... je ne sais pas trop si je veux déjeuner... je n'ai pas très-faim... non, décidément je n'ai pas envie de déjeuner...

— Que je ne vous gêne pas, M. Tamboureau, dit Benjamin.

— Non... non... et puis je dîne en ville aujourd'hui... ce sera adroit de ne point déjeuner... Buridan, passe-moi quelques-unes de ces prunes que tu as mises dans le bonnet turc...

Le rapin fait la grimace, mais il obéit; il prend le turban placé près de lui, et dans lequel il y a un quarteron de fausses reines-Claude, grosses comme des noisettes; il le porte à son maître qui en prend deux poignées et se place devant son chevalet. Benjamin a pris la pose.

— Un peu plus tourné à gauche, M. Godichon... le bras plus tendu... c'est cela, très-bien... Elles ne sont pas fameuses tes prunes, Buridan...

— Dame! on est encore bien aise de les trouver! murmure le rapin en se hâtant d'avaler coup sur coup celles qui lui restent.

— Qu'est-ce que tu as dit, vassal ? je crois que

le serf a grogné devant son seigneur?... as-tu fini ta tête?

— Pas encore, monsieur.

— Buridan, vous devenez paresseux comme un Spartiate, mon ami !... Prenez garde ! vous n'habitez point en Grèce et vous n'avez point d'ilotes pour vous servir... A Sparte on affectait de mépriser les arts, les sciences, la littérature... on n'estimait que la rapine et les combats... et la preuve... c'est que les jeunes Spartiates s'exerçaient à la chasse des bêtes fauves et à celle des ilotes qu'ils pouvaient traquer et tuer, comme nous autres nous tuons un chevreuil... n'est-il pas vrai, M. Godichon?

Benjamin répond en hésitant :

— Je ne me souviens pas très-bien de mon histoire grecque.

— Venez me voir souvent, je vous y remettrai.

— Je n'aime pas les Grecs...

— Ni moi non plus, c'est justement pour cela que j'ai voulu connaître à fond leur histoire, afin de pouvoir répondre à ces gens qui prônent souvent ce qu'ils ne connaissent pas... Buridan ; lorsqu'un enfant naissait, qu'en faisait-on à Sparte?

— On le jetait dans un gouffre quand il n'était pas bien conformé...

— Quelle canaille que ces Spartiates! dit Benjamin, ils auraient jeté mon pauvre père dans le gouffre parce qu'il a une jambe plus courte que l'autre.

— Positivement, et pourtant nous voyons que cela ne l'a pas empêché d'avoir un fils très-bien fait... tournez un peu la tête... c'est cela...

(*Il chante.*)

« Mon père, tu m'as dû maudire!... »

Le corps moins en arrière... Très-bien...

« Suivez-moi!... suivez-moi!...
D'Altorff les chemins sont ouverts!... »

— Aimez-vous cette musique-là, M. Godichon?

— Oui, monsieur, beaucoup... dans quoi donc est-ce ça?

Tamboureau regarde le plafond, regarde son rapin, puis se tape sur les cuisses en s'écriant :

—Comment! vous ne connaissez pas *Guillaume Tell!*

— Ah! c'est de *Guillaume Tell!* oui, oui...

c'est vrai... je l'ai vu jouer... mais à Elbeuf...

— Oh! alors vous avez le droit de ne pas le reconnaître...

Et Tamboureau beugle de plus belle :

« Mon père, tu m'as dû maudire!... »

— Oh ! oui, sacré nom d'un chat ! je te maudis ! s'écrie Boucaros en se retournant sur le canapé, il n'y a donc pas moyen de dormir un petit moment?... c'est donc toujours ton tour à toi?...

— Taisez-vous, pochard ! et rougissez de votre inconduite.

— Je faisais un si joli rêve ! quel malheur !... j'étais à table devant un aloyau cuit bien à point...

— Comment ! tu es malade d'une indigestion et tu rêves que tu manges ?

— Ah ouiche !.. une indigestion... jamais ! une fausse digestion, à la bonne heure. Tiens, voilà M. Benjamin... ça va bien ?

— Très-bien, merci, M. Boucaros.

— Rapin, donne-moi à déjeuner.

— Il n'y a rien ici.

— Comment ! il n'y a rien... est-ce que Tamboureau n'a pas déjeuné ?

— Ma foi ! non, je n'avais pas faim... à présent il est trop tard.

— Ah ! que c'est joli !... et voilà comme on se perd l'estomac, il ne manquerait plus que de prendre l'habitude de ne plus déjeuner... Tu veux donc avoir tous les vices?... mais je ne souffrirai pas, moi, que mon ami se rende malade... Buridan, rapin diligent ! va me chercher de la nourriture.

— Donnez-moi de l'argent...

— Je t'ai dit tout simplement : Va me chercher à déjeuner.

— J'ai bien entendu, et je vous ai répondu : Donnez-moi de l'argent.

— Mais, petit môme, où serait le mérite d'aller me chercher à déjeuner si je te donnais de l'argent ?... Pardieu ! je descendrais au café ou au restaurant... je n'aurais pas besoin de toi. Trouve dans ta cervelle des ressources... cherche, invente !... je ne veux pas en emprunter à mon ami Tamboureau... pour des raisons... que je ne juge pas convenable de développer ici.

— Moi, monsieur, je ne trouve plus de crédit nulle part.

— Avez-vous besoin d'argent, M. Boucaros ? dit Benjamin.

— Oh ! M. Godichon... vous êtes trop bon... mais... je ne veux pas me permettre... Dieu! comme votre portrait est ressemblant!... ah! que c'est ça! ah! que c'est ça! c'est un chef-d'œuvre...

— Tais-toi donc, Boucaros, et laisse-nous travailler...

— Je n'ai que quelques napoléons sur moi... en voulez-vous deux?...

— Ça me ferait assez plaisir dans ce moment... mais c'est pour vous rendre que cela m'embarrasserait...

— Rien de plus simple... je vais devoir à M. Tamboureau le prix de mon portrait, je *lui* donnerai quarante francs de moins et vous les lui rendrez...

— Ah! comme cela, j'accepte, je veux bien.

Tamboureau fronce le sourcil en regardant Boucaros, il ne paraît nullement satisfait de cet arrangement; mais déjà les deux pièces de vingt francs sont passées dans les mains de Boucaros qui a quitté le canapé, et jette de côté son fichu de toile en s'écriant :

— Décidément, j'aime mieux déjeuner dehors qu'ici... ça salirait l'atelier que ce joli petit Buridan a balayé avant-hier... il ne faut pas échiner cette femme de ménage en herbe... et en

culotte... un coup de pied au café des Variétés et je reviens... oh! quel beau portrait!... Ah! M. Benjamin, la femme qui aura cela pourra se flatter de vous posséder... c'est vous... que c'en est effrayant... Tamboureau, je suis fier de ton talent!...

— Fiche-nous la paix.

Tout en parlant, M. Boucaros avait lestement fait sa toilette, qui était fort simple; il prend son chapeau et va sortir de l'atelier, lorsqu'on ouvre la porte, et un monsieur conduisant une dame entre chez Tamboureau.

Dans le petit-maître sur le retour, qui vient d'arriver, Boucaros a reconnu le monsieur qui, la veille sur le boulevard, a causé quelque temps avec Albert Monbreilly et que celui-ci a nommé M. Valdener.

La dame qui accompagne ce monsieur doit avoir vingt-sept à vingt-huit ans; elle est fort jolie, et ses grands yeux noirs ont une expression que l'on admire d'abord, mais qui ne tarde pas à vous fatiguer; cette dame ayant pour habitude de ne jamais baisser les yeux devant qui que ce soit et paraissant prendre plaisir à fixer les autres jusqu'à ce qu'on s'incline devant son regard.

La toilette de cette dame est extrêmement élégante, aussi fait-elle une légère grimace en mettant le pied dans l'atelier, mais déjà Tambourcau s'est levé et il a couru au devant du monde qui lui arrive en s'écriant :

— Ah ! c'est M. Valdener... comme c'est aimable !... mon Dieu ! je vous demande bien pardon... c'est un peu en désordre ici... je me suis levé un peu tard... asseyez-vous donc, madame, je vous en prie... Buridan, un fauteuil à madame...

Pendant que le peintre et son élève se donnent beaucoup de mal pour trouver un fauteuil présentable, Boucaros gagne la porte en murmurant :

— Encore des pratiques ! bravo ! ça va bien ! surtout si elles se conduisaient toutes comme ce petit bodichon ; ô amour de modèle ! je te bénis.

Et il s'éclipse en tapant sur son gousset.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

5Y

Publications nouvelles.

GEORGE III ET CAROLINE DE BRUNSWICK, HISTOIRE CONTEMPORAINE, par *Léon Gozlan*. In-18, T. 1 et 2.

LA REINE DE SABA, par *Xavier de Montépin*. 2 v. in-18.

LA GOURMANDISE, par *Eug. Sue*. Un vol. in-18.

RÉGINE, par *Jules de Saint-Félix*. 2 vol. in-18.

POÉSIES, par *André Van Hasselt*. Un vol. format anglais.

AGATHE ET CÉCILE, par *Alphonse Karr*. 2 vol. in-18.

LA VIE A REBOURS. — ARMAND, par *Louis Reybaud*. 2 v in-18.

LA NUIT DES VENGEURS, HISTOIRE CONTEMPORAINE, par le marquis *de Foudras*. 3 vol. in-18.

CÉCILIA, OU MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE. Imités de l'anglais de *Miss Burney*, par Mme *de Bawr*. 5 vol. in-18.

LA COMTESSE DE CHARNY, par *Al. Dumas*. In-18, T. 1 à 3.

LE RÉFRACTAIRE, par *Élie Berthet*. Un vol. in-18.

MADELEINE REPENTANTE, par le marquis *de Foudras* vol. in-18.

CONSCIENCE L'INNOCENT, par *Alex. Dumas*, seule édi*tion* complète. 3 vol. in-18.

LES FEMMES HONNÊTES. — LYDIE, par M. *Henri de Kock* 2 vol. in-18.

VALENTINE, par Mme la comtesse *Dash*. 4 vol. in-18.

OLYMPE DE CLÈVES, par *Alex. Dumas*. 5 vol. in-18.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS. 12 à 15 vol. in-18.

LE SCEPTRE DE ROSEAU, par *Émile Souvestre*. 2 v. in-18

LE BISCÉLIAIS ET LE VOMÉRO, par *P. de Musset*. Un v in-18.

LES ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE DE L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE, par *Alexis Monteil*. 8 vol. in-18.

HISTOIRE DE LA CONVENTION NATIONALE, par *de Barante*. 6 à 8 vol., format anglais.

